LA VIE SPIRITUELLE

LA FOI

A.-M. BESNARD . . La foi accomplit l'attente humaine.

Mgr PAULOT. . . . . L'attente de Dieu

A.-M. PERREAULT . . . . La foi et le développement de la personnalité

F. DREYFUS, P.-Th. CAMELOT . . . . La foi, l'Écriture et les Pères.

CONNAITRE LES SAINTS

J. HAMER . . Thomas d'Aquin, un intellectuel ou un saint.

J. LECLERCQ . . . Saint Anschaire et les Scandinaves

ÉDITIONS DU CERF

NOVEMBRE 1960

LA VIE SPIRITUELLE

paraît le 1er de chaque mois
COMITÉ DE DIRECTION
A. PLÉ, B. BRO, O. P.

★

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre

	La Vie Spirituelle seule	Avec Supplément trimestriel	Supplément seul
Un an.	13 NF	21 NF	10 NF
Six mois	6,50		
Étranger	15 NF	24 NF	11 NF
Belgique, 40, av. de la Renaissance, Bruxelles.	165 F. B.	265 F. B.	120 F. B.
Suisse, Éd. du Cerf, C.C.C.F. 2311, Genève . .	17 F. S.	28 F. S.	12,50 F. S.

LE NUMÉRO (FRANCE ET ÉTRANGER) : 1,80 NF

CHÈQUE POSTAL :
ÉDITIONS DU CERF, PARIS 1436-36

Abonnement spécial
pour les religieuses contemplatives :
8 NF

★

Adresser la correspondance à
ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e. INV. 30-53
PUBLICITÉ LECOMTE, 24, BOULEV. POISSONNIÈRE, PARIS-IXe
TÉL. TAItbout 82-74, 52-39.

42e ANNÉE N° 466 T. CIII NOVEMBRE 1960

LA VIE SPIRITUELLE

Novembre 1960
N° 466

Dieu, toi, mon Dieu, je te cherche,
mon âme a soif de toi,
après toi languit ma chair,
terre sèche, altérée, sans eau :
je veux te contempler au sanctuaire,
voir ta puissance et ta gloire...

Ps 63, 2-3.

SOMMAIRE

LA FOI

Pourquoi arrive-t-il qu'on perde la foi, ou qu'elle soit si peu vivante? Entre autres raisons, certainement parce qu'on n'a jamais connu de véritable inquiétude sur soi-même, de véritable question. Il n'y avait pas de désir, ou bien l'on s'était arrangé pour étouffer peu à peu ce complice de Dieu : le désir infini qui habite en nous. Alors comme il n'y a plus de question, plus d'attente, Dieu ne peut plus être entendu.

Le premier moment de la foi est inséparable de cette découverte par l'homme de l'amplitude de son désir. En ce sens, la foi est un acte de l'homme, elle s'enracine en son attente. Et la première grâce de la foi nous fait prendre une conscience — aiguë, douloureuse parfois — de nos limites, et ainsi elle nous empêche de penser que nous puissions nous suffire. Alors nous pouvons dire : « Dieu est Seigneur », sans que ce ne soit que des mots.

Si la foi est acte de l'homme, elle est inséparablement don de Dieu. Dieu propose à l'homme une lumière venue d'en haut.

Après avoir montré comment la foi s'enracinait dans le désir humain, il était normal de faire apparaître comment elle le dépasse. C'est pour cela qu'elle joue un rôle décisif dans le développement de notre personnalité : venant de plus grand que nous, elle seule peut nous aider à faire l'unité de notre vie, de façon ultime.

L'homme est en question, mais Dieu seul est maître de la réponse. Nous reviendrons tout au long de cette année sur ces deux aspects de la vie de foi.

Don de Dieu : *c'est de là que lui vient sa certitude, son réalisme, comme sa valeur purificatrice et récapitulative.*

Acte de l'homme : *nous regarderons les difficultés, les tentations et les idoles d'aujourd'hui, et aussi comment tout notre être, en premier lieu, notre imagination, concourt à recevoir où à refuser la foi.*

A.-M. BESNARD, O. P. — LA FOI ACCOMPLIT L'ATTENTE HUMAINE 353

Mgr PAULOT. — L'ATTENTE DE DIEU..... 371

A.-M. PERREAULT, O. P. — LA FOI ET LE DÉVELOPPEMENT DE LA PERSONNALITÉ..... 379

F. DREYFUS, P.-Th. CAMELOT, O. P. — LA FOI, L'ÉCRITURE ET LES PÈRES. BIBLIOGRAPHIE ORGANISÉE 398

CONNAITRE LES SAINTS

Comment prétendre « connaître l'insondable richesse du Christ », si ses membres les plus vivants ne nous aidaient à comprendre un peu mieux ce mystère de sainteté. La Toussaint est encore une fête du Christ. Dans ses membres, c'est le Chef, c'est le corps tout entier qui est loué. « Et alors, il y aura un seul Christ, s'aimant lui-même » (saint Augustin).

J. HAMER, O. P. — THOMAS D'AQUIN, UN INTELLECTUEL OU UN SAINT.... 408

J. LECLERCQ, O. S. B. — SAINT ANSCHAIRE, MOINE ET APÔTRE DES SCANDINAVES. 415

LA FOI
ACCOMPLIT L'ATTENTE HUMAINE

Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi
et qu'il boive, celui qui croit en moi!
Jn 7, 37-38.

Cette parole, Jésus l'a lancée à pleine voix au jour le plus solennel de la fête des Tentes. Elle mérite donc qu'on lui ouvre une oreille attentive et qu'on en scrute le message : elle manifeste une caractéristique cardinale de la foi biblique. Elle révèle que la foi en la personne du Christ ouvre une source torrentielle capable d'étancher une certaine soif de l'homme, elle suggère que celui qui n'éprouve pas cette soif est incapable de venir à Jésus et de croire. La foi n'est jamais proposée par Dieu comme un édifice de vérité existentiellement neutre à l'égard des aspirations humaines : il est de sa nature même de venir combler un creux, saturer une recherche et répondre à une attente. Tu pourras boire si tu crois ; viens donc — si tu as soif!

Mais de quelle soif ? Elle est innombrable la soif humaine! Te demanderai-je « qu'attends-tu de la vie ? » — inutile que tu ouvres la bouche, j'aperçois déjà dans tes yeux le scintillement de tant de désirs que ce sont les mots pour les dire qui vont manquer. Sommes-nous autre chose que des êtres de désirs, portés par eux d'instant en instant, d'année en année, tant que dure la vie ? Nous les nourrissons, les échauffons et les exaspérons du feu de nos convoitises ; nous les éteignons en les assouvissant mais les

rallumons aussitôt, car, sans eux, lequel d'entre nous aurait encore conscience de vivre ? — tant d'hommes n'auront été que leurs désirs, sans cesse remplis, jamais comblés! L'expérience et l'amertume remâchée de cette décevante aventure sont devenues Parole de Dieu : le livre de l'Ecclésiaste fait retentir dans la Bible cette plainte qui s'élève lancinante, et où gémit une âme dans le crépuscule de ses illusions, « quand tombe la voix de la meule, quand s'arrête la voix de l'oiseau et quand se taisent les chansons..., avant que le fil d'argent lâche, que la lampe d'or se brise, que la jarre casse à la fontaine, que la poulie se rompe au puits et que la poussière retourne à la terre comme elle en vint, et le souffle à Dieu qui l'a donné. Vanité des vanités, dit Qoéleth, et tout est vanité » (Qo 12, 4-8).

Dieu veut que nous prenions conscience de cette déception fondamentale et que nous écoutions cette lamentation exténuée, mais ce n'est pas, ce ne peut être pour énerver en nous le goût de vivre : c'est pour nous faire percevoir, au milieu du chaos de tous les espoirs humains — si précaires, si vite éventrés, et qui encombrent nos cœurs de leurs ruines — la voix fraîche d'une tout autre espérance, l'élancement d'une autre soif dont le croyant connaît l'étanchement.

I

LES CONVOITISES DÉCEVANTES...

Nous sommes des êtres de désirs. Mais nous commençons à l'être à la façon du « vieil homme » dont parle saint Paul, c'est-à-dire sans la foi, sans la grâce. A cet homme s'applique la parole de l'Apôtre : il va « se corrompant au fil des convoitises décevantes » (Ep 4, 22). Le fleuve impétueux des convoitises l'entraîne et le grise, l'ayant rendu semblable à l'animal haletant de plaisir au plus fort du courant; mais ces eaux sont corrosives, elles le rongent par l'intérieur et le transforment à la longue en cette charogne qu'elles emporteront jusqu'aux cataractes de la mort.

Qui donne un os à un chien errant...

Cette corrosion de l'âme, on peut en dénoncer les facteurs. Elle est, tout d'abord, l'effet de la multiplicité quantitative et contradictoire des désirs. Qui donne un os à un chien errant voit, le lendemain, tous les chiens du quartier rassemblés devant sa porte; ainsi s'éveille et gronde la horde des convoitises insoupçonnées et affamées, dès que nous satisfaisons imprudemment une convoitise errante, — errante, c'est-à-dire soustraite au contrôle de la raison, débrayée d'avec les organes moteurs et régulateurs de la maturité spirituelle. Comme le cancer est la prolifération de cellules ayant échappé aux lois de l'organisation cohérente d'un corps vivant, la prolifération de ces convoitises errantes constitue un cancer de l'âme, qui en peu de temps l'étouffe et la tue. Il faut courir d'objet en objet, accumuler possession sur possession, raffiner jouissance sur jouissance; il faut acheter, acheter, « ajouter maison à maison et champ à champ » (Is 5, 8), tant de choses nouvelles à tant de choses anciennes; il faut, de jour en jour, « abattre ses greniers, en construire de plus grands » (Lc 12, 18). Tout cela, s'écrie Qoéleth, est « vanité et poursuite de vent » (Qo 2, 11); malheur à de tels hommes, prophétise Isaïe; et Dieu crie à ce propriétaire : « Insensé, cette nuit même on va te redemander ton âme! » (Lc 12, 20). Mais il n'a plus d'âme; elle s'est toute émiettée dans ses épuisantes poursuites, « comme se brise une jarre de potier fracassée sans pitié, au point que ses débris ne donnent pas un tesson pour racler le feu au foyer ou tirer de l'eau à la citerne » (Is 30, 14), au point qu'on ne peut en rassembler les morceaux et la rendre capable d'accueillir le don de l'éternité.

Certains sages, il est vrai, s'attachent à tuer leurs désirs pour éviter cette infortune : un par un ils les excisent, mais cette ascèse aussi impitoyable qu'une chirurgie n'est pas plus radicalement efficace que la chirurgie ne l'est en général dans les cancers du corps. La vraie sagesse n'est pas de ne plus désirer les désirs, c'est de les brûler dans le creuset d'une âme qui s'est unifiée dans la flamme d'un unique désir au-delà d'elle-même. La vraie

sagesse, c'est Jésus qui la révèle lorsqu'il s'avoue flambant et dévoré : « Je suis venu apporter le feu sur la terre et comme je voudrais que déjà il fût allumé! » (Lc 12, 49)

Dans la plaine était une attente...

Ce qui corrode l'âme, c'est encore l'ambiguïté de ses désirs. Elle est incapable de déchiffrer l'énigme qu'elle devient soudain pour elle-même dès qu'un désir éclate en elle et l'emporte en avant. Malraux, dans *La Condition humaine,* fait murmurer à l'un de ses héros, Tchen l'anarchiste, cet aveu qui le dépeint tout entier : « je ne cherche pas la paix, je cherche le contraire » ; nous sentons confusément que c'est bien une paix qu'il cherche, une étincelante et impossible paix, mais qui pourra le lui dire ? qui démêlera l'âme de Tchen ? qui débrouillera les fatales équivoques qui font que nous ne savons jamais au juste ce que nous voulons, ni pourquoi nous nous battons, ni ce que nous attendons? Ce que nous cherchons n'est jamais ici, et si nous disons le contraire, c'est que, de lassitude, nous préférons mentir et nous renier. Nous désirons ceci ou cela, mais c'est toujours autre chose qu'en secret nous espérons. Van Gogh savait-il ce qu'il cherchait démentiellement à travers les cyprès fumants et les soleils tournoyants ? Et le vieil ouvrier syndicaliste lorsqu'il rêve encore de la cité socialiste ? et l'adolescent lorsqu'il est en recherche d'aimer et d'être aimé ? et tous ceux qui se font tuer pour des causes qui sont si peu les leurs ?

> Dans la plaine était une attente
> d'un hôte qui ne vint jamais...

dit un poème de Rilke : l'homme participe à cette obscure attente qui occupe la création dans la palpitation des saisons et des vents, à cette attente d'un Innommable, qui n'est jamais en fin de compte l'un ou l'autre des objets que, abusés par les brouillards de l'âme, nous prenons naïvement ou hypocritement pour lui.

L'unique drame est que cet hôte est venu, mais que la plaine n'en a rien su : « Il était dans le monde et le monde fut par

lui et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu » (Jn 1, 10-11). La plaine, comme un livre fané, se replie sur son attente et ses hivers ; le monde continue, comme la Samaritaine, d'aller puiser l'eau stagnante du puits, voire l'eau des citernes crevassées dont parle Jérémie (2, 13), pour avoir oublié la source des eaux vives et n'avoir pas su qui est celui-là qui s'est assis un instant parmi nous sur la margelle (Jn 4, 10).

Sur des pistes fallacieuses.

Enfin ce qui corrompt le vieil homme livré à ses désirs, c'est l'irréalisme de ces appétits. Et cela aussi les rend vains et décevants. A force de convoiter trop, à force de ne pas savoir au juste ce qu'il cherche, le vieil homme s'élance et s'égare sur des ponts de neige fantomatiques, sur des pistes fallacieuses, dans d'immenses continents qui ne sont nulle part. Faute d'avoir mesuré ses désirs à la réalité telle qu'elle est et faute de savoir lui-même qui il est, il se trouve incapable d'imaginer et d'évaluer ce que cette réalité est destinée à devenir et lui en elle. N'ayant pas su découvrir les promesses recelées et comme enfouies dans la vérité des êtres, — seules promesses qui peuvent être tenues —, il se rêve promis à des destinées qui n'existent que dans son délire et qu'il ne vivra jamais. Il construit une cité dont le plan s'appelle « abusement » et les matériaux « illusions », il s'y enferme et s'y délecte, jusqu'au jour où le choc d'une réalité, à peine grosse parfois comme un petit caillou, la fait voler en éclats ou s'évanouir en fumée. C'est encore un poète, T.S. Éliot, qui constate : « l'homme ne peut pas supporter beaucoup de réalité » ; et la réalité qu'il ne supporte pas, il en comble l'anéantissement subjectif qu'il en fait par la rêverie, ou l'irréelle suggestion. Le vrai désir que Dieu vient combler n'est jamais rêverie, laquelle est aussi incompatible avec la foi évangélique que la mythologie peut l'être avec la science.

★

C'est pourquoi la foi survient dans notre vie et dans notre cœur comme un souffle de feu qui balaie ce que nous appelons nos désirs, nos attentes et nos espoirs. Elle fait irruption comme un climat sinaïtique et rigoureux qui transforme en désert la végétation enchevêtrée où notre âme était prisonnière. L'homme qui se convertit éprouve, parfois jusqu'à la douleur aiguë de celui à qui l'on coupe un membre, cette nécessité des ruptures, des renoncements, des refus qu'exige son passage par la porte étroite. La vérité est impitoyable à ceux dont elle s'est fait aimer parce qu'elle-même les a aimés. Avec quelle anxiété celui qui commence à se laisser travailler par elle ne demande-t-il pas : cette joie vers laquelle j'étais tendu, va-t-elle me la donner ? cette possession vers laquelle déjà j'étendais la main, va-t-elle me la confirmer ? cet amour, va-t-elle l'exalter ou le contraindre à dépérir ? cette maturité, cet équilibre, cet épanouissement dont je perçois l'attraction puissante, va-t-elle l'assurer en moi ? cette cité terrestre, que je commençais à construire avec de si proches compagnons, va-t-elle l'achever pour nous ? Et que répondre ? On ne peut éluder la parole du Seigneur : « qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui perd sa vie à cause de moi, celui-là la sauvera » (Lc 9, 24). Une certaine mort va faire son œuvre en toi ; tu sentiras se dessécher des racines vivaces et que tu pensais être d'authentiques germes d'humanité, voire de sainteté ; tu diras adieu à beaucoup de désirs légitimes et tu auras peur de ne plus être un homme, tant il nous semble évident que l'intensité de notre vie se mesure à la complexité de nos désirs. Tu penseras : Dieu se moquerait-il de moi ? Tu auras peut-être envie de lui crier comme Jérémie : « Ah! serais-tu pour moi comme un ruisseau trompeur aux eaux décevantes ? » (Jr 15, 18) (De fait, n'existe-t-il pas une sinistre expérience de la déception de Dieu, plus lamentable encore et désolée que celle de la déception des créatures ?) Comme Renan avait osé dire : « après tout, la vérité est peut-être triste », tu oseras murmurer : après tout, Dieu est peut-être triste, toute espérance est peut-être trahie, et la foi est une aventure à

prendre ou à laisser, mais celui qui l'entreprend doit renoncer à jamais à tous les projets de son cœur...

Mais si c'est sur le chemin de la foi authentique que tu t'es résolument engagé, tu portes en secret une certitude qui va dissiper ces tentations et dont la confirmation sans cesse éprouvée va irradier sa lumière sur toute ta vie.

II

TU LUI AS ACCORDÉ LE DÉSIR DE SON CŒUR »

L'homme est un être de désirs : en langage biblique cette phrase révèle brusquement un autre sens. On la trouve adressée au prophète Daniel (Dn 9, 23), elle désigne au fond tout homme sur qui Dieu se penche par miséricorde et par grâce. Elle ne définit plus l'homme comme ce nœud de désirs impuissants et fiévreux, qui est livré par là même à la déception et à la corruption ; elle définit l'homme comme cette créature minable et stupéfaite sur laquelle le Dieu fidèle et éternel a des projets et des désirs. L'homme est l'objet des désirs de Dieu, ô crainte! ô allégresse! car qui est-il donc « l'homme, que tu en gardes mémoire, le fils d'Adam, que tu en prennes souci ? » (Ps 8, 5). Le pauvre Israélite, pénétré d'admiration et d'effroi, suspend ou oublie ses propres désirs, mais parce qu'il se trouve lui-même objet d'un appétit mystérieux, il va connaître les flammes de désirs nouveaux. Croire va signifier, pour lui, accepter que le Dieu qui a fait le ciel et la terre s'occupe de lui, lui parle et l'entretienne de perspectives inouïes. Croire, cela voudra dire être soulevé d'une espérance tremblante puis enhardie, étrange et formidable, parce qu'il y a ce Dieu qui parle et dont la parole est vérité, et dont la parole accomplit tout ce qu'elle dit. Or ce qu'elle dit sonne comme une promesse : toute parole de Dieu est promesse, implicite ou explicite ; elle assigne l'homme à un rendez-vous où Dieu en personne se laissera rencontrer et comblera le cœur qui l'aura attendu. Dieu n'a jamais ouvert la bouche que ce ne soit pour une promesse : qui ne l'a pas connu ainsi ne l'a pas connu. C'est pourquoi la foi en lui n'a jamais existé autrement

qu'en forme d'espérance : qui ne l'a pas vécue ainsi ne l'a pas vécue.

C'est cette foi comme espérance que nous voudrions analyser, une foi qui ne vient répondre et correspondre si exactement à certaines attentes de l'homme, que parce que ces attentes, en un certain sens, sont déjà l'aube de la foi ; sont alimentées en sous-œuvre, au moyen de quelque source ou suintement intérieurs, par une silencieuse promesse de Dieu, et donc rejoignent le grand courant des soifs messianiques que la foi en Jésus peut étancher.

On reconnaît de telles attentes à certaines caractéristiques qui les différencient de toutes les convoitises mouvantes et décevantes dont saint Paul nous a dit qu'elles corrompaient l'homme et qu'elles n'héritaient pas le Royaume de Dieu. L'attente que comble Dieu, c'est toute attente humaine que traverse, comme une intention inflexible, l'aspiration à une libération, à un accomplissement, à un dépassement, à une récapitulation.

L'aspiration à une libération.

Depuis le péché d'Adam la création tout entière est « assujettie à la vanité », livrée à la « servitude de la corruption » (Rm 8, 20-21) : les promesses dont elle porte les traces et les témoignages, — et si étincelantes parfois, l'espace d'un éclair! — elle ne peut jamais les tenir, elle est perpétuellement contrainte au mensonge. Un champ de forces ennemi, dont on ne perçoit pas toujours l'influence invisible, contrecarre ses poussées vitales, désorganise sa croissance, provoque sa dégénérescence.

L'homme subit cette hostilité ; il la retrouve en lui-même, où esprit et chair ne cessent de lutter entre eux et de le diviser ; il la retrouve avec ses semblables, au milieu desquels se multiplient les incompréhensions et les inimitiés. Sa vie est constamment menacée par les ennemis du dedans et du dehors. « Asservis aux éléments du monde » (Ga 4, 3), « tenus en esclavage par la crainte de la mort » (He 2, 15), nous aspirons avec le vieux Zacharie, par la bouche duquel parle toute l'attente de l'humanité, « à

être sauvés de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent » (Lc 1, 71).

Ces vieux thèmes bibliques ne sont pas usés. On est même impressionné de constater qu'au sein de la mue prodigieuse de civilisation à laquelle nous participons, leur douloureuse vérité subsiste intacte, comme un invariant de destin sur lequel n'ont prise ni les révolutions politiques, ni les révolutions sociales, ni les révolutions techniques. Quand la marée des idéologies sera sur son reflux, les plus désabusés verront réapparaître cette évidence.

L'oppression de l'homme par l'homme, ou par la matière et la machine, ou par la maladie et la mort, ou plus tristement et plus universellement par ses convoitises et ses passions, continue de nous arracher un gémissement qui consonne étrangement avec les gémissements d'Israël sous la dictature des Pharaons ingénieurs, des Philistins idolâtres, de la Babylonie totalitaire ou du paganisme hellénistique. Or toutes ces agressions et ces limites qui nous empêchent d'être nous-mêmes, qui font avorter ou dépérir nos amours et nos projets, qui laissent au fond de nous, inemployée, une indéfinissable possibilité, une possibilité merveilleuse dont la non-réalisation provoque de sourdes angoisses et d'inguérissables désespoirs ; toutes ces contraintes, une certaine heure vient où nous concevons qu'elles ne sont pas fatales. Nous réalisons tout d'un coup que les jeux ne sont pas faits, qu'il y a peut-être une force capable de briser les liens, de faire sauter les verrous et d'ouvrir les tombeaux. Ce jour-là, à cette heure, Dieu peut pousser la porte dont il vient lui-même de tourner la clé, et entrer. Or entrer, pour lui, veut dire parler, et parler veut dire promettre. L'hypothèse éperdue d'une libération prend corps sous l'effet de cette parole (voilà bien l'homme qui commence à éprouver la soif), se précise à la lumière de sa révélation (voilà cet homme qui vient au Christ), et se solidifie en certitude de foi désormais inébranlable comme le roc : il croit enfin et il peut boire...

De quoi au juste se désaltère-t-il ? « Si vous demeurez dans ma parole, dit Jésus, vous serez vraiment mes disciples, vous connaîtrez alors la vérité et la vérité vous fera libres » (Jn 8, 31-32). Le croyant fait l'expérience quotidienne et jamais banale de cette libération. Il en éprouvait jusque-là une soif diffuse, obscure, inex-

primable : il sait maintenant, de façon précise et lumineuse, que ce dont il a soif, c'est de cette vérité puissante, concentrée, que délivre la parole de Dieu, que communique le Verbe de Dieu. Au fond, ce que l'homme attend, c'est que Dieu lui parle et son cœur reste inquiet tant que cette voix n'a pas retenti distinctement à son âme. L'homme qui errait du levant au couchant comprend qu'il était en quête de la parole vivante (cf. Am 8, 11) et de la vérité « dans une âme et un corps ». Il sait que ce dont il aspire à être délivré, ce n'est pas de ceci seulement ou de cela, de cet ennemi ou de cet autre, c'est du péché, qui transforme ceci ou cela en obstacle, celui-ci ou celui-là en ennemi. Il comprend lentement, amèrement, ce que dit le Seigneur : « Tout homme qui commet le péché est un esclave » (Jn 8, 34), même si, comme les Pharisiens, il se croit libre. Il réalise après coup que c'était bien cela vers quoi il était tendu sans le savoir : échapper au pouvoir de ses péchés et de ceux des autres, entendre quelqu'un lui dire : « Ton salut, c'est Moi! » (Ps 35, 3).

Il apprend enfin qu'une telle libération ne se borne pas à le délier et à le rendre, vagabond, à l'aventure incertaine du monde : elle le relie à son Sauveur comme à un Père, elle le rend fils. « L'esclave n'est pas pour toujours dans la maison, le fils y est pour toujours. Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres » (Jn 8, 35-36). Son attente humaine est comblée de façon divine : il commence à goûter « la liberté de la gloire des enfants de Dieu » (Rm 8, 21).

L'aspiration à un accomplissement.

On dit de notre siècle qu'il idolâtre la réussite et l'efficacité. Mais ce n'est que la pathologie d'une légitime aspiration. Car la vie est faite pour enfanter et l'homme est né pour s'accomplir. Chaque être sent qu'il est au monde pour apporter à ce monde un certain et indéfinissable don, en lequel sa vie se ramasse et se concentre comme un précipité précieux. Ce don est peu de chose, un presque rien quand on le mesure à l'immensité de l'humanité

collective, mais pour celui qui le tire jour après jour de sa peine et de sa substance, et qui laisse en lui le meilleur et le tout de lui-même, c'est sa plénitude. Empêcher un être de produire ce fruit unique et de le déposer entre des paumes vivantes (et tant de nos conditions de vie, tant de mépris des personnes y font obstacle) c'est tuer cet être, ou plutôt c'est lui refuser de jamais émerger du néant et de l'absurde, c'est lui refuser d'exister. Être bon à quelque chose ou à quelqu'un, apporter sa pierre à la construction d'une cité, contribuer au bonheur de quelques êtres, faire valoir les talents reçus en partage, — non pas forcément réussir ni laisser un nom, mais simplement n'être pas stérile d'un bout à l'autre de son existence et manifester qu'il y a plus dans notre vie quand elle s'achève que lorsqu'elle commence : telle est l'éternelle attente qui tourmente le cœur humain.

Abraham était homme et souffrait de ce tourment. Est-ce pour cela que Dieu l'a choisi pour en faire le premier héros de la foi ? Comme il est étrange et remarquable que l'acte de foi qu'il lui demande, soit précisément l'attente d'Isaac, d'un Isaac auquel humainement il ne pouvait plus croire. Loin que Dieu soit indifférent à l'instinct de paternité qui frémit, frustré, dans le sein d'Abraham, c'est en fortifiant cet instinct et en l'ouvrant vers un héritier porteur d'une bénédiction universelle qu'il éduque la foi du patriarche.

Abraham voulait ce que Dieu voulait, c'est pourquoi sans mot dire, dès la première annonce, il obéit à sa parole et partit sur les routes. Mais Abraham n'osait pas dire qu'il désirait d'un grand désir un fils issu de sa chair, un fils en lequel il accomplirait le vœu indéracinable de fécondité que tout homme porte en lui. Abraham s'avançait triste : « Voici que tu ne m'as pas donné de descendance et qu'un des gens de ma maison héritera de moi » (Gn 15, 3). Alors, que lui importait la belle parole de Dieu! certes il croyait en elle, et puisque telle était sa mission, il la transportait en son cœur pour l'acclimater en terre humaine, la faire mûrir et la transmettre, mais c'était une foi consciencieuse, taciturne et morne. (Or combien de chrétiens n'ont qu'une foi consciencieuse, taciturne et morne!...) Jusqu'au jour où Yahvé lui annonça Isaac et le rire et la joie! Ce jour-là Abraham crut dere-

chef et sut que, dans sa foi et par sa foi, son attente était comblée : son visage se transfigura.

Le mystère est que la naissance d'Isaac n'accomplit pas seulement la vie d'Abraham, elle accomplit un moment du Dessein de Dieu. Ainsi la foi révèle au croyant non seulement que le Dieu auquel il se fie est un Dieu qui a entendu sa prière et lui accordera cet accomplissement, cet Isaac, dont il éprouve le vœu dans toutes les fibres de son être-au-monde; mais encore que cet accomplissement personnel est une parcelle et un moment de l'Accomplissement du propre Dessein et des propres désirs de ce Dieu. Par la foi, l'existence humaine devient capable d'une fécondité éternelle, qui se greffe sur sa fécondité terrestre et lui confère un sens nouveau. Par la foi, la vie d'un homme, aussi peu réussie qu'elle apparaisse aux yeux charnels, participe réellement à l'enfantement du Royaume. Par la foi, toute terre et toute histoire humaines produisent leur épi et du grain plein l'épi. Par la foi, les pauvres cœurs de chair trouvent du poids aux yeux de Dieu et se voient révélé qu'ils n'ont pas souffert ni aimé en vain. Du juste qui vit de la foi, il convient de dire sans cesse :

Il est comme un arbre planté près du cours des eaux
qui donne son fruit en la saison et jamais son feuillage ne sèche;
(Ps 1, 3).

L'aspiration à un dépassement.

Que Dieu se soit occupé de promettre de façon circonstanciée des bonheurs fort terrestres — un Isaac, une manne, une terre où coulent lait et miel, un roi, une Jérusalem — ne laisse pas de nous étonner. Le tort pour nous serait d'y voir des objets d'espérance préalables, antérieurs à l'espérance proprement théologale; des appâts à l'essai, des amuse-peuple en attendant que commençât la vraie révélation, et en quelque sorte des répétitions partielles avant la vraie représentation, avec des décors provisoires et des figurants vêtus d'emprunt. En réalité Israël touchait déjà là le premier corps palpable, la première enveloppe charnelle de l'espérance théologale. Cependant, au fur et à mesure que se

réalisaient ces événements et ces promesses, se dévoilait aussi la dialectique de l'espérance biblique : ce que l'œil contemplait, ce que les mains saisissaient, ce que le cœur savourait (pensons à l'amour naïf et fier d'Israël pour les chemins vers la colline, pour les murailles et les ruelles, pour les maisons et le Temple de sa Jérusalem!), non, tout cela n'accomplissait pourtant pas la parole de Dieu, n'en faisait palper encore que des arrhes ou des prémices. A longueur d'histoire une expérience différentielle révèle au peuple saint quelle soif véritable le tenaille depuis la marche d'Abraham et le feu du Sinaï, et qu'au moment où il pourrait se croire tout près d'être comblé, la différence entre ce qui lui advient et ce qu'il attend apparaît toujours plus large, un abîme impossible à réduire! N'allons pas croire que ce soit un mirage qui l'abuse et l'attire insidieusement plus loin dans une aventure perdue ; ni que se répète pour lui la déception du vieil homme livré à ses convoitises indéfinies et vaines, dont nous parlions d'abord : le cri de Qoéleth ne réfute nullement et ne parvient même pas à brouiller le message des prophètes. Si Israël n'est pas satisfait, c'est qu'il constate que la Geste de Dieu réalisée jusque-là n'est pas encore identique à ce modèle qui lui a été montré dans une fulguration sur la montagne. Si Israël attend toujours, c'est parce qu'il continue d'entendre la parole de Dieu et qu'aucune voix partant du Temple n'a encore clamé « c'en est fait! » (Ap 16, 17). La Parole ne cesse d'aiguillonner Israël ; comme la nuée du désert, elle reprend infatigablement la tête de la caravane harassée ou murmurante, et c'est toujours devant soi qu'on en perçoit les promesses. Dieu ne se moque pas de son peuple mais, étape après étape, il lui fait mesurer l'immensité du désir qu'il lui a fiché dans le cœur ; il ne lui dévoile que peu à peu le terme vertigineux de son Exode, lequel n'est rien de moins que sa Face de gloire et son étreinte d'amour. Et celui qui prétend ici-bas en évaluer le mystère se trompe toujours.

Par ce relancement perpétuel de son histoire, Israël apprenait le dépassement. Mais la pédagogie divine ne faisait qu'exploiter une aspiration universelle de l'humanité. « L'homme, disait Nietzsche, est quelque chose qui doit être surmonté. » Le philosophe ivre du Zarathoustra ne savait ce qu'il disait, mais comme

il avait l'intuition du plus grand désir qui le poignait! L'appel au dépassement traverse la crête de l'humanité comme un souffle ardent et le témoignage d'un destin perdu. Adam en avait été traversé à l'heure de la tentation : « Vous serez comme des dieux » (Gn 3, 5). Par tristesse et pudeur nous détournons notre pensée d'imaginer la honte et la douleur qui furent siennes lorsqu'au lieu de se trouver projeté au-delà, il s'est vu ramené en-deçà de lui-même. Sa descendance depuis lors est travaillée par un obscur et noble instinct de dépassement, mais elle ignore à peu près tout de sa signification, de sa direction, de sa portée, de ses conditions de réalité. « Je vous annonce le Surhumain... » : chaque génération voit se lever de ces prophètes émouvants et aveugles qui cristallisent l'âme de ceux pour qui la vie ne peut avoir d'arrêt. Leur héritier le plus inattendu et le plus direct serait peut-être aujourd'hui le biologiste qui, dépouillant le message de son romantisme et le traduisant en termes de science et de technique rigoureuses, estime que l'heure approche où l'homme enfantera, selon les lois maîtrisées de la vie et de l'évolution, un homme qui le dépasse.

Pour le croyant, s'il ne nie pas qu'un nouveau type d'homme biologiquement supérieur soit possible, cet homme nouveau ne sera pas le dépassement de l'homme; cet homme nouveau ne manifestera qu'une autre façon d'être un vieil homme, esclave de l'hérédité d'Adam. Pour le croyant, il n'y a qu'un Homme nouveau, Jésus, c'est-à-dire un homme qui est aussi Fils de Dieu; et il n'y a qu'un dépassement possible de la condition humaine, celui qui consiste à revêtir cet Homme nouveau et à participer, par la grâce et la gloire, à la condition divine. Or ce que le croyant affirme ainsi, ce n'est pas quelque hypothèse déduite et méditée, c'est le fruit savoureux d'une incontestable expérience. En introduisant l'homme dès à présent, quoique par l'obscur, dans le foyer de la vie divine, la foi lui fait éprouver combien il ne cesse de devenir davantage lui-même tout en étant dilaté au-delà de lui-même par ce Dieu qui associe à sa propre infinitude sa pauvre finitude. La foi éprouve Dieu comme celui qui investit l'âme de toutes parts, certes pas à la façon d'une muraille flamboyante qui la contraindrait à refluer, terrorisée, et à se terrer

à l'intérieur de ses limites, mais à la façon d'un océan de sainteté et de bonté dont elle peut contenir, dans ses limites de créature, une intacte et plénière participation. La foi est impuissante à décrire cette condition transcendante, qui échappe par trop à notre langage maladroit, mais sous l'action de l'Esprit qui illumine sa quête, elle pressent vraiment et elle chante déjà « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Co 2, 9).

C'est pourquoi la foi ne bronche pas quand Dieu lui dit, comme à Abraham : « Prends ton fils, ton unique, que tu chéris, Isaac, et va-t'en au pays de Moriyya et là tu l'offriras en holocauste sur une montagne que je t'indiquerai » (Gn 22, 2). C'est que les ressources de Dieu sont infinies, et la foi le sait. L'homme abandonné à lui-même, et montât-il par ses propres forces jusqu'à la plus haute cime ou, aujourd'hui, jusqu'à l'extrémité des astres de l'univers visible, découvrira hélas qu'il ne s'est épuisé que pour aboutir dans une grandiose mais irrémédiable impasse. Mais, pas plus qu'il n'y a de nuit échappant à l'illumination de Dieu, il n'y a d'impasse que ne puissent dépasser ceux qui ont foi en lui. Car la pire impasse, c'est d'être réduit à son misérable soi-même et à l'échec et à la mort : or Dieu, de la mort tire la vie; de ce qui n'est plus, crée ce qui est; et d'une créature misérable fait son propre héritier. Abraham redescend de Moriyya vers la plaine de la vie quotidienne, tenant Isaac par la main, et apparemment rien n'est changé, aucun char de feu ne l'a emporté, aucune nuée ne l'a transfiguré, — mais par la foi il a été transfiguré et emporté mieux que par une nuée ou une flamme, et par la foi il est devenu autre. En montant sur la montagne, c'est à Isaac qu'il pensait le plus intensément, mais en redescendant de la montagne, c'est à ce Dieu vivant qui, en lui rendant Isaac, le lui a rendu comme un signe ineffaçable de sa bonté mystérieuse, le lui a rendu comme une meilleure révélation de son visage. Abraham est devenu lui-même montagne et ciel, autel et sacrifice, adoration et action de grâces : ces mots sacrés définissent à la façon de jalons rigoureux le dépassement du croyant, le seul dépassement qui dépasse vraiment et aboutisse.

L'aspiration à une récapitulation.

Dans ce dépassement un vœu subsiste, lui aussi chevillé profond dans le cœur humain et lui aussi comblé par la foi. Le dépassement dont nous portons le désir ne peut pas signifier l'abandon et le mépris des étapes et des moments antérieurs dans lesquels une certaine plénitude incorruptible s'est amassée. Il y a des heures, des rencontres, des joies, des travaux et même des souffrances dont l'évanouissement et la disparition pure et simple nous semblent impensables, nous révolteraient même. Que nous accumulons dans notre vie de grands vides, irrécupérables même pour la toute-puissance de Dieu, nous le savons hélas trop bien. Mais il nous arrive de connaître de tels autres instants que, si ceux-ci se trouvaient totalement atomisés et anéantis par l'éclatement de la dernière heure, nous aurions l'impression d'une incohérence grave, d'une injustice béante dans la trame de notre histoire. Nous voulons une libération, un accomplissement, un dépassement, qui nous permettent de récupérer ces parcelles d'authenticité humaine, ce minerai d'éternité, enfouis dans la gangue de notre vie et abîmés dans la chute du temps. Ce vœu est tellement fou, bien entendu, que la plupart n'osent même plus l'exprimer : c'est l'infirmité congénitale et comme l'échec à priori de tout matérialisme historique que d'être impuissant à réaliser ou simplement à calmer ce désir et obligé à le refouler. La société parfaite qu'imagine le marxisme ne peut d'aucune manière prétendre récapituler effectivement et récupérer les siècles de l'humanité antérieure. Une telle récapitulation en effet prend ou perd son sens en même temps que l'éternité prend ou perd le sien.

L'indicible joie du croyant, au contraire, c'est d'être assuré par sa foi que rien ne se perdra de ce qui ne doit pas être perdu. Il n'est pas écrasé par la vision de tant d'échecs humains, de tant de déchets, de tant d'atroces gaspillages : il sait que tout ce qui méritait de vivre, vivra ; il sait que les générations disparues ne sont pas disparues mais récapitulées en Dieu « car tous vivent pour lui » (Lc 20, 38) ; il sait que tout ce qui est digne d'être moissonné est engrangé dans les greniers éternels ; il sait que le

Christ ressuscité, l'Agneau glorieux de l'Apocalypse, récapitule ses souffrances et sa Croix dont il garde les stigmates, récapitule toutes les souffrances et toutes les joies d'Israël, récapitule toutes les épreuves et toutes les joies de l'humanité, — récapitule en lui tous les membres de son Corps mystique, lesquels retrouvent en lui, et donc en eux, ce qu'ils eussent été éternellement inconsolables de perdre. « Oui, dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs fatigues, *car leurs œuvres les accompagnent*! » (Ap 14, 13).

★

Avec Qoéleth, le croyant médite la vie humaine et, foulant d'aventure le sable de la mer, il lui vient à l'idée que c'est tout ce qui reste des nuées de désirs, de projets, de rêves, de soifs, qui ont palpité dans des myriades de cœurs ; et il lui paraît vain de désirer les désirs. Mais le voici remontant jusqu'à la toute première des paroles de Dieu, et ces dunes dorées se mettent à lui parler de la grande promesse faite à Abraham : « Je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable qui est au bord de la mer » (Gn 22, 17) ; le croyant se sait partie vivante et partie prenante de cette bénédiction, il n'est pas vain du tout, il est pour lui convenable et juste, légitime et salutaire de désirer d'un grand désir qu'elle s'accomplisse. Le mot du psaume monte à ses lèvres :

> tu lui as accordé le désir de son cœur
> tu n'as point refusé le souhait de ses lèvres (Ps 21, 3).

Il peut le dire au nom d'Abraham, il peut le murmurer au nom de n'importe quel membre du peuple de Dieu, et en son nom propre. La foi l'a amené à distinguer entre désir et désir, l'a débarrassé des « désirs charnels qui font la guerre à l'âme » (1 P 2, 11) et dans ce Temple purifié qu'est devenu son cœur et d'où les marchandages ont été chassés, la voix des désirs spirituels s'élève jaillissante avec plus de relief et de force.

Ces éternels désirs de l'homme, combien peu d'hommes les élucident! Chez la plupart, cette âpre soif reste enveloppée dans des

soifs plus périssables et plus tumultueuses, qu'elle ennoblit néanmoins à leur insu et qu'elle transforme en implicite attente de Dieu : soifs de justice ou de beauté, de paix ou de fraternité, d'amour ou de bonheur. De telles soifs sont évangélisables si elles recèlent les aspirations dont nous avons parlé ; ou plutôt l'Évangile est venu pour étancher de telles soifs : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi... » Ceux qui sont venus au Christ n'étaient souvent que de pauvres êtres affamés de choses simples ; mais en les libérant de leur surdité ou de leur paralysie, en leur adressant les Béatitudes, Jésus leur révélait qu'au fond c'est du péché qu'ils attendaient d'être libérés, c'est de la stérilité, c'est de l'enfermement sur eux-mêmes ou dans les horizons purement terrestres, c'est de la perte de ce qui ne doit pas être perdu. Et par la foi ils sont devenus libres du péché, portant fruit pour le Royaume, dilatés par la vocation céleste, amassant pour la vie éternelle : « Qu'il boive, celui qui croit en moi!... »

Plus il boit, plus il a soif ici-bas. La foi est encore attente — n'est encore qu'attente! mais dans la quête de son objet, elle sait de mieux en mieux comment cet objet s'identifie à Dieu même, elle a de plus en plus conscience d'être théologale et elle le crie :

> Dieu, toi mon Dieu je te cherche,
> mon âme a soif de toi,
> après toi languit ma chair,
> terre sèche, altérée, sans eau :
> je veux te contempler au sanctuaire,
> voir ta puissance et ta gloire... (Ps 63, 2-3)

Celui qui crie ainsi n'a renoncé à aucun des vrais désirs de son cœur d'homme : il a trouvé au contraire le Désir qui les contient tous et l'a solidement amarré à la Promesse qui les comblera tous.

Fr. A.-M. Besnard, o. p.

L'ATTENTE DE DIEU

Ta face, Seigneur, je la cherche.

La vie présente est la recherche du face à face éternel. Le Psaume dit si bien cela : « Mon visage te cherche, c'est ta face que je cherche » (Ps 26, 8). Retenir cela : « Mon visage, ta face. » Face à face. Oui, au ciel, mais dès ici-bas... Foi, vision.

Je suis sur la terre uniquement pour chercher Dieu, « chercher Dieu » (2 Ch 34, 3). Lui est venu sur la terre pour me chercher : « Vous vous êtes assis, fatigué de me chercher » (Séquence *Dies Irae*). « Mon âme te désire la nuit » (Is 26, 9). Oui, mon âme... dans quelle nuit, obscurité. C'est lui cependant, lui seul que je cherche.

Que faut-il entendre par « sens religieux? » Une inclination à rechercher Dieu. Mouvement tout semblable à celui qui porte l'enfant, dès qu'il ouvre les yeux à la lumière, à prendre connaissance de ses parents. « Nous sommes de la race de Dieu », dit saint Paul (Ac 17, 28). Vision béatifique : Que peut-on souhaiter aux enfants de Dieu sinon la même et unique chose, l'attente confiante de la vision béatifique?

Perspectives d'éternité.

Dans mes préoccupations, ne songer qu'à Dieu seul. Dès qu'il arrive une difficulté, je la vois uniquement, sans voir Dieu au

travers? Or, je ne devrais l'envisager qu'en fonction de l'éternité, que comparativement aux choses divines, « au regard de l'éternité ». Mon exercice quotidien sera de me ramener au seul vrai point de vue et à ne peser toutes choses qu'au poids des réalités invisibles. Vivre au premier étage, pas au ciel, mais plus sur la terre.

Dites-vous à chaque instant, en la moindre de vos actions : « Je fais de l'éternel. » Ce que vous faites, en effet, à chaque moment est pour ou contre l'éternité bienheureuse. Faites-vous une âme d'éternité pour laquelle rien ne compte qu'en dehors de la limite et de la mesure du temps.

Le temps, qu'est-ce? et les joies du temps? « J'ai goûté un peu de miel et voici que je meurs » (1 S 14, 43). Cette parole de Jonathan enferme une telle philosophie. Par contre, les joies éternelles sont si proches et si grandes que celles de ce monde s'avilissent et dégoûtent dès qu'on cherche à leur donner une commune mesure.

Le coup de pinceau dure un clin d'œil. Et cependant l'artiste peut dire : Je fais de l'immortel. Car après cinq cents ans, le coup de pinceau demeure. On est martyr un instant, le temps d'en parler. Et cependant le spectacle en reste toujours vivant dans l'Église. « Elle se leva, pria, inclina la tête », écrit d'Agnès saint Ambroise. On verra toujours le triple geste final de la sainte enfant. L'homme juste, à chaque action qui passe, peut dire : Je fais de l'éternel. « Oui, la légère tribulation d'un moment nous prépare bien au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire » (2 Co 4, 17).

Que le bon Dieu vous enveloppe de plus en plus dans sa solitude, et malgré le temps fluide, dans une atmosphère d'éternité.

En face de l'aurore qui vient, dire : « Le jour approche... revêtons les armes de lumière » (Rm 13, 12). Seul avec Dieu seul. Car cette approche de l'éternité fait sentir l'isolement croissant au milieu des créatures.

Profitez pour vous-même de cette nouvelle séparation en vous détachant un peu plus de ce bas monde et en jugeant encore

mieux de toutes choses du seul « point de vue de l'éternité ». Vivez comme si vous étiez toute proche des biens éternels, en ce mois de novembre surtout. Alors, vous sentirez combien est douce l'espérance, la sainte espérance du Paradis.

Je prends une part très vive à votre deuil. Vous vous y attendiez, mais c'était de votre chère maman qu'il s'agissait. Peut-on aimer quelqu'un plus que sa mère ? Profitez de l'événement douloureux pour vous détacher de tout et ne plus souffrir de rien. Vivez désormais, c'est saint Paul qui dit cela, comme un vivant revenu d'entre les morts. Que c'est bon de se faire un climat tout céleste, où l'on ne respire plus l'air vicié de la terre, mais celui, très pur, de l'oxygène d'en haut. Que votre oraison et votre esprit d'oraison soient dilatés de cet air vif. Et encore une fois, ne souffrez plus volontairement de rien.

Je vivrai avec cette pensée constante que mes jours sont comptés. « Le Seigneur est proche » (Ph 4, 5).

Étrangers et voyageurs.

Donc, je veux être comme un étranger et un revenant sur la terre ne me considérant pas le droit de chercher aucune satisfaction naturelle. « Étrangers et voyageurs sur la terre » (He 11, 13). Donc, je veux vivre dans une intimité étroite et absolue avec Celui que j'attends, « Dieu de mon cœur » (Ps 72, 26). Le temps qui me reste est l'Avent pour moi. Je ne veux plus avoir les yeux fixés que sur « le Roi qui va venir, venez, adorons-le » (Invitatoire de l'Avent).

Le monde n'est pas une vérité, il est une image. C'est un cinématographe où les hommes, comme des pantins, viennent mimer leur rôle un instant. « Car elle passe, la figure de ce monde » (1 Co 7, 31). « Comme une ombre, passe l'homme » (Ps 38, 7). Crevez la toile, au-delà il n'y a rien. « Que nos cœurs soient fixés où sont les vraies joies » (4e dimanche après Pâques).

« Qu'ils usent de ce monde, comme n'en usant pas » (1 Co 7, 29). « Comme ne pas... » Ils noient la pensée de l'éternité dans

les folles joies de ce monde, s'enivrant, s'étourdissant... Si je noyais les tristesses de cette vie dans l'enivrement de l'éternité... « J'étais dans la joie quand on m'a dit : nous irons dans la maison du Seigneur » (Ps 121, 1). Et si je n'y étais plus, ici-bas, y étant comme ne pas...

Peine du dam : un cœur fait pour aimer infiniment qui n'aura plus l'amour fini des créatures capables de le distraire, qui n'aura jamais l'amour infini de Dieu, capable de l'assouvir. Étouffement éternel.

L'homme sur terre est comme un pigeon voyageur que le Créateur a lâché dans un pays inconnu, mais auquel il a communiqué tous les instincts capables de lui faire retrouver son nid.

Notre âme tend de soi vers Dieu. Si elle n'y arrive pas, c'est à cause des obstacles qui l'arrêtent. La perfection consiste plus à lever ces difficultés qu'à imprimer un mouvement à l'âme. Les ballons, de soi, tendent à monter. Ils montent si l'on tranche les attaches.

« Ils gardent au cœur les montées » (Ps 83, 6). Les saints montent, les méchants descendent. Leur centre d'attraction diffère. Pour ceux-ci, c'est la terre; c'est le ciel pour ceux-là. L'extase s'explique. L'âme, à force de monter, entraîne avec elle le corps. Le ciel est bien haut. Il faut quinze siècles et plus pour atteindre les étoiles de la voie lactée. Encore un peu de temps, et dans le laps d'une seconde, je vous atteindrai, ô le Dieu de mon cœur et ma part pour l'éternité (Ps 72, 26).

L'on ne devient saint qu'à force de voir le ciel tout proche : « Voici que je viens bientôt et ma récompense avec moi » (Ap 22, 20), dit le Maître. La considération de ce « bientôt » est le secret des transformations radicales.

... Le propre du désir est de faire monter l'âme. Si Dieu tient en suspens l'éternelle promesse au-dessus de nos têtes, c'est afin que nous nous haussions jusqu'à elle, que nous grandissions par ce désir même, que nous touchions enfin ce que nous attendons : « Il tient en suspens les promesses afin que nous tendions vers elles, que, tendant vers elles, nous grandissions, et que, grandis, nous les atteignons » (saint Augustin).

N'oubliez pas, mon enfant, au milieu des vicissitudes de la guerre et de la vie, l'essentiel, qui est l'attache aux biens célestes. Je vous donne une manière de vivre qui était celle du P. de la Colombière qui avait résolu de vivre comme s'il était mort. Figurez-vous que vous êtes un revenant de l'autre monde, par une permission de Dieu. Comment vivriez-vous alors ? Toute détachée de ce monde-ci, toute pleine de la beauté des biens célestes. Toute foi, tout amour, tout zèle pour la gloire de Dieu.

« Par la foi, nous sommes morts. »

Or, cela, ce n'est pas de l'imagination. C'est la pure vie de la foi. Par la foi, nous sommes morts, « car vous êtes morts » (Co 13, 3), nous dit saint Paul ; par la foi nous habitons en esprit dans le ciel ; par la foi, nous touchons les biens invisibles, des yeux, de la main. Alors ? Alors ?

Mettez-vous dans cet état d'esprit. Et que la nature, lorsqu'elle se fait entendre, rentre sous terre, puisqu'elle est morte, elle doit être enterrée. Non qu'elle soit vraiment morte, mais il faut se comporter comme si elle l'était, ne l'écoutant pas dans la pratique, n'agissant pas extérieurement sous l'influence et en vertu de ses exigences, mais n'écoutant que la raison raisonnable, la foi, Dieu.

Vous serez vite sainte, à ce compte.

« Que nos cœurs soient fixés là où sont les vraies joies. » Fixés. Que mon cœur, ô Jésus, soit fixé à son centre. Je n'ai que peu à vivre. Bientôt, je serai dans mon éternité. Il faut que j'y sois déjà et que je ne voie plus que vous. O Trinité Sainte, l'objet de ma foi, de mon espérance et de mon amour, tirez-moi. Que je sois fixé à votre firmament comme l'étoile à son centre d'attraction. « Le Seigneur est mon roc et mon rempart » (Ps 17, 3).

« Ma joie est tout à fait limpide. J'ai au fond du cœur l'assurance que je contemplerai éternellement la beauté infinie. Aussi je garde mes yeux pour cette bienheureuse vision, les empêchant

de regarder ce qui me satisferait[1]. » (Je retrouve cela — et je le transcris — dans une lettre écrite il y a plusieurs années.) Que je voudrais faire mienne cette jolie parole et la vivre pleinement!... Il faut que ma vie, du côté de la terre, soit finie, puisque je crois que la grâce me porte au détachement absolu en me mettant dans l'impossibilité de jouir d'aucune satisfaction humaine. Que me reste-t-il à vivre? Je ne veux plus considérer les jours que j'ai encore à passer sur la terre que comme un répit durant lequel j'ai à faire tout ce que je puis.

Ne plus regarder en arrière.

Ne plus regarder en arrière, ne plus voir le présent mais « je vais droit de l'avant, tendu de tout mon être » (Ph 3, 13) là-haut. Mon seul désir doit être de travailler le plus, de souffrir le plus, de prier le plus. Il faut donc que je me hâte avant cette nuit où personne ne peut plus rien faire, « marchez tant que vous avez la lumière de peur que les ténèbres ne vous atteignent : celui qui marche dans les ténèbres ne sait pas où il va » (Jn 12, 35).

Extrême foi sur la réalité de l'autre vie, et sur la répercussion de celle-ci sur la future. « Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais nous recherchons celle de l'avenir » (He 13, 14). La vie présente est la raison séminale de la vie à venir. Penser qu'elle est proche, proche par cette union si étroite du présent avec l'au-delà, proche par le temps si court...

« Nous ne contemplons pas, nous, ce qui se voit » (2 Co 4, 18). « Seigneur, faites que je voie » (Lc 18, 41). « En paix, je me couche et je m'endors » (Ps 4, 9).

Il y a un sommeil de résurrection, comme ce sommeil que le Créateur envoie à Adam, comme ce sommeil de l'enfant que le prophète Élie ressuscite, comme ce sommeil de Lazare, dont

1. Bienheureux Juvenal Ancina, de l'Oratoire (de saint Philippe de Néri) de Rome, né le 19 octobre 1545, mort le 31 août 1604, béatifié par Léon XIII le 9 février 1890.

Notre-Seigneur dit : « Je vais aller le réveiller » (Jn 11, 11). Dormir, en style de l'Écriture, signifie l'union à un principe de vie.

« Destinés à la vie éternelle » (Ac 13, 48). Je cherche à ordonner ma vie à la vie éternelle. « Je dois recevoir un baptême et comme je suis dans l'angoisse jusqu'à ce qu'il soit consommé » (Lc 12, 50).

Viens, Seigneur Jésus.

Notre-Seigneur s'est fait désirer. Il s'est fait désirer des justes de l'ancienne loi. Il se fait désirer des justes de la Nouvelle. Il a été « l'Attente des nations » (Gn 49, 10). Il est « l'Attente de la création » dont parle saint Paul (Rm 8, 19). Il faut le désirer dans la foi.

L'Esprit et l'Épouse disent (au Christ) : Venez. Et que celui qui entend dise : Venez. L'Église ne cesse d'appeler l'Époux par ses gémissements. Que le fidèle l'imite. « Venez Seigneur Jésus » (Ap 22, 20).

Se *préparer à la mort* est chose sacrée, comme se préparer à la communion.

« Mais quand vint la plénitude du temps » (Ga 4, 4). Les siècles sont pleins de lui! Croissance mystérieuse du Messie dans le sein des siècles! Il grandit aussi en moi, durant les années de ma vie, jusqu'à l'âge parfait (cf. Ep 4, 13). Le jour du ciel sera le jour natal, le Noël, de lui en moi.

O Sagesse, je veux être consacré et fiancé à vous. D'ici à l'heure de ma mort, je ne veux plus aimer sur terre autre chose que vous[2].

Eu une lumière : idée fixe et simple. Si je devais mourir tout à

2. Il s'agit ici d'une référence à « l'antienne O » que l'Église chante à la date liturgique du 17 décembre, *O Sapientia* : « O Sagesse, qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, atteignant d'une extrémité à une autre, disposant toutes choses avec force et douceur, venez nous enseigner la voie de la prudence. »

l'heure, Jésus, vous! Un mourant ne s'occupe plus que du visage de son Dieu. Pourquoi pas toujours cette idée fixe? Jésus, Jésus. « Je vis dans la foi au Fils de Dieu » (Ga 2, 20).

« Jésus je vis pour toi, Jésus je meurs pour toi. » Et alors, je l'ai senti, plus de crainte chimérique, pas même la grande crainte du jugement de Dieu, ni la trop grande crainte de péché, ni aucun scrupule. « Je vis dans la foi », je vis de confiance en la Miséricorde, en Marie, en mon Souverain Juge. Je l'aime, je l'aime. Je tomberai dans son amour.

Si la Sagesse avait un visage, elle ravirait notre amour. Elle en a un. « Je cherche ton visage. » « Mon visage t'a cherché » (Ps 26, 8). « Venez Seigneur Jésus, venez, venez » (Ap 22, 20).

Mgr Paulot[3].

3. On pourra se reporter aux articles parus précédemment dans *La Vie Spirituelle* : « La virginité chrétienne » (avril 1958, pp. 402-429), « La pratique de l'Oraison » (octobre 1959, pp. 281-302), « La Croix et la Joie » (avril 1960, pp. 354-364).

LA FOI
ET LE DÉVELOPPEMENT DE LA PERSONNALITÉ

Les récents progrès de la technique et de la science ont amené l'homme contemporain à explorer les réactions de son organisme et de son psychisme lorsqu'il les soumet à des conditions s'écartant de plus en plus de celles de sa vie courante : apesanteur, accélération et décélération violentes, températures extrêmes, radiations puissantes, et ainsi de suite. Les résultats de ces expériences révèlent chez l'homme des possibilités d'adaptation qui remplissent l'esprit d'admiration. Moins spectaculaires, mais incomparablement plus profondes, sont les réactions de la personne soumise aux pressions et tensions créées par la pénétration de la vie divine dans son existence humaine. Sans doute une irruption massive du divin dans l'humain peut-elle provoquer des phénomènes extraordinaires, mais ces manifestations extrêmes, de fréquence plutôt limitée, ne constituent en somme que des modalités dérivées d'un donné foncièrement identique chez tous ceux qu'anime la grâce de Dieu. Et pour discrète qu'elle soit dans le cours de son action habituelle, la grâce n'en opère pas moins, dans la personnalité de tout chrétien, des transformations si radicales qu'elles précèdent toute perception consciente, et ne se laisseront découvrir en plénitude que lors de la manifestation glorieuse des enfants de Dieu.

En attendant, c'est par la mise en œuvre des virtualités de la grâce que le racheté collabore à la conquête toujours plus entière

de son être par la vie de Dieu en lui. Alimenté par ces sources d'eau vive, émanant de Dieu et jaillissant en vie éternelle, l'agir du fidèle est modifié de l'intérieur et obéit désormais à des lois nouvelles. Par l'exercice des vertus, sous l'action incessante de l'Esprit, une étonnante métamorphose s'accomplit dans le mystère de cette vie humaine en cours de divinisation. Des expériences privilégiées pourront hâter et, du même coup, quelque peu dévoiler cette incompréhensible maturation. Dans la mesure où elle est possible, et permise par Dieu, une prise de conscience progressive de son agir ainsi divinisé procurera au chrétien une certaine expérience de l'action divine en lui; et le spectacle de cette vie renouvelée constituera un témoignage du divin au sein d'un monde trop volontiers refermé sur lui-même et sourd aux invitations de Dieu.

C'est dans ces perspectives que méritent d'être étudiées les incidences psychologiques de la foi sur la personnalité du chrétien. En effet, *tout fidèle soucieux de progrès spirituel doit être averti de l'attitude paradoxale imposée à l'homme par l'infusion en lui de la grâce de la foi.* Il lui importe aussi de comprendre la manière dont l'exercice de la foi contribue à développer une dimension essentielle de sa personnalité de chrétien qui, autrement, n'atteindrait jamais sa stature définitive.

LE CROYANT, TÉMOIN DE L'INVISIBLE

La réflexion du croyant.

Est-il possible de décrire en termes psychologiques l'attitude fondamentale du croyant, celle qui commande chacune de ses conduites de foi et oriente ainsi le cours de toute sa vie? Peut-on déterminer une activité centrale, ou un ensemble d'activités, susceptible de faire l'objet d'une prise de conscience toujours plus aiguë et constituant l'axe majeur autour duquel se structure l'expérience de la foi?

Puisque l'univers de la foi appartient à un ordre de réalités transcendant la mesure humaine, il est bien évident que les seules

sciences de l'homme ne sauraient rendre compte adéquatement de cette expérience mystérieuse; toutefois l'apport de ces sciences sera précieux, s'il s'inscrit dans le prolongement d'une réflexion explicitement guidée par la foi. En effet, toute enquête sur les composantes psychologiques de l'expérience de la foi doit partir de faits vécus, portant le cachet d'une authentique foi divine; et toute interprétation de ce matériel devra s'inspirer des principes indiscutables de cette même foi. Seule donc l'Église catholique, unique autorité compétente en la matière, peut ensemble garantir l'authenticité des faits soumis à une enquête semblable et en déterminer les critères d'interprétation. Une saine psychologie du croyant ne pourra donc s'édifier que dans les perspectives de l'histoire de la révélation, et de sa transmission dans l'Église.

« Une si grande nuée de témoins. »

L'histoire de l'Église fournirait certes ample matière à une étude psychologique des divers comportements de foi manifestés dans la vie de ses héros, de ses saints; et la doctrine de ses innombrables auteurs spirituels et de ses théologiens offre d'inestimables essais d'interprétation cherchant à cerner toujours de plus près l'émouvante réalité de l'âme aux prises avec son Dieu. Mais l'Écriture sainte elle-même fournit déjà l'esquisse d'une enquête historique sur la « geste de la foi » dans l'Ancien Testament, avec une explication divinement inspirée, qui répond adéquatement au propos des présentes réflexions.

En effet, poursuivant son intention d'exhorter des croyants persécutés, l'auteur de l'Épître aux Hébreux évoque la *grande nuée de témoins* (12, 1) qui, depuis les débuts de l'humanité, a su plaire à Dieu par une foi inébranlable en ses promesses. Ainsi sont rappelés, au ch. 11 de cette épître, les hauts faits les plus remarquables inspirés par cette foi : le sacrifice d'Abel; la construction de l'arche par Noé alors que rien encore ne laissait présager le déluge; le départ d'Abraham vers une terre inconnue, ainsi que ses préparatifs en vue de l'immolation du fils de sa vieillesse, qu'il n'avait obtenu qu'au prix de sa foi; le séjour des patriarches sur

une terre d'exil, dans l'attente d'une patrie promise, saluée de loin ; le choix par Moïse de la condition de paria et de banni, de préférence à celle de familier d'un pharaon, en vue d'une dignité supérieure mystérieusement escomptée ; l'accomplissement, par d'innombrables croyants, d'entreprises audacieuses, apparemment irréalisables, et pourtant menées à bien par la conviction que Dieu ne peut manquer de venir en aide à qui se fie à lui ; enfin, l'acceptation décidée, de la part de tant de héros de l'Ancienne Alliance, d'aventures périlleuses, de souffrances extrêmes, et même d'une mort violente, au nom d'une promesse dont eux-mêmes ne devaient cependant pas bénéficier sans leurs descendants dans la foi.

« Comme s'il voyait l'invisible... »

Quelle est donc l'attitude fondamentale commune à tous ces personnages, dont la conduite contraste tellement avec celle qu'aurait commandée la seule expérience humaine, le simple bon sens ? Une formule éminemment suggestive de l'épître, appliquée à Moïse bravant la fureur du pharaon, décrit ainsi le point de vue du croyant : *Comme s'il voyait l'invisible, il tint ferme* (He., 11, 27).

Que ce regard fixé vers un au-delà du visible caractérise bien l'attitude foncière du croyant, l'auteur inspiré l'illustre abondamment par l'exemple des grands hérauts de la foi. Comment en effet Noé aurait-il hérité *de la justice qui s'obtient par la foi,* s'il n'avait d'abord acquiescé à *ce qui n'était pas encore visible ?* Pourquoi est-il dit des patriarches que *Dieu n'a pas honte de s'appeler leur Dieu*, sinon parce qu'ils consentirent à une vie de perpétuels errants sur la terre, se contentant de voir et de saluer de loin l'objet des promesses, aspirant dans la foi à une patrie céleste et invisible ? Et tous ces juges, ces rois, ces prophètes, ces justes, — *eux dont le monde était indigne* — auraient-ils mérité de recevoir *un bon témoignage,* s'ils n'avaient démontré par toute leur vie qu'ils possédaient *la garantie des biens que l'on espère, la preuve des réalités qu'on ne voit pas ?*

Quelle souffrance pourtant ne devait pas être l'existence de ces

anciens, qui *moururent tous sans avoir reçu l'objet des promesses* (He 11, 13), de ces prophètes entre autres, qui *ont cherché à découvrir quel temps et quelles circonstances avait en vue l'Esprit du Christ, qui était en eux* (1 P 1, 11 ; Lc 10, 23- 24). Mais l'ardeur même de leurs désirs intensifiait la foi de ces croyants, qui soupiraient après l'accomplissement du message dont ils étaient les administrateurs, ce message *sur lequel les anges se penchent avec convoitise* (1 P 1, 12). C'est pourquoi, forts de leur foi, ils surent dominer le monde et se maîtriser eux-mêmes, persévérant dans leur attitude de croyants, qui ne regardent pas aux choses visibles, mais aux invisibles (2 Co 4, 18).

La clairvoyance de la foi.

Le croyant est donc bien celui qui, par-delà ce qu'il voit, reconnaît l'existence d'un univers qu'il ne voit pas. Sans pouvoir réduire à l'évidence la certitude qui le soutient, il confesse pourtant sa conviction que tout ce qui est ne peut se ramener seulement à ce qui apparaît ; pour lui, au contraire, le domaine de l'expérience humaine attend, pour revêtir tout son sens, d'être enfin replacé dans une perspective ouvrant à l'infini la convergence trop limitée de la perception naturelle. De myope qu'il était, alors qu'il trébuchait dans son monde visible, le racheté accédant à la foi devient donc un attentif de l'invisible, évoluant librement dans des dimensions nouvelles.

Et l'invisible vers lequel tend le croyant est d'abord un Dieu qui s'est révélé comme récompense de qui le cherche, un Dieu qui a promis de justifier quiconque croit en lui et qui a envoyé son Fils comme Sauveur du monde. La révélation de ce Dieu caché captive donc la pensée du croyant parce que, se traduisant en termes de promesse et d'appel, elle sollicite en même temps la tendance de son désir et la réponse de son amour. Par conséquent, l'attitude du croyant attentif à l'invisible sera sous-tendue par l'espoir en Dieu qui promet le salut et par l'amitié envers l'Amour qui s'offre lui-même. Cependant, toute pétrie qu'elle est d'espérance et d'amour, l'attitude de foi n'en constitue pas moins, au sein de la personnalité du chrétien, une dimension distincte, mé-

ritant une étude à part ; dimension qui exige d'être ensuite replacée dans cette même personnalité pour qu'apparaisse le rôle de la foi dans l'équilibre intégral du chrétien croyant, espérant et aimant. On comprendra donc d'autant mieux la personnalité du chrétien qu'on aura davantage perçu la manière systématique et consciente dont le croyant procède, au nom de l'invisible, à une réinterprétation de l'univers, à une révision des valeurs sollicitant ses efforts.

La vie renouvelée du croyant.

Déjà l'ordre objectif des choses visibles se révèle au regard de la foi comme suspendu à l'invisible, *de sorte que ce que l'on voit provient de ce qui n'est pas apparent* (He 11, 3). Mais c'est, bien davantage, la vie entière du croyant qui sera revalorisée au prix d'un dépassement continuel des apparences, par l'aveu de l'insuffisance des considérations et des motivations humaines, si elles ne débouchent sur des horizons infinis.

Ainsi seulement s'explique l'apparente dépréciation du visible opérée par le croyant convaincu de la vanité et, bien plus, du danger des créatures si elles ne ramènent au Créateur (Rm 1, 18-32). Alors seulement se justifie la préséance des choses d'en haut sur celles de la terre, de l'éternel à venir sur le temporel présentement donné (Col 3, 2-4). Fidèle à ces conditions paradoxales de son existence, le croyant tient pour un désavantage ce qui ne serait qu'avantage humain ; il regarde comme déchets tout ce qui ne contribue pas au *gain suréminent qu'est la connaissance du Christ Jésus* (Ph 3, 7-8) ; car, saisi par le Christ, il accepte la loi du « qui perd gagne », consentant même à des souffrances dont l'unique justification est l'attente d'une gloire incomparable (Ph 3, 8-12 ; Rm 8, 18 ; 2 Co 4, 17).

En somme, si le croyant aspire à s'abaisser, à passer le dernier à devenir le plus petit, à se faire le serviteur de tous, c'est par la conviction que le nouvel ordre de choses dans lequel il est entré finira bien par l'élever, par lui conférer le premier rang, par faire de lui le plus grand et le seigneur de tous (Mt 18, 4 ; 19, 30 ; 20, 26-27 ; 23, 12). Telle est en effet la sagesse de Dieu, folie

au jugement de ce monde, dont la sagesse à courtes vues est à son tour estimée folie devant Dieu (2 Co 1, 17-25; 3, 18-19). Pénétré de cette sagesse divine, le croyant reconnaît être dans le monde sans être du monde (Jn 17, 14-18), car il a désormais obtenu droit de cité dans les cieux, où il est concitoyen des saints, de la maison de Dieu (Ph 3, 20; Ep 2, 19). Il se comporte donc dans ce monde comme un étranger et un voyageur (1 P 2, 11), se servant de tout ce qui est bon sans jamais s'attacher à rien, *car elle passe, la figure de ce monde* (1 Co 7, 29-31).

La conscience psychologique du croyant.

Bref, la vie entière du croyant est inspirée par une connaissance renouvelée, qui sourd des profondeurs les plus secrètes de Dieu et ramène vers le Père le cœur de ce fils désormais réconcilié en Jésus. Transcendant d'emblée la portée de toute perception créée, et mystérieusement greffé aux sources mêmes de la connaissance humaine, ce savoir divin est à la fois trop au-delà de toute compréhension naturelle et trop intime à la vie du racheté pour faire l'objet d'une expérience consciente directe. Mais cette science divine conférée à l'homme lui fait poser des gestes qui, eux, peuvent devenir conscients; elle l'amène à adopter des attitudes marquant de plus en plus son expérience intérieure. La maturation spontanée de cette expérience imbibée du courant de la foi conduira le fidèle à reconsidérer ses agissements de croyant, à réfléchir aux prises de position suggérées par sa foi. Ainsi se dégagera progressivement à sa conscience l'attitude psychologique fondamentale modelant toute sa vie : ce regard tout simple et sûr de lui-même, porté par-delà le visible vers le Dieu qui offre le salut, qui promet le bonheur.

Et c'est ce regard vers l'invisible qui constitue l'axe autour duquel s'organise de façon systématique la vie consciente du racheté. En effet, *les yeux fixés sur la récompense* (He 11, 26), le croyant dispose de la mesure qui lui permet d'estimer la valeur de toutes choses et d'assigner à chacune la place qui lui revient. Puissamment attiré par l'objet de son espérance, il se met à repenser le plan de toute sa vie; il calcule avec soin la portée de

chacun de ses actes en regard de ce terme qu'il ne voit pas encore, éliminant délibérément toute activité inutile, et visant à une amélioration constante des démarches de sa foi. Oubliant le chemin parcouru, il va droit de l'avant, tendu de tout son être, et il court vers le but, en vue du prix que Dieu l'appelle à recevoir dans le Christ Jésus (Ph 3, 13-14). Sans doute cette réorganisation de toute une vie en fonction d'un idéal transcendant ne s'opère-t-elle pas sans conflits; mais les souffrances mêmes de cette nouvelle naissance contribuent à rendre plus consciente et plus décidée l'attitude de base du croyant fasciné par l'invisible; elles rendent plus énergique et plus efficace l'emprise de cette attitude sur les dynamismes psychologiques engagés dans cette conquête du visible par l'invisible.

Au fur et à mesure que progresse cette prise de conscience de ses options fondamentales, au gré de la grâce divine qui ne cesse de le solliciter avec une force et une suavité croissantes, le croyant s'ouvre toujours plus à l'action de l'invisible qu'il a choisi comme guide de toute sa vie. A travers les jours et les nuits, par les consolations et par les épreuves, il poursuit l'élaboration de cet ordre nouveau dont le principe demeure toujours caché dans un au-delà jamais atteint. Convaincu que le visible n'est qu'une étape vers l'invisible, il refuse de s'y installer, mais, à l'instar d'Abraham, il veut quitter ce monde visible, sa patrie provisoire, confessant ainsi qu'il est en quête d'une patrie invisible et définitive. Et parce qu'il se révèle toujours davantage pèlerin de l'invisible, il devient dans la même mesure, pour ses contemporains, témoin de l'invisible auquel il s'est voué tout entier.

LA PERSONNALITÉ DU CROYANT ET SON DÉVELOPPEMENT

La personnalité du croyant.

Puisque le dynamisme intime de la foi impose au chrétien cette attitude d'adhésion toujours plus ferme à l'invisible, il en résulte

nécessairement des modifications plus ou moins importantes dans la personnalité du croyant. Car la foi, qui est d'abord lumière, engage aussi toute la vie, dont elle capte et oriente les énergies. Et la foi dont il est ici question est évidemment celle qui opère par la charité (Ga 5, 6); elle seule en effet peut mobiliser les forces vives de la personnalité, qui se trouvent ainsi structurées selon les exigences spécifiques de cette foi vécue.

Tout en possédant les traits distinctifs dus à l'exercice de la foi, cette personnalité développera également les attitudes typiques acquises par la mise en œuvre de la charité, comme aussi de toutes les autres vertus qu'anime la charité. Cette personnalité sera donc longanime et serviable; elle ne sera pas envieuse, elle ne cherchera pas son propre intérêt, elle ne tiendra pas compte du mal; elle excusera tout, elle croira tout, elle espérera tout, elle supportera tout (1 Co 13, 4-7). Par conséquent, pour être complète ou, mieux encore, pour être tout simplement, cette personnalité doit être celle de l'Homme Nouveau, créé selon Dieu (Ep 4, 24) par l'incorporation au Christ Jésus. Bref, elle ne peut être que celle du chrétien, puissamment unifiée par la connexion de toutes les vertus dans la charité.

Il ne peut donc être question d'opérer dans cette personnalité un impossible découpage, qui consisterait à isoler l'attitude créée par l'exercice de la foi comme si elle pouvait produire ses fruits indépendamment des autres valeurs surnaturelles. Sans doute peut-il se rencontrer chez le pécheur une foi privée de la vitalité conférée par la charité; mais la personnalité ainsi mutilée n'est plus celle du chrétien véritable, puisque cette foi informe ne suffit plus à l'accomplissement des fonctions essentielles à la vie chrétienne. Lors donc qu'il est question de la personnalité du croyant, ce ne peut être au sens où cette personnalité serait adéquatement caractérisée par sa seule foi; il s'agit au contraire de la personnalité du chrétien considérée sous l'angle de sa foi, dans la mesure où elle acquiert, grâce à l'apport de la foi, une dimension indispensable, exigeant de s'intégrer aux autres dimensions de cette personnalité surnaturalisée. Ainsi, il n'existe de personnalité du croyant que dans la mesure où ce croyant est en même temps un chrétien qui espère et qui aime. Mais tout comme la foi se

distingue de l'espérance et de la charité, desquelles pourtant elle ne doit pas se séparer dans la vie chrétienne, de même la personnalité du croyant doit être conçue comme un aspect distinct, mais inséparable, de l'unique personnalité du chrétien.

La foi, facteur de développement.

Or, dans la mesure où elle est guidée par une foi authentique, la personnalité du chrétien ne peut pas ne pas évoluer vers une perfection sans cesse accrue, sous l'action conjuguée des dynamismes de la nature et des exigences de la grâce. En effet, la connaissance garantie par la foi se traduit par une adhésion indiscutée de l'esprit à un donné subjectivement invérifiable. Or, tout en accueillant volontiers des vérités qui d'emblée le dépassent, l'esprit humain ne peut s'empêcher de se demander quelle est l'ultime raison des mystères qui lui sont proposés. Travaillé par son besoin d'évidence, il se pose autant de questions qu'il accepte de vérités révélées ; et surtout, il désire contempler face à face ce Dieu qu'il ne connaît qu'obscurément. Cette quête d'une certaine intelligence de sa foi suscite en l'esprit un effort constant de compréhension, qui est un puissant facteur de développement.

Mais tous ces efforts seraient vains sans la grâce divine, qui seule permet un approfondissement progressif du donné révélé. Cette grâce ne peut d'ailleurs manquer de favoriser un tel progrès. Car, descendant de la Vérité première dont elle est une participation, la connaissance de foi ne marque pas un terme définitif, mais seulement une étape dans le retour vers l'évidence comblante de la vision béatifique. Son obscurité ne se comprend que comme aspiration vers la lumière entière ; son caractère inachevé témoigne d'une tendance vers la plénitude de connaissance qui doit lui donner tout son sens. A peine accueillie par l'esprit créé, elle lui imprime déjà un élan vers la connaissance parfaite. Le croyant pourra certes longtemps parler en enfant, penser en enfant, raisonner en enfant et toujours il ne verra les objets de sa foi que d'une manière confuse, et comme dans un miroir (1 Co 13, 9-12). Mais peu à peu il s'apercevra que ses jugements et ses agissements obéissent davantage à la loi de l'Esprit, parce qu'une

vraie science et un tact affiné lui donnent de discerner le meilleur et de se rendre pur et sans reproche (Ph 1, 9-10); car il connaît de mieux en mieux la volonté divine en toute sagesse et intelligence spirituelle (Col 1, 9). Ainsi il se dépouille du vieil homme et revêt le nouveau, *celui qui s'achemine vers la vraie connaissance en se renouvelant à l'image de son Créateur* (Col 3, 9-10).

Ce plein épanouissement de l'intelligence qui fait pénétrer le mystère de Dieu (Col 2, 2) ne peut évidemment être que l'œuvre de Dieu, qui transforme en son image le croyant sur qui sa gloire se reflète comme en un miroir (2 Co 3, 18). L'obscure contemplation de la foi opère en l'esprit humain une maturation mystérieuse, destinée à rendre l'homme semblable à Dieu, parce que, un jour, il verra Dieu tel qu'il est (1 Jn 3, 2). Sans doute le croyant connaît-il déjà Dieu, ou plutôt Dieu le connaît (Ga 4, 9); aussi longtemps qu'il est sur terre, sa foi ne lui permet qu'une connaissance imparfaite; mais elle le prépare à connaître Dieu comme il en est connu (1 Co 13, 12). Parce que venant de Dieu et retournant à lui, le mouvement de la foi entraîne donc le croyant vers la claire vision de Dieu. Tel le grain de sénevé mis en terre, la foi tend à croître jusqu'à la parfaite connaissance de Dieu; comme le levain enfoui dans la farine, elle cherche à soulever le croyant jusqu'à la pleine contemplation de Dieu. C'est ainsi que, assumant le besoin d'évidence naturel à l'esprit, la foi devient l'agent d'un développement continu de la personnalité du chrétien. Laissant de côté l'étude captivante, mais trop spécialisée, des étapes de ce développement, les réflexions qui suivent vont simplement dégager quelques-unes des conditions requises à une saine évolution psychologique du croyant.

Du visible à l'invisible.

Le croyant étant celui qui agit comme s'il voyait l'invisible, le développement de sa personnalité doit se poursuivre dans le sens d'une prédominance croissante de l'invisible sur le visible, de la vérité divine révélée sur la vérité humaine éprouvée. Le croyant se voit convié à un dépassement de lui-même vers les réalités les plus élevées, qui sollicitent ses efforts en vue d'une spiritualisation

toujours en progrès. L'évolution psychologique provoquée par l'exercice de la foi s'inscrit donc dans le prolongement des exigences les plus profondes de la nature, mais en les comblant d'une manière qui excède infiniment les aspirations les plus audacieuses du cœur humain. Car ce n'est pas une simple perfection humaine, si haute soit-elle, que confère le don de la foi : c'est une plénitude divine, *ce que l'œil n'a pa vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment* (1 Co 2, 9).

Une pensée captive.

Détenant donc la garantie de ces biens qu'il espère sans les voir, le croyant doit s'abandonner à l'action divinisante de la vérité qui illumine désormais son esprit. Sous le régime de la foi, son intelligence se voit amenée à dénoncer l'apparente suffisance de son univers mental, qui laisse de plus en plus entrevoir les effets de l'invisible à l'œuvre en lui. Bientôt, tout le visible, tout l'évident, tout ce qui est compréhension et construction de l'esprit humain acquiert une signification nouvelle par sa référence constante aux choses de Dieu connues dans la foi. De nouveaux objets se proposent maintenant à la réflexion du croyant; situés à l'infini, ils obligent le regard de l'esprit à un effort d'adaptation continuellement soutenu et intensifié par la grâce; dépassant la capacité naturelle de l'intelligence humaine, ils la soumettent à des conditions d'exercice qui déroutent sa logique sans pourtant la nier, en lui révélant un univers dont l'ordre même l'éblouit.

Car, plus que jamais, le croyant doit agir avec intelligence, mais en regard d'objets dont l'intelligibilité même l'aveugle; il doit, mieux qu'avant, raisonner droitement, mais à partir de principes trop élevés pour qu'il les comprenne; il lui faut user d'un discernement renouvelé dans le choix de ses moyens, mais en vue d'une fin dont l'excellence même échappe à toute évaluation. La foi seule rend possible ce scandale, d'une intelligence qui consent à discourir, avec une inébranlable conviction, sur un sujet dont elle avoue ne pas comprendre le premier mot, et qui

s'ingénie à miser tout son avoir sur une récompense dont elle déclare ne pouvoir se faire aucune idée précise. On aura tout dit, pour rendre compte d'une pareille conduite, en rappelant la créance accordée par le fidèle au témoignage de l'Église et, en définitive, en évoquant la confiance faite par l'enfant à Dieu, son Père; on aura tout dit, certes, mais le mystère n'en demeurera pas moins admirable, de cet hommage intelligent — *rationale obsequium* — d'un esprit qui s'incline devant la Vérité à laquelle il se fie sans la comprendre en son secret.

En somme, le croyant ne devient convaincu de l'objet de sa foi que parce qu'il est d'abord vaincu par l'objet de son désir, lequel se porte, par-delà tout bien créé, vers le bonheur même de Dieu. Et tout progrès dans la vie de foi se mesure en premier lieu à l'efficacité avec laquelle ce vouloir du bonheur, mystérieusement surélevé par la grâce, entraîne l'assentiment d'une intelligence toujours insatisfaite. Sans doute l'information intellectuelle en matière de foi reste-t-elle une condition indispensable à toute évolution sous ce rapport; mais nul progrès de la foi vivante n'est possible sans un acquiescement volontaire aux vérités ainsi proposées. Le développement de la personnalité du croyant requerra donc toujours, après l'indispensable recours à la prière, une application décidée de la volonté qui commandera l'assentiment de l'intelligence aux vérités qu'elle ne voit pas; et cette volonté sera séduite à son tour par l'espoir des biens promis au croyant, espoir garanti par la parole de Dieu et sanctionné par la mort du Christ en croix. C'est ainsi que la foi rend *toute pensée captive* (2 Co 10, 5), non par la force de persuasion de quelque sagesse humaine, mais grâce à l'attraction exercée sur le cœur du fidèle par la puissance de l'amour divin manifesté en Jésus-Christ crucifié (1 Co 2, 1-5).

Frustration et joie.

Cette montée vers l'invisible dépasse tellement, en les comblant, les aspirations les plus hautes de l'homme, qu'elle provoque en lui un déchirement intime qui ne peut que croître à mesure que se développe la personnalité du chrétien. Jamais en effet l'in-

telligence du croyant ne sera satisfaite, puisque la loi première de son fonctionnement lui impose une acceptation aveugle des vérités révélées. Sans doute découvrira-t-elle des motifs toujours plus forts de croire en Dieu, et raffermira-t-elle ainsi son adhésion à Celui qui ne trompe pas. Mais ce sera précisément ce progrès dans la foi, cette familiarité croissante avec l'invisible, qui frustrera davantage le besoin d'évidence de l'intelligence, qui attisera le plus son besoin de voir enfin clairement son Dieu, qu'elle sait si proche, et si insaisissable pourtant. Le doute aussi pourra tenter le croyant, qui en éprouvera une souffrance d'autant plus vive que sa fidélité se voudra plus entière et indiscutée. Et cette alternance de tentations de doute, de ternes périodes de sécheresse, d'expériences obscures de la présence de Dieu, obligera le croyant à raffermir sa foi pour éviter d'être ballotté entre les extrêmes de l'exaltation et du découragement, pour tendre à un difficile équilibre édifié au prix de frustrations courageusement supportées.

Seule l'espérance du salut pourra soutenir la volonté de croire chez le chrétien. Mais cette espérance elle-même devra longuement mûrir dans l'attente de son accomplissement, en s'appuyant uniquement sur des garanties invisibles ; car *voir ce qu'on espère, ce n'est plus l'espérer ; ce qu'on voit, comment pourrait-on l'espérer encore* ? (Rm 8, 24). Les délais de l'espérance en travail d'enfantement seront une source de frustrations nouvelles, qui arracheront au croyant des gémissements, auxquels feront mystérieusement écho les ineffables gémissements de l'Esprit de Dieu (Rm 8, 22-27). La maturation de l'espérance conditionnera donc celle de la foi, en sorte que *la joie de l'espérance* (Rm 12,12) sans cesse grandissante permettra au croyant de supporter plus fermement les épreuves de sa foi. Ce rude apprentissage de la tolérance des frustrations est un facteur décisif dans le développement de la personnalité, car il démasque bien vite les aspects encore infantiles du psychisme, et il raffermit la soumission de la sensibilité à l'esprit, parce que l'esprit même du croyant est déjà soumis à celui de Dieu.

Angoisse et sécurité.

L'exigeant programme de dépassement du visible imposé par la vie de foi ne fait pas que provoquer des frustrations ; à travers elles, et plus profondément encore, il met en question les fondements mêmes de la sécurité nécessaire à toute existence normale. Car à mesure que sa foi l'exile de son monde visible, le croyant découvre la valeur toute relative, voire l'inanité, des créatures sur lesquelles il serait naturellement porté à s'appuyer ; et plus il s'enfonce dans le mystère de Dieu, plus il constate que les principes guidant sa pensée comme les normes réglant son agir relèvent désormais d'une intelligibilité défiant toute tentative de vérification strictement rationnelle. En somme, il se rend compte que, face aux exigences de sa vie de croyant, la rigueur même de sa raison s'avère radicalement impuissante à garantir l'autonomie intellectuelle qui le rassurerait sur sa propre valeur ; et que, au regard des réalités de l'invisible, les choses de son monde familier sont ridiculement incapables de justifier la confiance qu'il sent le besoin de chercher autour de lui.

L'expérience impitoyable de la fragilité de sa pensée et de la précarité de son univers enlève au croyant toute illusion sur sa propre suffisance et lui dévoile l'insécurité foncière de son existence de créature, qui serait condamnée à l'anéantissement sans la conservation gratuite de son être par son Créateur. Et dans la mesure où sa foi lui révèle les abîmes de la déréliction créés par ses péchés, le croyant peut éprouver un peu de cette angoisse sans nom qui étreignait le Christ en agonie ; angoisse qui ferait sombrer le chrétien dans le désespoir et dans la folie, s'il ne s'abandonnait à la merci de Dieu. Car seule une confiance obstinée en l'amour divin peut lui fournir les certitudes qui lui font si cruellement défaut ; une méfiance radicale à l'égard de lui-même l'amène à trouver en Dieu seul la garantie d'une indispensable sécurité. A force de s'appuyer exclusivement sur la toute-puissance divine, il obtient des réussites qui lui enseignent progressivement à exorciser ses craintes et à se lancer dans des entreprises qui seraient téméraires si elles n'étaient entièrement

fondées sur la force même de Dieu. Le climat de sécurité ainsi procuré permet la libération d'énergies que bloquait la peur du risque et favorise l'épanouissement harmonieux de toute la personnalité. La conviction croissante de la protection divine méritée par le Christ ouvre enfin au racheté les sources d'une confiance inébranlable, contre laquelle viendra désormais se briser toute inquiétude humaine : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* (Rm 8, 31).

Les critères de la maturité de la foi.

Pour que le croyant parvienne ainsi à supporter les frustrations et à liquider ses angoisses, il lui faut juger de tout selon des critères répondant aux exigences du monde invisible de la foi. Ces critères sont évidemment tout à fait différents de ceux qu'élabore naturellement l'expérience humaine courante. Cette expérience en effet se constitue par l'intime fusion de sensations, d'images, de pensées, d'émotions, enregistrées par la conscience et affectées d'une signification pratique pour la conduite de la vie. C'est en fonction de cette expérience globale qu'est spontanément évaluée toute réalité nouvelle pointant dans le champ d'activités du sujet. Selon que cette expérience est plus ou moins docile aux exigences de la réalité extérieure, qu'elle est plus ou moins soumise à une saine critique de la part du sujet, le jugement qu'elle permet jouit d'une valeur correspondante d'information concernant les objets de la vie quotidienne. Sous ce rapport, cette expérience possède une valeur objective réelle, même si, d'autre part, elle ne peut être que subjective au sens où elle reste la propriété, incommunicable comme telle, d'un sujet conscient. Cette expérience, qui n'en finit plus de s'enrichir et de s'affiner tout au long de l'existence, constitue le milieu psychologique normal au sein duquel toute l'activité nouvelle vient s'inscrire et acquiert tout son sens pour un sujet donné.

Or cet instrument, si bien adapté à la conduite de la vie courante, ne peut plus jouer le même rôle dans la direction de la vie de la foi. En effet, les dimensions nouvelles du monde invisible exigent la mise au point d'un système de repérage adéquat ; les

principes et les préceptes de la foi commandent l'élaboration d'un art de vivre renouvelé. Le croyant doit donc apprendre à guider sa pensée et sa vie d'après des critères neufs, dont la mise en œuvre en viendra à créer en lui un type d'expérience spirituelle absolument inédit : un peu comme les astronautes de demain apprennent déjà à interpréter correctement et à utiliser judicieusement les réactions inattendues provoquées en eux par des conditions aussi insolites que celles d'apesanteur ou d'isolement prolongé. Le croyant ressemble encore au mathématicien qui, refusant hypothétiquement le postulat des parallèles, ou quelque autre analogue, construit une géométrie non-euclidienne, échappant à toute représentation imaginative, mais obéissant néanmoins à une logique impeccable. Mais c'est à coup sûr que le croyant, lui, se refuse à considérer comme exhaustives les évidences garanties par sa perception naturelle ; et ce n'est pas seulement l'expérience de ses sens extérieurs, de son imagination et de ses sentiments qu'il dépasse, mais c'est la logique même de sa raison qu'il soumet à une intelligibilité transcendant sa pensée.

Les exigences de l'univers supra-rationnel de la foi rendent donc vain tout recours à l'expérience humaine comme critère ultime de pensée et de vie. Bien plus, ce recours serait dangereux, et même blasphématoire, dans la mesure où il se voudrait exclusif, car il réduirait à de mesquines proportions humaines les infinies grandeurs de la révélation divine. C'est là d'ailleurs une tentation guettant sans cesse le croyant, qui doit apprendre à la vaincre par une maturation constante de sa vie de foi. D'une part, en effet, il est porté à s'en remettre aux impressions diffuses de sa sensibilité, évaluant inconsciemment les choses de la foi à la manière dont il estime celles de son monde visible. Ainsi, il risquera d'interpréter comme gage de l'action de Dieu en lui quelque euphorie passagère procurée tout simplement par un équilibre satisfaisant de ses humeurs, ou par l'expérience dilatante de quelque joie sensible ; à un autre moment, le réveil d'un sentiment infantile de culpabilité lui fera croire qu'il est devenu l'objet de la vindicte divine et le plongera dans des transes aussi cruelles qu'injustifiées. D'autre part, une certaine suffisance intellectuelle, fardée d'une culture plus ou moins authentique, l'expo-

sera à la tentation de traduire en termes rassurants pour sa médiocrité les bouleversantes invitations de l'Amour crucifié; de réduire aux proportions d'un conformisme indulgent et confortable les exigences des commandements divins; en un mot, de substituer pratiquement les conclusions de ses vains raisonnements aux principes indiscutables de sa foi, jugeant de tout avec une intolérable prétention et fermant ainsi son cœur à l'action de l'Esprit.

Qu'il reste humainement infantile en s'attachant au sentiment, ou qu'il s'estime adulte, quand il n'est que raisonneur, le chrétien qui laisse son expérience humaine guider sa vie de foi se condamne pour autant à végéter spirituellement. La maturation spirituelle en effet obéit à des lois trop différentes de celles de l'évolution naturelle, pour admettre d'être guidée par l'application de critères purement rationnels. Car le développement normal de l'homme se poursuit dans le sens d'un passage de l'enfance à l'âge adulte, au gré d'un contrôle croissant de la raison sur les autres dynamismes de la personnalité; et la mesure de cette croissance est donnée par la capacité, pour la raison, de percevoir des évidences de plus en plus profondes et d'en déduire conclusions et applications toujours plus nuancées. La perfection de la vie spirituelle exige au contraire un mystérieux retour aux conditions de l'enfance, à travers une naissance nouvelle dans l'Esprit (Mt 18, 3; Jn 3, 5); et les progrès de cette vie renouvelée se mesurent à la docilité avec laquelle l'enfant de Dieu se laisse mener par l'Esprit, sans plus savoir *ni d'où il vient, ni où il va* (Jn 3, 8), dépassant les évidences rationnelles pour s'en remettre aux seules garanties de sa foi. Le croyant assurera donc un épanouissement d'autant plus complet de sa personnalité qu'il sera davantage à l'écoute de l'invisible, pour en capter les indications que son expérience humaine ne peut plus lui fournir désormais.

Les béatitudes de la foi.

Cet effort soutenu pour se familiariser avec l'invisible ne frustrera pas indéfiniment le croyant du bonheur auquel aspirent les tendances les plus profondes de sa personnalité. Au contraire,

pour avoir consenti à renoncer aux joies de son monde visible, dans l'espérance des biens invisibles, le chrétien accède bientôt à une joie d'une qualité incomparablement supérieure à celle qu'il avait délibérément sacrifiée. Il commence alors à comprendre de quelle joie mystérieuse pouvait exulter Abraham à la pensée de voir le Jour de Jésus (Jn 8, 56). Il communie ainsi pour sa part à la joie ineffable de celle qui, proclamée par sa cousine, bienheureuse pour sa foi, prophétisait humblement que toutes les générations répéteraient inlassablement la louange de ce bonheur (Lc 1, 45, 48). Il a confiance qu'à lui aussi s'adressent les paroles du Christ, déclarant Pierre heureux d'avoir obtenu du Père qui est dans les Cieux une révélation que ni la chair ni le sang ne pouvaient lui donner (Mt 16, 17). Plus encore, avec Jésus lui-même, il rend grâces au Père en tressaillant de joie sous l'action de l'Esprit-Saint, parce que, en acceptant la foi, il s'est mis au nombre des tout petits à qui est révélé ce qui a été caché aux sages et aux habiles d'ici-bas (Lc 10, 21). Il se réjouit enfin d'avoir mis sa confiance en l'invisible, fort de la promesse de la dernière béatitude prononcée par Jésus : *Heureux ceux qui croiront sans avoir vu* (Jn 20, 29).

A.-M. Perreault, O. P.

LA FOI
L'ÉCRITURE ET LES PÈRES
*Bibliographie organisée**

On ne cherchera pas dans les notes qui suivent une bibliographie technique et exhaustive. On voudrait simplement faciliter les premiers pas d'un travail personnel sur la foi dans la Bible, en déblayant le terrain et en indiquant quelques pistes.

Ce qui rend ardue une étude biblique sur la foi, c'est la difficulté de cerner le sujet, surtout dans l'Ancien Testament, où la foi n'est pas un thème parmi d'autres, mais est présente partout, à toutes les pages. On se gardera donc de limiter l'étude à celle des *mots* qui expriment l'idée de foi, mais on sera avant tout attentif à déceler la *réalité*, même si le mot est absent.

La foi biblique comporte dès l'Ancien Testament un double aspect qui sont les deux faces de la même réalité et qu'il ne faut dissocier à aucun prix : la foi comme attitude spirituelle (la remise de soi au Dieu vivant) et la foi comme affirmation (la foi comme *profession de foi*).

I. L'ANCIEN TESTAMENT

A. Le vocabulaire

L'étude des mots hébreux qui servent à exprimer l'idée de foi est déjà très éclairante. Elle montre qu'en hébreu croire c'est *prendre*

* Cf. les bibliographies précédentes parues dans *La Vie Spirituelle* : octobre 1959 : *La Prière* (A.-M. Besnard); décembre 1959 : *L'Immaculée Conception* (R. Laurentin); mars 1960 : *Les Pères de l'Église* (F.-R. Refoulé); mai 1960 : *De saint Benoît à saint Bernard* (J. Leclercq); juillet 1960 : *La Liturgie* (Ph. Rouillard).

appui sur le Dieu-Rocher et se laisser porter par lui. De même « amen », mot de la même racine que « croire » en hébreu, est le cri de la foi : « C'est solide, c'est sûr, c'est vrai. » Sur le vocabulaire de la foi dans l'Ancien Testament, on pourra lire :

J. Guillet : *Thèmes bibliques* (Aubier, Paris, 1954, chap. I, § 3, Vérité et fidélité, pp. 38-42), ou

P. Michalon : *La foi, rencontre de Dieu et engagement envers Dieu selon l'Ancien Testament* (*Nouvelle Revue Théologique*, t. LXXV, 1953, pp. 587-600, surtout pp. 587-590).

B. La foi comme remise de soi au Dieu vivant

On lira sur ce sujet l'ensemble de l'article de P. Michalon cité plus haut. On y ajoutera :

A. Gelin : *La foi dans l'Ancien Testament* (*Lumière et Vie*, n° 22, juillet 1955, pp. 7-18).

Il insiste surtout sur cet aspect (cf. pp. 8 ss.) en mettant en relief les figures d'Abraham et d'Isaïe, mais sans oublier l'aspect « profession de foi ».

P. van Imschoot : *Théologie de l'Ancien Testament* (Desclée, Paris, 1956, t. II, *L'homme*, p. 101-103).

On y trouvera un rassemblement un peu matériel des principales références, mais qui permettra une première prise de contact avec les textes.

On pourra aussi consulter :

Paul-Marie de la Croix : *L'Ancien Testament, source de vie spirituelle* (Desclée de Brouwer, Paris, 1952, pp. 635-658).

L'attitude de foi dans les psaumes, en particulier le ps 118 (un peu flou).

On retrouvera les principales composantes de l'attitude de foi en étudiant la foi des grandes figures de l'Ancien Testament (cf. *infra*).

C. La profession de foi dans l'Ancien Testament

★ C. Larcher : *La profession de foi dans l'Ancien Testament* (*Lumière et Vie*, n° 22, février 1952, pp. 15-36).

Cet article, qui est l'étude fondamentale sur le sujet, montre l'existence d'un « credo » au sens chrétien du mot dans l'Ancien Testament, mais indique en même temps quel était le contenu précis de la foi d'Israël. Dieu unique, créateur, maître de l'histoire et sauveur d'Israël.

On trouvera également explicité le contenu de la foi vétéro-testamentaire dans :

E. Jacob : *Théologie de l'Ancien Testament* (Delachaux et Niestlé, Paris, 1955, chap. *Foi et histoire*, pp. 145-153).

L'auteur est protestant (certaines affirmations apparaissent comme particulier pp. 161-162). L'accord est mais à un beaucoup de justesse sur l'aspect historique de la foi d'Israël.

D. Les grands croyants de l'Ancien Testament

On prendra comme fil conducteur le chapitre 11 de l'Epître aux Hébreux avec son éloge de la foi des Pères, et on reliera à la lumière de cette page admirable les épisodes correspondants de la vie des grands croyants de l'ancienne Alliance. On pourra prendre comme guide de lecture :

Abel. J. Daniélou : *Les saints païens de l'Ancien Testament* (Seuil, Paris, 1956, pp. 39-54).

Hénoch. Id., pp. 55-72.

Noé. Id., pp. 87-108.

Abraham. *Abraham, Père de la croyance*, recueil collectif, Cahiers Sioniens, V, 1951, n° 2; édité séparément aux éditions du Cerf. — J. Lebreton : *Abraham notre Père Cerf*, Paris, 1955. — A. Feuillet : *Abraham notre père dans la foi* (*La Vie Spirituelle* [abbé : ..., pp. 20-29]. — A. Gelin : *La vocation d'Abraham, selon les différentes intentions de ses narrateurs* (*Etudes de critique et d'histoire religieuse* [Mélanges Vaganay], Facultés catholiques de Lyon, 1948, pp. 97-110, surtout pp. 101-103). — Sr J. d'A. : *La vocation d'Abraham, de la paternité charnelle à la paternité spirituelle* (*La Vie Spirituelle*, mars 1954, pp. 227-239).

Moïse. *Moïse, l'homme de l'Alliance,* recueil collectif (*Cahiers Sioniens,* VIII, 1955, nos 2-4). — H. Cazelles : *Spiritualité de Moïse* (*La Vie Spirituelle,* mars 1946, pp. 405-419, surtout pp. 408-411).

Élie. *Élie le prophète.* T. I. *D'après les Écritures et les Traditions chrétiennes* (Coll. « Études Carmélitaines », Desclée de Brouwer, Paris, 1956). — Sr J. d'A. : *Élie dans l'histoire du salut. Élie et nous* (*La Vie Spirituelle,* août et octobre 1952, pp. 136-147 et 289-295).

Isaïe. L. Dumeste : *Le prophète Isaïe, le sang, la foi, le génie* (*Revue biblique,* 44, 1935, pp. 526-547). — L'article déjà cité de A. Gelin (*Lumière et Vie,* n° 22, surtout pp. 12-15). — F. Dreyfus : *La doctrine du Reste d'Israël chez le prophète Isaïe* (*Revue des sciences philosophiques et théologiques,* 39, 1955, surtout pp. 367-379).

II. LE NOUVEAU TESTAMENT

Toutes les composantes de la foi vétéro-testamentaire sont intégralement reprises dans le Nouveau Testament, mais intégrées dans la perspective radicalement nouvelle de la venue du Fils de Dieu. On peut définir ainsi la nouveauté de la foi du Nouveau Testament :

> Elle est avant tout foi à Dieu se manifestant dans le Christ : Jésus de Nazareth Messie, Fils de Dieu, Sauveur par sa Mort et sa Résurrection.
>
> Elle nous identifie au mystère de la Pâque du Christ : elle est conversion, passage de la mort à la Vie (cf. Jn 3, 15).

On pourra essayer de rechercher comment cette nouveauté est elle-même en *continuité* avec la conception de l'Ancien Testament (ainsi, la foi comme passage de la mort à la Vie éternelle est en continuité avec la foi par laquelle l'homme prend appui sur le Dieu-Rocher et participe lui-même à la solidité de ce rocher. Et dans l'Ancien Testament la métaphore du Dieu-Rocher indique aussi la pérennité, la réalité qui *demeure* par opposition aux choses qui passent et qui meurent).

A. Les Évangiles synoptiques

★ P. Benoit : *La foi dans les Évangiles synoptiques* (*Lumière et Vie,* n° 22, juillet 1955, pp. 45-64).

C'est le meilleur exposé où les différentes composantes de la foi sont bien mises en évidence.

On pourra consulter également :

J. Bonsirven : *Théologie du Nouveau Testament* (Aubier, Paris, 1951, pp. 149-159).

Mais il ne distingue pas les paroles de Jésus dans les Synoptiques et chez saint Jean; et le rapport de la foi avec les miracles n'est pas assez mis en lumière.

B. Saint Paul

Une étude de la foi chez saint Paul est une tâche immense, précisément à cause de la place capitale que tient la foi dans sa pensée. Un premier travail devra consister à délimiter les composantes du sujet.

1) *La place de la foi dans le plan du salut.*

M.-E. Boismard : *La foi selon saint Paul* (*Lumière et Vie*, n° 22, 1955, pp. 65-76).

2) *Foi et profession de foi.*

Comme dans l'Ancien Testament, Paul lie étroitement la foi don de soi au Christ et la foi profession de foi. Cf. par exemple Rm 10, 9-10. Quel est l'objet de la foi pour Paul? On pourra chercher, à l'aide d'une concordance grecque (ou latine), les compléments des verbes *pisteuein* (*credere*).

3) *Nature de la foi.*

On recherchera les textes où la foi est présentée comme une grâce; le verbe *pisteuein* peut se construire soit avec le datif, soit avec les prépositions *epi* ou *eis*. De même le substantif *pistis* se construit avec diverses prépositions. On peut essayer, à l'aide d'un bon commentaire (ceux de la collection « Études bibliques », par exemple), de déterminer la nuance précise dans chaque cas. (Souvent d'ailleurs, différentes formulations sont à peu près équivalentes.)

Sur les points 2) et 3), on trouvera des indications dans :

F. Prat : *Théologie de saint Paul* (Beauchesne, Paris, 18e éd., 1933, t. II, pp. 279-306) (un peu vieilli et trop systématique).

4) ***Foi et justification. Le salut par la foi et le salut par les œuvres.***

C'est un des thèmes majeurs de la pensée paulinienne. Bon exposé d'ensemble dans l'article déjà cité du P. BOISMARD (*Lumière et Vie*, n° 22, pp. 77-89).

Voir aussi le livre déjà ancien de

E. TOBAC : *Le problème de la justification dans saint Paul* (Duculot, Gembloux, 1908; réédité en 1941; surtout pp. 210-226).

5) ***Foi et connaissance.***

Les mots *connaître, connaissance,* sont fréquents chez Paul, appliqués à Dieu et au Christ. Quel est le rapport entre foi et connaissance ? Quel est le sens exact de cette « connaissance » paulinienne ? Sujets difficiles, qu'il ne convient pas d'aborder sans préparation.

On pourra se servir du livre de

J. DUPONT. *Gnosis* : *La connaissance religieuse d'après saint Paul* (Gabalda, Paris, 1949) (très technique).

Sur tout le sujet de la foi chez Paul, on pourra utiliser :

J. BONSIRVEN : *Théologie du Nouveau Testament* (Aubier, Paris, 1951, pp. 310 et suiv.).

Assez matériel, mais donne presque tous les textes.

P. ANTOINE : art. « Foi » dans le *Supplément du Dictionnaire de la Bible,* t. III, col. 296-302 (bref).

En attendant le livre que nous promet Mgr CERFAUX : *Le chrétien selon saint Paul.*

C. SAINT JEAN

On aura une excellente vue d'ensemble sur les dimensions de la foi johannique dans l'article de

★ J. MOLLAT : *La foi dans le quatrième évangile* (*Lumière et Vie,* n° 22, juillet 1955, pp. 91-107).

On pourra aussi lire :

F. M. Braun : *L'accueil de la foi selon saint Jean* (*La Vie Spirituelle*, avril 1955, pp. 344-363). — A. Decourtray : *La conception johannique de la foi* (*Nouv. Rev. Théol.*, 91, 1959, pp. 561-576), où se trouve discutée la problématique de Bultmann. — J. Bonsirven : *Le témoin du Verbe, le disciple bien-aimé* (Apostolat de la prière, Toulouse, 1956).

Un long chapitre est consacré à la foi chez saint Jean (pp. 93-121). C'est un bon instrument de travail : les textes sont présentés et classés, mais l'ensemble n'est pas très noué.

Bornons-nous à indiquer quelques pistes de recherche.

1) *Croire et connaître.*

Encore plus que chez Paul, les deux concepts sont liés chez saint Jean, jusqu'à être parfois synonymes (cf. ch. 17, les vv. 21 et 23).

2) *L'objet de la foi johannique.*

Voir J. Huby, *La connaissance de foi chez saint Jean*, en appendice à son livre : *Le discours après la Cène* (Beauchesne, Paris, 1942, surtout pp. 125-131; publié d'abord dans *Rech. de sciences relig.*, 1931, pp. 385 et s.).

3) *La foi et les signes.*

Montrez que les miracles de Jésus chez saint Jean ont tous à la fois un aspect lumineux et un aspect déconcertant, soit dans le miracle lui-même (par exemple le jour du sabbat), soit dans l'explication donnée par Jésus (le discours sur le Pain de vie). Les hommes s'arrêtent à l'un ou l'autre de ces aspects selon leurs dispositions.

On pourra lire :

★ L. Cerfaux : *Les miracles, signes messianiques de Jésus et œuvres de Dieu, selon l'évangile de saint Jean*, Recueil Lucien Cerfaux, t. II, pp. 41-50 (Duculot, Gembloux, 1954).

4) *Foi et témoignage.*

Les miracles ne sont pas les seuls signes qui conduisent à la foi. Il y en a d'autres. Lesquels? L'Ecriture, la sainteté du Christ et de son message, la charité fraternelle..., etc. C'est dans ce rapport foi-témoi-

gnage qu'il faut situer les différentes constructions du verbe *pisteuein* chez Jean : cf. J. HUBY, *art. cit.*, pp. 144 et s.

★ O. CULLMANN : Εἶδεν καὶ ἐπίστευσεν. *La Vie de Jésus, objet de la « vue » et de la « foi » d'après le quatrième évangile.* (Dans *Aux sources de la tradition chrétienne.* Mélanges offerts à Maurice Goguel. Delachaux et Niestlé, Paris-Neuchâtel, 1950; pp. 52-62.)

5) *Foi et vie.*

Les textes qui mettent en rapport ces deux notions sont nombreux.

D. L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

Cette épître est très importante pour la révélation de la foi. D'abord parce qu'elle contient une définition inspirée de la foi (11, 1), ensuite à cause du chap. 11, tout entier consacré à ce sujet. On lira à ce sujet l'excursus du P. SPICQ : *La foi dans l'Épître aux Hébreux* (dans : *L'Épître aux Hébreux*, Gabalda, Paris, 1953, t. II, pp. 371-381), et ses quatre pages de commentaire sur He 11, 1 (*ibid.*, pp. 336-339).

★

Signalons pour terminer quelques études embrassant tout le sujet de la foi dans l'Écriture :

L'article « foi » du *Vocabulaire biblique* publié sous la direction du pasteur von ALLMEN (Delachaux et Niestlé, Paris-Neuchâtel, 1953).

L'article, très bref, est dû à Ph.-H. MENOUD.

L'article « foi » du *Supplément du Dictionnaire de la Bible.* Par P. ANTOINE (t. III, 1938, col. 276-310, Letouzey, Paris, 1938).

A consulter, plutôt qu'à lire.

X. LÉON-DUFOUR : *Croire en Dieu.* (Dans : *Grands thèmes bibliques,* Éd. du Feu Nouveau, Paris, 1958, pp. 85-98).

Donne bien les grandes étapes de la révélation biblique.

En attendant l'article « Foi » du futur *Vocabulaire de Théologie biblique* qui doit paraître en 1961 aux Éditions du Cerf.

fr. F. DREYFUS, O. P.

III. LES PÈRES DE L'ÉGLISE

Qui voudrait dresser une bibliographie complète et systématique des écrits des Pères sur la foi, serait sans doute bien déçu. Assurément, les Pères parlent beaucoup de la foi : il n'est pour s'en apercevoir que de parcourir les *Index* de recueils comme l'*Enrichidion Patristicum* du P. Rouet de Journel, ou de *Patrologies* comme celle de J. Quasten (*Initiation aux Pères de l'Église*, t. I et II, seuls parus jusqu'ici, le t. III est en préparation). Ces index renvoient à de nombreux passages d'homélies, de sermons, de commentaires bibliques, de traités divers où les Pères parlent de la foi. Mais le plus souvent il ne s'agit que d'allusions faites en passant, et de développements occasionnels : textes intéressants bien sûr, mais trop fragmentaires pour qu'on puisse les relever ici, et qui, au demeurant, ne constituent pas par eux-mêmes une réflexion systématique et organisée sur l'acte de foi et la vertu de foi, analysés en tous leurs éléments.

Deux auteurs cependant, très différents l'un de l'autre, fournissent des éléments d'une réflexion de ce genre.

Clément d'Alexandrie.

Mort avant 215, il a donné dans le *II^e Stromate* (Coll. « Sources Chrétiennes, n° 38 », Cerf), une première esquisse de ce que peut être une réflexion théologique sur l'acte de foi, dans le cadre d'une épistémologie aristotélicienne : assentiment libre à une vérité obscure. Il a de plus montré comment cette *foi* peut se développer en une *science* (*gnose*), que l'on peut considérer comme une connaissance mystique. Nous avons essayé d'analyser ce progrès dans notre étude :

★ *Foi et Gnose*. Introduction à l'étude de la connaissance mystique chez Clément d'Alexandrie, Paris, 1945.

Saint Augustin.

Il a, à plusieurs reprises et expressément, abordé le problème de la foi. Nous ne parlons pas ici de tant de développements souvent très beaux et très riches, tels que celui du *Tract. 29 sur saint Jean, 6* (P. L., 35, 1651) : « Qu'est-ce que croire en Dieu ? C'est en croyant l'aimer, en croyant le chérir, en croyant aller à lui, et être incorporé

à ses membres... », — ou de ces mots du livre *Sur la prédestination des saints*, 5 (P. L., 44, 963), qui seront le point de départ de l'analyse de saint Thomas : « *Credere est cum assensione cogitare.* Croire, c'est cogiter et adhérer » (cf. IIª IIæ, 2, 1). Mais nous pensons à quelques exposés plus systématiques :

Sur l'utilité de la foi (*De utilitate credendi*) (P. L., 42, 65).

Celui-ci a été écrit en 391 contre les manichéens par Augustin encore simple prêtre : alors que les hérétiques offrent à leurs adeptes une fausse science, l'Église demande de ses fidèles la foi.

Sur la foi aux réalités invisibles (*De fide rerum quae non videntur*), (P. L., 40, 171).

Petit traité qui est un sermon et dont le sujet est assez indiqué par le titre.

Sur la foi et les œuvres (*De fide et operibus*) (P. L., 40, 197).

Écrit en 413, il montre que sans les œuvres la foi ne suffit pas au salut.

On trouvera aussi chez saint Augustin un bon nombre d'exposés de l'*objet* de la foi : les Pères sont plus sensibles à la réalité crue qu'à la réflexion analytique sur la structure de l'acte de foi!

Sur la foi et le symbole (*De fide et symbolo*) (P. L., 40, 181), et *Enchiridion* (P. L., 40, 231).

Ce traité sur la foi, l'espérance et la charité, écrit vers 423, expose les vérités de la foi dans le cadre du symbole baptismal.

On trouvera ces opuscules dans *Bibliothèque Augustinienne, Œuvres de saint Augustin.* 1re série : 8. *La foi chrétienne.* — 9. *Exposés généraux de la foi* (Desclée de Brouwer, Paris).

Ajoutons enfin que saint Augustin a, à plusieurs reprises, abordé le problème des rapports entre *foi* et *raison, credere* et *intelligere,* qui est en fait le problème de la théologie, intelligence de la foi. On peut voir en particulier la lettre 120, et tout le *De Trinitate*!

P.-Th. Camelot, o. p.

THOMAS DAQUIN
un intellectuel ou un saint

Ceux qui fréquentent habituellement l'œuvre de saint Thomas savent retrouver le philosophe et le théologien. Il ne sera pas inutile de considérer à nouveau le saint.

I

UN HOMME D'ÉTUDE

Nous pourrions être tentés de reconstituer la personnalité de saint Thomas à partir de son œuvre. Sans recourir à ses biographes, les chroniqueurs du temps, nous pourrions nous demander ce qu'aurait dû être l'auteur de ces œuvres que sont la *Somme théologique*, les *Commentaires sur Aristote*, sur les *Sentences* de Pierre Lombard et sur l'Écriture. Nous parviendrions ainsi à tracer une image de Frère Thomas : un homme d'une rare intelligence, un bourreau de travail, un intellectuel bien documenté, entouré d'une bonne bibliothèque. Nous verrions ainsi saint Thomas comme une sorte d'incarnation de la fonction théologique. Cette image ne serait pas fausse. Elle serait bien partielle.

Nous trouvons tout cela chez ses biographes[1]. Ils nous disent

1. Dans cette méditation, j'essaie de retracer la physionomie de saint Thomas *telle que l'ont vue les chroniqueurs du temps*. Il ne s'agit pas de faire ici œuvre critique. Un dominicain anglais vient de publier les principaux documents dans une bonne traduction anglaise, avec d'excellentes notes

combien sa mémoire était prodigieuse. Frère Thomas n'oubliait jamais. Sa mémoire s'enrichissait sans cesse, comme un livre dans lequel une page s'ajoute à la page précédente sans rien effacer. La *Catena aurea*, faite sur la demande du pape Urbain IV, aurait été écrite, en partie du moins, de mémoire. Saint Thomas y aurait consigné les souvenirs de ses lectures faites au cours de ses voyages. Au moment où il écrivit cette œuvre, commentaire des quatre Évangiles avec des textes patristiques, saint Thomas n'aurait pas eu à sa disposition une bibliothèque suffisante.

Grande était sa présence d'esprit. Il pouvait dicter à trois secrétaires à la fois sur des sujets différents, parfois même à quatre. L'un de ses secrétaires, un Breton du diocèse de Tréguier, raconte qu'il est arrivé à saint Thomas de continuer à dicter pendant un assoupissement dû à la fatigue.

Le goût de l'étude s'est révélé très tôt. Thomas a toujours été studieux. Son chroniqueur, Bernard Gui, le décrit déjà tel au Mont-Cassin et à l'université de Naples. Jeune dominicain, envoyé à Cologne, où il devint élève de Maître Albert, saint Thomas révélera vite sa vigueur intellectuelle. C'est le début d'une vie entièrement consacrée à l'enseignement universitaire. Selon son chroniqueur, que nous avons pris le parti de suivre ici, saint Thomas aurait avoué plus tard n'avoir jamais lu un livre sans l'avoir compris à fond.

Il était préoccupé d'avoir à sa disposition les livres nécessaires. Un jour qu'il revenait avec des jeunes frères de la basilique de Saint-Denys à Paris, quelqu'un lui dit : « Voyez, Maître, quelle

historiques : *The Life of saint Thomas Aquinas. Biographical Documents translated and edited with an introduction,* by Kenelm FOSTER, o.p., Longsmans-Green, London, 1959.

On pourra se reporter aux articles parus dans *La Vie Spirituelle* : *La sainteté de saint Thomas d'Aquin,* par Th. DEMAN (mars 1935); *Saint Thomas d'Aquin, serviteur de la vérité,* par M.-J. CONGAR (mars 1937); *Saint Thomas d'Aquin, maître de spiritualité,* par R. BERNARD (septembre 1942); *Connaissance et sainteté chez saint Thomas d'Aquin,* par Th. DEMAN (mars 1945); *Le Christ et la vie intérieure de saint Thomas,* par Mgr GRABMANN (mars 1950); *Saint Thomas, Docteur de la Miséricorde,* par B. BRO (mars 1958); *Cher saint Thomas,* par P.-R. RÉGAMEY (mars 1958); *Petite biographie de saint Thomas d'Aquin,* par H.-D. SAFFREY (mars 1959).

belle cité! N'aimeriez-vous pas en être le seigneur? » Saint Thomas répondit : « Je préférerais plutôt avoir le commentaire de saint Jean Chrysostome sur l'Évangile de Matthieu. Si je devais m'occuper de la ville de Paris, je manquerais de temps pour la contemplation. » Ce n'était pas manque d'intérêt pour la cité temporelle, c'était l'expression d'un choix délibéré. Thomas était maître en sciences sacrées. Il voulait se donner exclusivement à cette tâche.

Les chroniqueurs n'ont pas oublié certains côtés pittoresques de son tempérament. Frère Thomas était distrait au-delà du concevable. Frère Réginald, son compagnon, le servait avec la dévotion d'un disciple pour son maître, d'un fils pour son père, d'une âme pieuse pour un saint. Mais il avait aussi à s'occuper de lui comme une mère s'occupe de son enfant. Concentré sur l'objet de ses études, Thomas était souvent absent des réalités qui l'entouraient. Il fallait quelqu'un pour s'occuper de lui, pour le protéger des accidents, pour lui mettre la nourriture dans son assiette devant lui. Frère Réginald s'occupa de tout cela. Un jour saint Thomas oubliera qu'il est en présence du roi de France, à sa table, et s'imaginera qu'il est dans sa cellule en train de réfléchir en vue d'une dictée. Dans une autre circonstance, il négligera par distraction le légat du pape.

II

DÉVOTION AU CHRIST ET OBÉISSANCE

Tout cela est bien extérieur. Frère Thomas est avant tout un saint. Ce qui frappe d'abord, dans le récit de sa vie, c'est sa dévotion à l'Eucharistie. Il célébrait la messe avec une dévotion visible. Après sa propre messe, sans enlever les ornements, il assistait à une seconde messe, celle de son compagnon, et souvent il la servait. A une certaine époque, il y eut à Paris de nombreuses discussions concernant la présence du Seigneur avec ses dimensions propres sous les espèces du sacrement de l'Eucharistie. Les maîtres n'étaient pas d'accord. Nombreuses étaient les différences d'opinions. Finalement ils décidèrent de s'en re-

mettre à Thomas. Il pria d'abord, puis il écrivit sa détermination théologique. Il déposa le manuscrit sur l'autel devant le Maître des maîtres, le Christ. Alors, levant les mains, il pria : « Seigneur Jésus, qui êtes vraiment présent dans ce sacrement, Vous qui agissez dans l'eucharistie par cette divine Sagesse qui fit le monde, si ce que j'ai écrit sur vous est vrai, donnez-moi la grâce de pouvoir l'enseigner clairement à mes étudiants. Si, au contraire, ce que j'ai écrit manque en quoi que ce soit à la vérité et à l'intégrité de la foi, ne me permettez pas de le dire. » Soudain le compagnon de saint Thomas et d'autres frères qui étaient présents virent le Christ apparaître lui-même. Il était sur l'autel. Il dit : « Tu as bien écrit, Thomas, sur le sacrement de mon Corps. A la question qui t'a été posée par les maîtres, tu as répondu aussi bien que le peut en langage humain un homme qui est encore dans la condition charnelle. » Le chroniqueur nous dit que saint Thomas exposa cette question devant l'Université avec une clarté qui égalait son illumination intérieure.

C'est en se rendant au concile de Lyon, pour répondre à l'appel de Grégoire X, que saint Thomas tomba gravement malade. Il se fit conduire à l'abbaye cistersienne de Fossa Nova, non loin de Rome. Lorsqu'on lui apporta le viatique, selon les usages de la liturgie du temps, on lui demanda une profession de foi en la présence réelle. Avec une intense émotion, mais d'une voix forte, saint Thomas dit alors : « Même s'il est possible pour nous, au cours de notre voyage terrestre, d'avoir de cette vérité une connaissance plus élaborée que celle que donne la foi, pour l'instant, c'est dans cette foi seule que je déclare : je crois, je suis certain que ceci est en réalité le Vrai Dieu et le Vrai homme, Fils du Père éternel, né de la Vierge Marie, le Seigneur Jésus-Christ. Je le crois sincèrement et le professe. » Saint Thomas ne s'en tint pas là, il voulut encore ajouter : « Prix de mon rachat et nourriture de mon pèlerinage, je vous reçois. Pour vous j'ai étudié, j'ai peiné, j'ai veillé. Je vous ai prêché. Mon enseignement a porté sur vous. Consciemment jamais je n'ai dit un mot contre vous. Mais si j'ai dit quoi que ce soit d'inexact sur ce sacrement..., je m'en remets au jugement de la sainte Église romaine. C'est dans son obédience que je veux terminer ma vie. »

C'est dans le cadre d'une vie de prière que se situe cette dévotion à l'Eucharistie. Saint Thomas se lève la nuit pour prier. Il prie avant son travail. Il interrompt la dictée pour reprendre la prière. A plus d'une reprise, Frère Thomas a dit à ses compagnons combien la prière l'avait aidé à pénétrer la vérité divine qui faisait l'objet de son enseignement. C'est au cours de ces prières qu'il eut plusieurs fois des grâces spéciales, comme celle de l'apparition de Pierre et Paul venant l'aider à comprendre un passage du prophète Isaïe. Saint Thomas pratiquait la *lectio divina*. « Pour combattre l'aridité qui est souvent, dit son biographe, le résultat d'une pensée abstraite et subtile », Frère Thomas lisait de temps en temps des recueils d'homélies des Pères. Cela augmentait sa dévotion et approfondissait sa pénétration intellectuelle.

Un homme obéissant.

Saint Thomas était un homme obéissant. Voilà, certes, le second trait principal de sa vie spirituelle. Il obéissait à ses frères. Mais surtout il était disponible pour les autorités de l'Église. Le pape Urbain IV fit particulièrement appel à lui. Nous avons vu qu'il lui demanda d'écrire la *Catena aurea*. Le pape Urbain avait demandé à Frère Bonaventure, le grand théologien franciscain, d'écrire des gloses sur deux des Évangiles. Mais ce dernier fit valoir ses occupations comme ministre général de son Ordre. Le travail fut dès lors confié à Frère Thomas. Or, à cette époque, il dirigeait la maison des études à Rome : « Par ordre du même pape, écrit Bernard Gui, Frère Thomas composa également l'office du Corps du Christ... Cet office, Thomas le composa en entier avec les leçons et toutes les parties à réciter de jour et de nuit ; la messe également, puis tout ce qui doit être chanté ce jour-là. » Le pape demande tout cela à Thomas dans la période de sa pleine maturité, à une époque où il était engagé dans ses grandes œuvres personnelles. Ces nouveaux travaux ne pouvaient que bouseuler ceux que saint Thomas avait déjà entrepris. Mais le service de l'Église l'emporte sur tout le reste.

« Il mourut comme il avait vécu, obéissant. » Voilà la dernière

phrase de la chronique de Bernard Gui. Saint Thomas quitte Naples pour se rendre au concile, il était déjà malade. Il savait que sa fin était prochaine. Il avait eu, peu auparavant, cette extraordinaire extase au terme de laquelle il avait renoncé à écrire. Pourtant sur l'ordre du pape, il part. Or, les voyages, à l'époque, n'étaient pas la plaisanterie qu'ils sont devenus aujourd'hui. Quand saint Thomas a-t-il dû quitter Naples ? Nous ne le savons pas. Il est mort à Fossa Nova le 9 mars. Il était en route pour un concile qui devait s'ouvrir au-delà des Alpes, à Lyon, le 7 mai. Ce voyage a vraisemblablement précipité sa mort. Mais Thomas pouvait-il refuser son concours à Grégoire X, qui l'appelait à un concile d'union avec les Grecs ?

III

UN CONTEMPLATIF

Chez saint Thomas, la sainteté n'est pas juxtaposée à la fonction théologique. La seconde jaillit de la première. Certes, la foi surnaturelle est seule constitutionnellement nécessaire à la théologie. Elle suffit au plan de l'analyse des conditions noétiques. Mais il faut davantage pour l'exercice d'une théologie vivante. Il faut avoir le goût de son objet. Il faut être familiarisé avec lui. Cet objet c'est Dieu. C'est par la prière, la contemplation, la pénitence, qu'on entre en contact avec Lui. Il faut posséder en soi le moteur religieux de sa recherche. Il faut avoir l'instinct surnaturel qui permet de parler des mystères de la manière qui convient. Notre recherche se termine au mystère de la vie de Dieu. La sainteté n'est pas superflue au théologien, loin de là.

Saint Thomas aimait la vérité, avec passion, sans aucune compromission. Son chroniqueur nous dit que son enseignement était comme la lame d'un couteau aiguisée qui coupait l'erreur à sa racine. C'est à sa sainteté que nous devons l'équilibre de sa recherche théologique. Saint Thomas reste toujours dans la même visée : il considère Dieu, Dieu seul, car tout le reste il le voit sous la lumière de Dieu, sous l'éclairage de la Vérité première. Si Frère Thomas n'avait pas été un saint, il se serait laissé déporter à droite ou à gauche par sa curiosité d'intellectuel.

Vivant du mystère de Dieu, saint Thomas a le respect du mystère en théologie. Le dialecticien ne l'emporte jamais sur le contemplatif. Lorsque, à la fin de sa vie, Dieu lui donne dans une extase la grâce d'une expérience plus étroite de la réalité divine, Thomas mesure toute la distance qui existe entre la parole humaine (dans la meilleure des théologies) et l'objet de notre foi. Il renonce à écrire.

C'est à sa sainteté que nous devons son respect de l'interlocuteur. Bernard Gui nous montre comment saint Thomas refuse d'humilier publiquement le candidat à la licence qui s'exprime légèrement sur les positions solides que Thomas avait adoptées à la suite de l'Église. Saint Thomas ne renoncera pas pour autant à la vérité. Bien au contraire. Mais avec délicatesse et avec patience, il cherchera à éclairer son jeune interlocuteur sur la portée réelle des doctrines qu'il professe. Dans toute son œuvre saint Thomas respecte l'adversaire en cherchant à connaître sa position. Il le respecte encore en cherchant à le convaincre, en se refusant à le violenter. Thomas donne ici une leçon aux maîtres à penser de notre temps. Thomas ne blesse pas l'adversaire dont il combat les idées. Il n'agrémente d'aucune méchanceté les jugements les plus sévères qu'il porte. Il aime la vérité, il déteste l'erreur. Mais jamais il ne quitte la sérénité d'une authentique charité. Le respect de l'interlocuteur n'est qu'une autre forme du respect le plus scrupuleux de la vérité, d'une vérité à faire admettre, d'une vérité qui doit se trouver au bout du cheminement d'un esprit qui n'est pas le nôtre, d'une vérité qui doit agir comme un attrait. Saint Thomas ne manie pas la vérité comme un gourdin.

Il n'y a pas moyen de dissocier en saint Thomas le saint et le professeur, le religieux et l'écrivain. Toute sa vie de chrétien et de religieux est unifiée autour d'un seul axe de charité et de miséricorde : l'enseignement de la vérité divine, que ce soit en philosophie, en théologie ou en exégèse. Dans son œuvre, directement ou indirectement, nous rencontrons le saint. C'est une grâce de faire ses études sur des textes d'une telle densité spirituelle.

Fr. Jérôme Hamer, O. P.

SAINT ANSCHAIRE
Moine et apôtre des Scandinaves

Saint Anschaire eut une double chance : sa vie fut deux fois racontée par des auteurs dignes de lui. L'un, Rembert, vécut de son temps[1]; l'autre, le R. P. de Moreau, fut de notre siècle et honora le métier d'historien[2]. Le premier rapporta les événements tels qu'il les connaissait, mais y mêla des idées qui permettent d'en discerner la signification religieuse; le second fut surtout préoccupé d'établir de façon critique les faits, leurs dates, leurs circonstances. Grâce à ces deux biographes, nous pouvons savoir non seulement ce que fit Anschaire, mais ce qu'il fut : ils nous aident à saisir les progrès de son âme, le développement de son activité, ils nous font entrevoir quelque chose de sa vie intime, ils nous permettent de le situer dans l'accomplissement des desseins de Dieu sur le monde.

Dans l'existence de saint Anschaire, un fait décisif confère à tous ceux qui en furent la suite leur orientation : c'est sa vocation d'évangélisateur. Il faut s'y attarder d'abord, avant de

1. *Vita Anskarii*, éd. G. Waitz, dans *Scriptores rerum germanicarum*, Hanovre, 1884. Rembert écrivit peu d'années après la mort d'Anschaire. La valeur historique de son récit a été louée par le P. de Moreau, *ouvr. cité* à la note suivante, pp. x-xiii.

2. E. de Moreau, s.j., *Un missionnaire en Scandinavie au IXe siècle, saint Anschaire*, Louvain, 1930, 1 vol. de 160 pp. — La plus récente bibliographie sur saint Anschaire est donnée par S. Hilpisch, dans *Lexikon für Theologie und Kirche*, 2e éd., t. I, Fribourg-en-Brisgau, 1957, col. 598.

retracer les étapes de son apostolat et de dégager les traits de sa physionomie spirituelle.

I. LA VOCATION

Anschaire naquit vers 801, et certains ont pensé que ce fut près de Corbie, dans le pays d'Amiens. Son nom, dans le parler germanique de l'époque, voulait dire « le javelot de Dieu ». Il perdit sa mère à cinq ans. Bientôt son père le confia, pour qu'il reçût de l'instruction, aux moines de Corbie. Cette abbaye, qui existait depuis plus d'un siècle et demi, était alors en pleine prospérité : ses religieux étaient nombreux et cultivés, plusieurs d'entre eux intervenaient dans les débats théologiques du temps. Le *scriptorium*, c'est-à-dire l'atelier où l'on copiait les livres, était actif : de ses productions il subsiste encore, jusqu'à nos jours, malgré toutes les causes de disparition, un bon nombre de manuscrits dont l'écriture et la décoration font l'admiration des connaisseurs. Le supérieur de la communauté, Adalhard, était fils d'une mère saxonne, mais, par son père, parent de Charlemagne. C'est sous son abbatiat que le jeune Anschaire fit ses études. Or l'écolier — il devait l'avouer plus tard — fut d'abord assez nonchalant. La pensée de sa mère le stimula un jour : désireux de répondre à ce qu'il sentait qu'elle aurait attendu de lui, il décida de travailler ; ses progrès furent étonnants. Avant l'âge de treize ans, il avait reçu la tonsure qui le faisait entrer dans la vie monastique.

Il ne fut pas tout de suite un religieux fervent : son âge aurait suffi à l'excuser. Mais il se ressaisit bientôt, à l'occasion d'un événement qui dut causer beaucoup d'émoi dans tout l'empire : le 28 janvier 814, Charlemagne mourait. Anschaire prit part au deuil de tous, et cette fin d'un homme aussi puissant, qui s'était acquis tant de gloire, l'amena à réfléchir. Il devait présenter un jour ses pensées sous la forme d'une vision au cours de laquelle il avait été transporté en purgatoire, puis au ciel : c'est là qu'il était resté le plus longtemps, contemplant le bonheur des saints unis pour toujours à leur Dieu. Cette fois encore, c'est à sa mère qu'il attribue l'impulsion décisive qui le lancera dans

la vie : il comprit qu'elle l'appelait à venir la rejoindre un jour « avec la couronne du martyre »[3]. Admirons en passant comment cette note de tendresse, en ces siècles qu'on dit si durs, s'allie à une forme de piété hautement spirituelle, celle grâce à laquelle tant de moines aimaient penser au ciel. A partir de ce jour, Anschaire était un homme : il prit sa vie monastique au sérieux.

Le nouvel abbé de Corbie, Adalhard le jeune, lui confia, ainsi qu'à un autre, le Révérend Père Witmar, la direction de l'école. Ces années d'enseignement furent marquées par un événement qu'Anschaire ne devait pas oublier. Un élève, nommé Foubert, fut frappé par un camarade avec la tablette de bois qui était destinée à recevoir la cire sur laquelle on apprenait à écrire, comme aujourd'hui on le fait sur une ardoise. Le coup fut tel que Foubert en mourut. On devine l'émotion de l'écolâtre responsable. Mais comme la victime avait accepté sa blessure avec patience, priant pour celui qui la lui avait infligée, Anschaire comprit qu'elle avait reçu sa récompense au ciel, où elle siégeait dans l'armée des martyrs. Une fois de plus s'imposait à l'esprit d'Anschaire l'idée du martyre, c'est-à-dire d'une souffrance volontaire pouvant aller jusqu'à la mort.

L'occasion de montrer qu'il était détaché ne tarda pas à se présenter à lui. En 822, Corbie fondait en Saxe un monastère dont le nom latin était le même que celui de l'abbaye mère, mais que les gens de cette région appelèrent Corvey. Anschaire y fut envoyé : pour lui et pour ceux qui l'accompagnaient, il y avait là un véritable exil à accepter. Aller vivre aussi loin de son pays natal, c'était s'expatrier, devenir étranger dans une terre inconnue : c'était ce qu'on appelait une *peregrinatio*. Deux motifs pouvaient seuls faire embrasser une telle solution : l'esprit de pénitence, ou « componction », et le désir du salut des âmes Comme à Corbie, Anschaire fut, à Corvey, chargé de l'enseignement; de plus, en cette région encore païenne où il fallait prêcher dans l'église du monastère, c'est lui qui fut invité à le faire.

Sur ces entrefaites, le prétendant au trône du Danemark, Harald

3. Rembert, *Vita Anskarii*, c. 3, p. 23.

Klak, avait reçu le baptême en Rhénanie, à Ingelheim, dans le palais de l'empereur Louis le Pieux, qui voulut être son parrain. Celui-ci décida de ne pas renvoyer son filleul dans son pays sans le faire accompagner d'un « homme saint, dévoué, qui fût, pour lui et pour les siens, un maître dans la doctrine du salut ». Alors, Anschaire, après les préparations qui viennent d'être évoquées, reçut sa vocation. Il faut, pour la décrire, citer le récit de Rembert :

> L'empereur traita cette affaire publiquement dans une assemblée qui réunissait aux conseillers impériaux des évêques et d'autres serviteurs fidèles, et il les pria avec instance de lui indiquer un homme qui consentît à se charger de cette grande œuvre et qui en fût digne. Tous se récusèrent et déclarèrent qu'ils ne connaissaient personne qui fût disposé à entreprendre, pour la cause du Christ, une expédition si périlleuse. Or l'abbé du monastère, à cette époque, le vénérable Wala, répondit à l'empereur qu'il connaissait dans son abbaye un moine plein d'ardeur et de ferveur pour la religion et désireux de beaucoup souffrir pour le Christ[4].

Voici donc que l'occasion du martyre si longtemps désiré se présentait sous forme d'une pérégrination plus lointaine et plus périlleuse que la précédente. Aussi l'abbé de Corvey, Wala, ne voulut-il l'imposer à personne : il avait proposé Anschaire, mais il déclara nécessaire qu'on s'assurât s'il était réellement « volontaire pour cet exil ». On le convoqua à la cour, et le jeune moine donna aussitôt son assentiment.

Sa vocation devait être mise à l'épreuve, dans son propre milieu. Écoutons à nouveau Rembert :

> Lorsque la nouvelle se répandit et qu'elle fut connue par les personnes qui fréquentaient la maison de l'abbé, plusieurs se montrèrent étonnés de la résolution du jeune moine. Eh quoi! abandonner ainsi sa patrie, ses proches et la douce affection des religieux en compagnie desquels il avait été élevé! Partir pour

4. *Vita*, c. 7, pp. 26-27; trad. E. DE MOREAU, pp. 21-22.

des régions étrangères, vivre avec des inconnus, au milieu des barbares! Beaucoup l'en blâmaient et l'assaillaient de leurs reproches. Quelques-uns s'employaient même à le faire revenir sur sa résolution. Mais lui demeurait inébranlable. Tandis que, chaque jour, l'abbé se rendait au palais, Anschaire demeurait à la maison; il fuyait la société des hommes; ayant fait choix d'un vignoble tout proche, il y restait seul et y vaquait à la prière et à la lecture. Or, dans la suite de l'abbé, se trouvait un moine de Corbie, Aubert. Celui-ci remarqua bientôt les soucis, la tristesse d'Anschaire, et l'habitude qu'il avait prise de se retirer dans la solitude et de ne plus voir ni entendre personne. Il fut ému de compassion pour lui. Un jour, il se rendit donc au vignoble où se cachait son confrère en religion, et lui demanda si vraiment c'était son dessein d'entreprendre un si pénible voyage. Mais l'écolâtre de Corvey, redoutant que cette question provînt moins d'un sentiment de compassion que d'une pensée d'astuce, répondit : « Que vous importe? Ne troublez donc pas mon âme par de telles questions. » Aubert protesta que cette mauvaise intention était bien éloignée de son esprit : il désirait simplement savoir si Anschaire persévérait dans son projet. Anschaire le remercia de sa bienveillance et lui dit : « On m'a demandé si, pour le nom de Dieu, je consentirais à partir vers les nations barbares afin d'y prêcher l'Évangile du Christ. Je n'ai pas voulu repousser cette proposition. Bien plus, je désire de toutes mes forces que l'occasion de partir me soit donnée. Personne ne pourra ébranler ma résolution. » Alors Aubert reprit : « Eh bien! moi, je ne permettrai jamais que tu partes seul. Pour l'amour de Dieu, je désire m'en aller avec toi. Charge-toi seulement d'obtenir l'autorisation du Seigneur abbé [5]. »

Ce texte est lourd d'enseignements sur ce qu'on a appelé les missions monastiques du haut moyen âge; tout y prouve que la vocation de missionnaire était alors exceptionnellement rare dans les monastères; elle était anormale. Était-ce manque de ferveur parmi les religieux? C'est un fait que l'on peut citer plusieurs cas où il apparut que les volontaires étaient rares, ce dont le P. de Moreau put conclure : « Ce défaut de zèle pour

5. *Vita*, c. 8, p. 30; est ici reproduite, à peu de détails près, la traduction d'É. DE MOREAU, pp. 22-23.

l'apostolat des païens dans l'Église franque du IX^e siècle expliquera en partie l'abandon rapide des missions du Danemark et de la Suède après la mort d'Anschaire[6]. » Mais le même historien a remarqué très justement : « Le moine n'est pas, par sa profession, un missionnaire[7]. » Il est bien vrai qu'il y eut des moines apôtres, — ces quelques-uns dont on parle précisément parce qu'ils furent des exceptions ; mais le monachisme, comme institution, ne fut pas apostolique. Les moines apôtres, devenus évêques, fondèrent des abbayes qui ne furent point des monastères d'apostolat, mais des maisons de prière et de pénitence : car à cette double fin répond la vocation du moine. Aussi comprenons-nous pourquoi Rembert souligne la rareté des volontaires pour l'exil parmi les païens, la volonté de l'abbé Wala de ne point imposer à l'un de ses moines un tel départ, les résistances que le milieu opposait à ce projet. Il n'y a pas à s'en scandaliser : ces faits furent pour Anschaire une bienfaisante épreuve ; Dieu montra qu'il savait trouver, même dans les cloîtres, où l'on ne s'y préparait pas, des âmes décidées à devenir missionnaires. Mais il fallait qu'on sût — et Rembert ne le dissimule point — qu'un tel départ est une œuvre d'ascèse, une forme de pénitence et un acte d'austérité. D'autres témoignages du même temps confirment que le départ en mission exigeait un détachement absolu : il supposait une grâce puissante, laquelle n'était donnée qu'aux hommes de prière. A partir du moment où il savait qu'il partirait, Anschaire vivait, autant qu'il pouvait, en ermite : bien souvent, les « apôtres » furent ainsi des moines qui, pour trouver la solitude, s'étaient exilés et, là où ils étaient transplantés, furent amenés à exercer un ministère qu'ils n'avaient point prévu. La vocation d'Anschaire avait été claire dès le début. Mais une telle vocation missionnaire restait, au même titre que la vocation solitaire — qui semble avoir été moins rare —, l'effet d'une grâce de choix ; c'est dans les monastères — l'histoire le montre abondamment — que l'on s'y préparait, qu'on la recevait, que l'on y consentait, que l'on trouvait les moyens d'y répondre.

6. *Op. cit.*, p. 25.
7. *Ibid.*, p. 24.

II. « GAGNER DES AMES »

L'appel que Dieu et son Église adressaient à Anschaire ayant été entendu, accepté, commence pour lui et pour son compagnon cette tâche jamais finie qui consiste, ainsi que Rembert le dit plusieurs fois, s'inspirant d'une formule de saint Paul, à « gagner des âmes »[8]. Anschaire est missionnaire, c'est-à-dire envoyé — ce terme n'est que la traduction du mot « apôtre » —, et son premier voyage le conduit au Danemark, entre 826 et 829. Le Danemark et la Suède étaient alors habités par les Vikings : peuple rude, mais droit; encore en proie au paganisme, ces hommes vénéraient surtout le dieu Thor. Leur religion exigeait parfois d'eux des sacrifices humains. Pourtant les œuvres de technique et d'art que l'on conserve d'eux, leurs solides embarcations, leurs bijoux raffinés, montrent qu'ils n'étaient point sans civilisation. Saint Willibrord, mort en 739, avait déjà prêché parmi eux sans succès, sans fonder l'Église. Et en 823, Louis le Pieux avait envoyé au Danemark un légat, l'archevêque de Reims Ebbon, qui continuait de diriger l'action apostolique en ces régions. Anschaire et Aubert s'en allaient en qualité de chapelains de Harald de Danemark. Mais celui-ci n'avait guère de respect pour eux. Il s'imposa dans le bateau que l'évêque de Cologne, à l'occasion de leur passage en cette ville, donna aux deux moines, et ceux-ci en profitèrent pour nouer avec lui, à force de patience, des relations plus étroites : ils ne perdaient aucune occasion de faire du bien. Mais ce roi devenu chrétien n'était guère populaire dans son peuple resté païen; les missionnaires subirent les conséquences de cette situation. Ils prêchèrent autant qu'ils purent et, pour préparer l'avenir, achetèrent une douzaine d'enfants qu'ils instruiraient dans la foi catholique. Aubert mourut alors, et Anschaire revint à Corvey.

Mais voici que, dès le mois d'août 829, Anschaire était de

8. *Vita*, c. 9, p. 31; c. 23, p. 49. Même expression appliquée à Anschaire dans la *Vita Rimberti*, c. 2, éd. *ibid.*, p. 82.

nouveau convoqué par l'empereur. Des délégués du peuple suédois demandaient que l'on vînt prêcher l'Évangile chez eux. « On vint dire à Anschaire, précise Rembert, de ne pas prendre même le temps de se raser jusqu'à ce qu'il se fût rendu au palais[9]. » Il partit avec deux autres moines, Witmar et Gislemar; le premier avait partagé jadis avec Anschaire la direction de l'école de Corbie; le second était destiné à demeurer auprès du roi Harald comme chapelain. L'expédition qui se dirigeait vers la Suède fut, en voyage, victime des pirates, qui s'emparèrent de tous les bagages. Anschaire voulut qu'on ne se décourageât point; on continua, dans des conditions difficiles, jusqu'à ce qu'on parvînt, en longeant la Baltique, au port de Birca, situé sur le lac Maelar, non loin de l'endroit où se trouve aujourd'hui Stockholm. Le lieu de culte des païens, Upsal, était peu distant. A Birca, dans l'île de Björkö, Anschaire prêcha, pour la première fois, l'Évangile en Suède. Le roi de ce pays, Björn, le reçut favorablement et il l'autorisa à faire des conversions. Des esclaves chrétiens, amenés là par des pirates, « furent heureux de pouvoir participer enfin aux mystères divins... Plusieurs autres, également, écoutaient volontiers les enseignements du Seigneur »[10]. Au bout d'un an et demi, Anschaire et Witmar purent venir rendre compte à l'empereur du résultat de leur mission : l'accueil qu'ils avaient rencontré autorisait beaucoup d'espoirs.

Il importait donc maintenant d'assurer à Anschaire l'autorité dont il avait besoin et de lui donner un lieu de résidence qui fût à la fois proche de la Scandinavie et à l'abri des pirates. Louis le Pieux choisit, à cet effet, le port de Hambourg, sur l'Elbe : il en fit le siège d'un archevêché, qu'il pria Anschaire d'occuper. Celui-ci fut sacré par l'évêque Drogon de Metz. Agé de trente ans, il partit pour Rome, afin d'y obtenir confirmation de sa dignité : le pape Grégoire IV lui conféra le pallium, vers la fin de 831 ou le début de 832, et il lui adjoignit, pour diriger l'évangélisation des Scandinaves, Ebbon, déjà chargé antérieurement d'une légation auprès d'eux. Mais celui-ci ne pouvait résis-

9. *Vita Anskarii*, c. 9, p. 30.
10. *Vita*, c. 11, p. 32.

der hors de son diocèse de Reims ; il fit désigner, pour le remplacer dans cette fonction, un de ses parents, Gaubert, qui prit alors le nom de Simon. Jusqu'en 845, Anschaire fit porter son action principalement sur la partie de son vaste diocèse qui se trouvait en Germanie ; car ces Saxons du Nord, baptisés et chrétiens de nom, avaient encore beaucoup à apprendre pour acquérir le véritable esprit chrétien. Anschaire se signala en prenant la défense des faibles, et singulièrement des esclaves. Une fois encore, il acheta des enfants, dans l'espoir que certains d'entre eux seraient un jour des prêtres. Il en garda quelques-uns près de lui ; il plaça les autres à Thourout, en Flandre, dans une école qui devait bientôt disparaître, après 843, lorsque l'un des fils de Louis le Pieux, Charles le Chauve, la donna à un certain Raginarius, qui s'empressa de prendre les jeunes élèves à son service. C'était là pour Anschaire une lourde déception. En même temps « beaucoup d'autres l'abandonnèrent aussi à cause de la pauvreté à laquelle il était réduit. Mais lui, il continuait à vivre, comme il pouvait, avec les quelques fidèles qui demeuraient auprès de lui. Et quoique réduit à la pauvreté, il ne consentit jamais à renoncer à la tâche qui lui avait été assignée »[11].

Après la mort de Louis le Pieux, l'empire, qui fut partagé entre ses fils, s'affaiblit. Les Barbares reprirent conscience de leur force. Les Vikings — ces hommes du Nord qu'on appelait les Normands — firent alors incursion très loin : ils devaient descendre jusqu'à Paris et y saccager l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. A Hambourg, ils pillèrent tout, détruisirent l'église et le monastère d'Anschaire, emportèrent le peu qu'il avait. Mais loin de se décourager pour cette pénurie, Anschaire porta son intérêt vers la mission de Suède. Il en recevait de mauvaises nouvelles : les païens s'étaient soulevés, à Birca, contre les chrétiens ; l'évêque Gaubert fut capturé ; son neveu, Nithard, fut tué : « Pendant près de sept ans, affirme Rembert, ce pays fut privé de la présence d'un prêtre[12]. » Alors on vit ce que l'Église pouvait attendre des laïcs : le préfet de Birca, Herigar, ne cessa de témoigner en faveur du christianisme ; il discutait

11. *Vita*, c. 21, p. 47.
12. *Vita*, c. 19, p. 39.

avec les défenseurs du paganisme ; il prêchait et faisait prier. On mesura aussi le rôle que Dieu peut confier à des femmes. L'une d'elles, Frideburge, luttait également pour maintenir la foi ; elle désirait ne point mourir sans recevoir l'Eucharistie[13]. Des fidèles d'une telle trempe maintinrent la pratique religieuse jusqu'à ce que, vers 852, arrivât enfin un envoyé de saint Anschaire. C'était « certain anachorète, appelé Argarius » : ici encore, notons que l'homme courageux qui avait accepté une mission aussi difficile s'était trouvé parmi les ermites. Pendant quelque temps, il prêcha, célébra la messe, assista Herigar au moment de sa mort, donna le viatique à Frideburge. Celle-ci avait chargé sa fille, Catla, et quelques autres pieuses femmes, de donner tous ses biens aux pauvres : la charité chrétienne n'avait point disparu. L'ermite Argarius estima qu'il pouvait retourner vers sa solitude. Il partit, et Rembert se garde bien de l'en blâmer[14] : l'apôtre d'un moment revenait à sa vocation propre, et, sans doute, sa vie de prière lui avait obtenu d'être choisi pour aller rappeler à des chrétiens privés de tout soutien que Dieu ne les abandonnait pas.

A la suite du traité de Verdun de 843, celui des fils de Louis le Pieux auquel était échue en partage la Germanie, Louis le Germanique, se préoccupa de la conversion des Scandinaves. Hambourg détruit, il voulait donner à Anschaire un autre siège épiscopal, non dépourvu de ressources. L'évêque de Brême vint à mourir en 845, et le roi voulut réunir ce siège à celui de Hambourg pour les confier tous les deux à Anschaire. Entre Louis et les évêques s'ouvrirent alors des pourparlers qui durèrent longtemps : là comme ailleurs et en d'autres époques, des considérations de prestige et d'intérêt s'opposaient à ce qu'on modifiât les circonscriptions diocésaines, même si le bien devait en résulter. Enfin le roi et Anschaire eurent gain de cause : peu avant de mourir, Anschaire verra le pape Nicolas Ier sanctionner l'union de Hambourg et de Brême, afin que se réalise la parole du Seigneur : « Allez, enseignez toutes les nations[15]. »

13. *Vita*, c. 20, p. 44.
14. *Vita*, c. 20, p. 46.
15. *Vita*, c. 23, p. 51.

Pendant ses vingt dernières années, à partir de sa nomination à l'évêché de Brême en 845, Anschaire se dépensa surtout au service de la Germanie, sans oublier toutefois le Danemark et la Suède. En ces pays, les circonstances étaient peu favorables : divisions intestines, expéditions de piraterie n'étaient guère propices à la diffusion de l'Évangile. Anschaire fit en Scandinavie plusieurs voyages : il s'efforça d'y consolider la position des chrétiens, d'y envoyer des prêtres et d'obtenir l'appui des souverains locaux; il comprit que la paix entre ces peuples ennemis était la première condition de toute œuvre durable. A force d'amabilité, il gagna la sympathie du roi Horic de Danemark, il devint l'un de ses conseillers, sans cependant obtenir de lui qu'il embrassât la foi chrétienne. Du moins Horic accorda-t-il son consentement et son aide matérielle au prêtre que l'archevêque établit dans la ville de Schleswig. Peu à peu des païens demandèrent le baptême. Le successeur du roi Horic, un jeune souverain du même nom, continua de soutenir Anschaire. Il l'aida même à renouer les relations avec la Suède.

Là aussi, tout était à organiser. Anschaire s'en vint demander à Louis le Germanique une lettre de recommandation; il obtint d'être accompagné par un délégué de Horic, et partit, avec un prêtre appelé Erimbert. Les Vikings de Suède se montraient méfiants. Anschaire invita à dîner leur roi, Olaf. Il lui fit des présents, lui lut la lettre de Louis le Germanique, et fit plaider sa cause par le délégué de Horic. « Olaf, écrit Rembert, fut ravi de sa bienveillante charité non moins que de ses cadeaux. » Mais il était le chef d'une nation déjà démocratique : « Je dois d'abord, dit-il, interroger nos dieux et consulter la volonté du peuple. » « En effet, ajoute Rembert, c'est la coutume (chez les Suédois) que les affaires publiques dépendent de la volonté du peuple plus que de la puissance du roi[16]. » Le résultat de cette double consultation fut favorable à la requête de l'archevêque : le roi Olaf lui-même en annonça le résultat aux chrétiens : « Il décréta, avec le consentement de tous et leur volonté unanime, que chez eux des églises seraient élevées, qu'il y aurait des prêtres, et que tous ceux qui le voudraient

16. *Vita*, c. 26, p. 57.

pourraient devenir chrétiens sans rencontrer de contradiction[17]. » C'était là une victoire insigne.

En Danemark, non plus qu'en Suède, les difficultés ne manquèrent, que l'archevêque, revenu à Hambourg, s'efforça d'aplanir, intervenant auprès des princes, envoyant directives et encouragements. Il vieillisait. Il fut atteint de dysenterie et en souffrit quatre longs mois. Il espérait toujours la grâce du martyre, jusqu'à ce qu'il comprît que sa maladie, après toutes ses épreuves d'évêque, lui en tenait lieu réellement. Au début de 865, il désira que sa fin coïncidât avec le jour de la Purification de la Sainte Vierge, qu'on célèbre le 2 février : comme beaucoup de moines de tous les temps, il préférait mourir un jour de fête. En cette solennité, cet homme ami du jeûne, mais dans la vie duquel les repas d'amitié avaient joué un rôle, fit préparer une table bien garnie pour son clergé et pour les pauvres, et le lendemain il rendit son âme au Seigneur. Il remerciait. Il fit chanter le *Te Deum*. Et de fait il avait raison d'être reconnaissant. Si, au Danemark, le roi Horic ne se convertissait point, malgré l'invitation que lui adressait le pape, si les chrétiens de Scandinavie demeuraient encore peu nombreux, bien des signes faisaient voir que la mission d'Anschaire n'avait pas été vaine. Il avait mérité le titre qui, plus tard, devait lui être décerné : apôtre des Scandinaves. Comme saint Paul l'écrivait, l'Apôtre sème : c'est Dieu qui fait lever la moisson. Un apôtre n'est pas nécessairement quelqu'un qui convertit un peuple entier; c'est d'abord celui qui, dans un pays, fonde l'Église de Jésus-Christ. Tel avait bien été le rôle de saint Anschaire. Il pouvait dire, à la veille de sa mort : « Déjà, par la grâce du Christ, chez les Danois et chez les Suédois, l'Église du Christ a été fondée; des prêtres s'y acquittent librement de leur office[18]. » Fidèle aux exigences du catholicisme et au génie des peuples scandinaves, Anschaire avait compris l'importance de la liberté, condition d'avenir pour tout service de Dieu vraiment digne de l'homme.

17. *Vita*, c. 28, p. 59.

18. Lettre d'Anschaire aux évêques du royaume, éd. *Mon. germ. hist., Epist. Kar. aevi*, IV, p. 153.

III. « IMITATEUR DU CHRIST »

Il y a du vrai dans l'éloge que fit d'Anschaire le chroniqueur Adam de Brême : « Apôtre par son action extérieure, il était moine par sa vie intérieure, *Foris apostolus, intus monachus*[19]. » Cependant ses dehors eux-mêmes demeuraient ceux d'un moine. Si l'on cherche, au long de sa vie, telle que la raconte Rembert, des constantes spirituelles, on s'aperçoit qu'elles sont celles que sa formation à Corbie pouvait laisser prévoir : souci d'une foi solide et éclairée, estime du recueillement et de la solitude, sens de l'Église et pratique d'un dévouement tout à fait désintéressé, désir de Dieu et du martyre qui mène droit à lui.

Anschaire était un homme instruit. Successivement à Corbie, puis à Corvey, on l'avait chargé d'enseigner. En Scandinavie, il comprit qu'il était nécessaire de former de futurs prêtres. Lors de sa première mission au Danemark, il emportait « pour le service de Dieu un quarantaine de livres[20] », ce qui était un chiffre considérable pour l'époque. Lors du sac de Hambourg, il souffrit particulièrement de ce que disparussent, dans l'incendie de son monastère, « une bible parfaitement écrite, que l'empereur lui avait donnée, ainsi que plusieurs autres livres »[21]. Au témoignage de Rembert, il avait lui-même copié « des manuscrits de grande dimension » que l'on conservait encore, et il pria souvent les moines de Corvey d'en transcrire pour son usage. « Il n'en avait jamais assez, ajoute le biographe, car il aurait voulu passer toute sa vie dans les larmes et la pénitence. » Or c'est à l'entretenir dans ces dispositions que les livres devaient servir : « Tous le savent, dit encore Rembert, ces livres ne contenaient que des pensées utiles pour glorifier Dieu, confondre les pécheurs, exalter la vie éternelle, faire craindre la géhenne[22]. » A travers ces clichés dus à la plume d'un admira-

19. *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, l. XXXIII, éd. B. Schmeidler, *Scriptores rerum germanicarum*, Hanovre, 1917, p. 37.
20. *Vita*, c. 10, p. 32.
21. C. 16, p. 37.
22. C. 35, pp. 67-68.

teur, nous devinons que la vie religieuse d'Anschaire était fervente et nourrie de doctrine.

Toute sa culture s'épanouissait en prière. Anschaire était un homme d'adoration, et c'est pourquoi il appréciait si hautement la solitude. L'idée même de la pérégrination apparaissait alors à la plupart des moines qui l'entreprenaient comme une occasion de rompre avec la vie sociale et ses facilités : c'était le moyen de se détacher de tout, afin de ne s'attacher qu'à Dieu. Écolâtre à Corbie, Anschaire aimait « prier secrètement dans l'oratoire de saint Jean-Baptiste » : il s'y prosternait en silence[23]. On a vu que, dans le temps qui précéda son départ en mission, il se préparait en s'isolant pour prier. Plus tard, devenu archevêque, « il se fit construire une cellule » qu'il désignait, en des termes empruntés à saint Grégoire et que devait reprendre un jour Jean de Fécamp, comme « le lieu tranquille et favorable à l'esprit de pénitence... Car il aimait la solitude, comme un moyen de s'exercer à la philosophie divine ». Là, selon un mot que saint Grégoire avait appliqué à la vie érémitique menée par saint Benoît dans la grotte de Subiaco, « il habitait avec lui-même[24] ». Et nous savons par celui de ses contemporains qui parle de sainte Liutbirge que saint Anschaire aimait aller voir cette recluse[25]. Ses méditations, les idées qu'il avait durant ses oraisons, Anschaire les désignait volontiers comme des visions : il entretenait avec Dieu un commerce intime, demandant la lumière sur tout ce qu'il avait à faire et recevant réponse. Il éprouvait une dévotion spéciale envers saint Jean-Baptiste et les Apôtres, envers la Sainte Vierge et envers saint Martin[26]. Sa prière était toute biblique : ses oraisons jaculatoires étaient tirées des Psaumes ou de l'Évangile[27]. « Il avait extrait de l'Écriture des passages qui entretenaient la componction, et il en avait fait de brèves oraisons adaptées à chacun des Psaumes. Il les appelait « son assaisonnement (*pigmentum*), puisque, par elles, les Psaumes lui devenaient plus doux ». Ces formules,

23. C. 4, p. 24.
24. C. 35, p. 66.
25. *Vita S. Liutbrigis*, c. 35, éd. *Mon. germ. hist., Scriptores*, IV, p. 164.
26. *Vita*, c. 35, p. 66.
27. C. 41, p. 76.

il les méditait, dans les moments de silence qui suivaient la récitation des Psaumes à l'office, et parfois même il les chantait, toujours sans témoin. On obtint qu'il en dictât le texte[28], et celui-ci, qui n'a pas été conservé, devait ressembler à beaucoup de prières bibliques émanées de la même époque. Ce contact avec l'Écriture alimentait en lui une dévotion tendre envers Notre-Seigneur : il raconta un jour comment il avait assisté en esprit au procès de Jésus et à sa flagellation[29]. C'est alors qu'il avait pleinement compris comment nous devons pardonner à nos ennemis, laissant à Dieu le dernier mot, selon cette parole de saint Paul : « A moi la vengeance, dit le Seigneur; c'est moi qui ferai rétribution[30]. »

Cette piété puisée aux sources de la foi s'accompagnait nécessairement d'un sens aigu des exigences de la charité dans l'Église. Anschaire était dévoué à saint Pierre. Il avait reçu de lui, en esprit, des encouragements[31]. C'est à lui qu'il dédia la cathédrale qu'il fit construire à Brême; avant de mourir, il voulut que, devant l'autel du prince des Apôtres, brûlât l'un des trois cierges qu'il fit allumer auprès de lui[32]. Il eut toujours souci de faire approuver son action par le successeur de saint Pierre. Il désirait imiter les Apôtres en leur pauvreté. Comme le Seigneur et ses disciples, il se sentait attiré par toute faiblesse : il recevait les pauvres à sa table, il fit construire à Brême un hôpital. « Il portait intérêt spécial aux orphelins, aux veuves et aux anachorètes[33]. » Il prenait la défense des esclaves, ces prisonniers emmenés par les pirates — et dont le sort était souvent si misérable. Il put ainsi causer beaucoup de joie. « Il avait acheté en Suède un captif, qui l'accompagnait; l'ayant reconnu, sa mère, tout en joie, s'en vint pleurer devant l'évêque; aussitôt celui-ci fut lui-même ému jusqu'aux larmes. Il accorda sa liberté au fils de cette veuve et permit à tous deux de rentrer

28. C. 35, p. 68.
29. C. 29, p. 59.
30. C. 30, p. 60; cite He 10, 30.
31. C. 36, pp. 70-71.
32. C. 41, p. 76.
33. C. 35, p. 69.

chez eux en grande liesse[34]. » Surtout, Anschaire eut l'art de pardonner : quand il avait à souffrir de la part des pirates ou d'autres persécuteurs, il ne s'indignait pas : « Il invoquait, pour obtenir leur conversion, la miséricorde de Dieu ; il demandait que leurs actions ne leur fussent pas imputées à péché, puisque, trompés par le démon, ils ignoraient la justice de Dieu[35]. » N'est-ce point par là qu'il mérita le mieux ce titre que lui décerna Rembert : « imitateur du Christ en tout »[36] ? Il avait imité son maître en sa vie, en sa mort.

Il se sentait pécheur et il implorait son pardon, assuré de le recevoir[37]. Pour le garder et pour le mériter, il faisait pénitence. Il savait ne point murmurer quand l'atteignait l'adversité. Il répétait ces paroles de Job : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris : qu'il en soit comme il plaît au Seigneur. Que soit béni le nom du Seigneur[38] ! » Il s'astreignait à faire du travail manuel, aidant à fabriquer ou à réparer les filets[39]. Il craignait beaucoup l'élèvement, et il ne cachait point qu'il lui arrivait d'être tenté d'orgueil[40]. Il s'humiliait alors. Il eut un jour cette charmante réponse à l'un de ceux qui lui parlaient des malades qu'il guérissait : « Si j'étais digne d'être écouté de mon Seigneur, je le prierais de m'accorder un seul miracle : celui de faire de moi, par sa grâce, un homme bon[41]. » A force d'effacement et de délicatesse, il sut rester en amitié fidèle avec des hommes — princes païens ou prélats — avec lesquels son sentiment du devoir le mettait parfois en conflit. Par ces vertus, il mérita les titres qu'on donnait alors volontiers aux saints personnages et que Rembert lui attribue : « athlète véritable de Dieu »[42], « invincible soldat du Christ »[43].

34. C. 35, pp. 69-70.
35. C. 34, p. 66.
36. C. 42, p. 79.
37. C. 4, pp. 24-25.
38. C. 16, pp. 37-38; cite Jb 1, 21.
39. C. 35, p. 68.
40. C. 35, p. 67.
41. C. 39, p. 74.
42. C. 3, p. 21.
43. C. 29, p. 59.

Il mérita même d'être vénéré comme un martyr. Il avait toujours désiré donner son sang pour Jésus-Christ, depuis le temps où il était devenu moine[44]. Il avait compris que son élève, pardonnant à son camarade qui lui avait porté un coup mortel, avait reçu une sorte de martyre[45]. Lorsqu'il s'agit de trouver un volontaire pour la pérégrination, l'abbé de Corvey pensa à lui parce qu'il le savait désireux de souffrir beaucoup pour Dieu[46]. Lorsque lui vinrent ses épreuves de missionnaire, Anscaire les accepta comme autant d'occasions de réaliser son désir de jeunesse[47]; l'un de ses collaborateurs, Nithard, mourut martyr[48]. La dernière maladie d'Anschaire lui fut un long martyre[49]. Aussi, avant d'achever le récit de sa vie, Rembert évoque-t-il saint Étienne, le premier martyr, qui sut prier pour ses ennemis, puis l'évangéliste saint Jean, qui vit dans le ciel des martyrs suivant partout l'Agneau[50]. De beaucoup de moines on avait dit ainsi que leur longue vie de pénitence était un long martyre, un martyre caché. En tant que moine et en tant que missionnaire, Anschaire avait mérité cet éloge. « Il fut martyr, conclut Rembert, parce que le monde fut crucifié pour lui et que lui le fut pour le monde... Il fut martyr — puisque ce mot veut dire « témoin » —, lui qui resta toujours le témoin de la parole divine et du nom qui fait les chrétiens[51]. » Il fut martyr, par-dessus tout, parce qu'il sut offrir au Seigneur et aux hommes cette preuve absolue de l'amour : donner sa vie pour ceux qu'on aime[52].

J. Leclercq,

Bénédictin de Clervaux.

44. C. 3, pp. 23-24.
45. C. 5, p. 25.
46. C. 7, p. 27.
47. C. 9, p. 31.
48. C. 17, p. 38.
49. C. 40, pp. 74-75.
50. C. 42, p. 77.
51. C. 42, p. 78.
52. La présente esquisse de la vie de saint Anschaire paraîtra, sous le titre qu'elle a ici, en une plaquette publiée à l'Abbaye de Saint-Riquier (Somme).

LES LIVRES

THÉOLOGIE — SPIRITUALITÉ

P. LIPPERT : *Credo*, t. II. Coll. « Foi vivante ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 315 pp.

La première partie de ce second volume est consacrée au mystère de la Rédemption; la seconde (« les Grâces de Dieu ») expose ce qu'est la grâce, son développement et son aboutissement dans l'éternité; la dernière partie enfin porte sur les sacrements. Les qualités déjà signalées à propos du tome I, se retrouvent ici (cf. *La Vie Spirituelle*, avril 1956). p. 433) : l'auteur a su allier la précision doctrinale à l'attrait d'un exposé apte à nourrir la piété. On doit savoir gré au traducteur d'avoir permis la diffusion d'une si utile somme de doctrine chrétienne.

R.-L. O.

VARILLON (F., s. j.) : *Éléments de doctrine spirituelle*, t. I. Éd. de l'Épi, Paris, 1960; 304 pp.; 12 NF.

Ce livre est certainement un des bons exposés doctrinaux que nous ayons à l'usage d'un public chrétien désireux de se cultiver religieusement et d'approfondir sa foi. Depuis que ces pages avaient paru en fiches de l'A. C. J. F., beaucoup désiraient qu'elles fussent reprises et approfondies, dégagées de leur actualité trop marquée et aussi, précisées selon les dernières directives pontificales. C'est maintenant chose faite et trop bien faite, pour que nous ne disions pas toute notre joie à lire ces pages et à en découvrir tout l'enrichissement qu'elles nous apportent. Ce premier tome, le second ne saura tarder, nous conduit du fait religieux et de la Parole de Dieu venant à l'homme dans l'histoire jusqu'aux œuvres et aux paroles du Christ après avoir suivi les étapes du Peuple de Dieu, l'apparition de l'Évangile et le Sermon sur la Montagne. Dans ces pages si riches, l'auteur, fidèle à sa méthode, a su unir et enrichir mutuellement l'aspect historique, christique, mystique et doctrinal de la Révélation chrétienne. C'est là certainement ce qui fait la valeur de ces pages si denses.

Ce livre, s'adressant autant à ceux qui veulent éclairer leur foi qu'à ceux qui cherchent un Dieu dont ils ignorent le Nom, trouvera le large public que nous lui souhaitons.

P. F.

RAHNER (K., s.j.) : *Sendung und Gnade*. Beiträge zur Pastoraltheologie. Tyrolia, Innsbruck-Vienne-Munich, 1959; 561 pp.

Un très gros livre, dont la richesse défie tout compte rendu. C'est un recueil d'articles, ou plutôt de conférences dont l'unité est faite, plus encore que par la matière — le vaste champ de la Pastorale — par la manière du P. K. Rahner et par quelques grands points de vue. La manière de K. Rahner a d'abord quelchose de déroutant pour le théologien. Classiquement, la théologie est l'élaboration et la construction intellectuelle d'un donné documentairement attesté; elle vit d'un contact aussi riche que possible avec les textes normatifs ou interprétatifs de la foi. K. Rahner, dont l'érudition est grande, ne cite presque aucune source. Son donné, c'est *la situation* du chrétien, telle situation de telle catégorie de chrétien. Il ne s'agit pas du chrétien en général, mais du laïc, ou du pape, de l'évêque ou du diacre; il s'agit de l'être masculin en ce qu'il a de propre (un sujet qu'on ne trouve abordé nulle part ailleurs);

il s'agit de la jeunesse, etc. Il y a même des chapitres sur les missions de gare, sur les prisonniers, sur les universitaires, etc. Se plaçant devant une certaine situation comme devant son donné, K. Rahner *réfléchit*. Il en cherche l'intelligence, d'abord dans un certain état de choses. Par exemple, dans plusieurs études de ce recueil, dans le fait que le christianisme vit désormais dans une véritable situation de diaspora : il est minoritaire et placé dans un monde qui lui est hétérogène. Mais K. Rahner cherche surtout sa lumière dans un point de vue qui nous paraît très fécond : il envisage ces diverses situations chrétiennes, mais il a aussi, ailleurs, envisagé les sacrements et l'Église, *en fonction de l'Histoire du salut* et de sa réalisation décisive. Il réfléchit sur l'actualité à la lumière du terme qui nous « situe » souverainement dans le service du Propos de Dieu. Aussi cette théologie, qui est conduite sur le type d'une réflexion philosophique assez tendue, n'a jamais l'allure déductive qui laisse à nos contemporains une impression de construction artificielle. Ce recueil se termine par un ensemble d'inspiration ignatienne sur l'obéissance et la dévotion au Sacré-Cœur.

Y. Congar.

J. DANIÉLOU, s.j. : *Approches du Christ*. Coll. « Église et Temps présent ». Grasset, Paris, 1960; 253 pp.; 8,10 NF.

Comme il l'avait fait dans *Dieu et nous*, le P. Daniélou s'est proposé dans ce nouveau volume de montrer la convergence et la complémentarité des diverses voies d'accès qui peuvent être suivies aujourd'hui à la rencontre du Christ. Trop souvent elles se présentent séparées, voire incompatibles; en fait elles sont toutes nécessaires pour rejoindre le Christ de la foi chrétienne authentique. Jésus de Nazareth, inséré en un moment précis de l'histoire, est le Dieu fait homme; les prophéties et les figures de l'Ancien Testament ont aidé les premières générations chrétiennes à balbutier quelque chose de son mystère. Les notions élaborées par la philosophie grecque ont été mises à profit dans la constitution de la Christologie; les religions à mystères elles-mêmes, malgré leur ambiguïté, ont préparé les âmes à accepter la Passion rédemptrice et à dépasser l'écorce des événements de la vie de Jésus pour saisir l'actualité permanente dont ils sont porteurs. Le Christ vit et se communique aux hommes par son Église, dans la parole, les sacrements, toute l'activité missionnaire qui caractérise cette Église entre toutes les religions; mais le Christ est aussi pour chacun le Maître intérieur qui le révèle à lui-même et l'introduit dans le mystère de Dieu. Pour chacune de ces perspectives le P. Daniélou, sans vain étalage d'érudition, tire profit des recherches les plus récentes et se montre informé des préoccupations les plus actuelles. S'adressant avant tout à des lecteurs de culture universitaire, il leur propose une connaissance du Christ à la fois très traditionelle et très neuve.

I.-H. D.

PHILIPPE (M.-D., o.p.) : *Mystère du Corps Mystique du Christ*. Éd. La Colombe, Paris, 1960; 179 pp.

C'est un livre intensément vivant, chrétiennement vivant, que ce *Mystère du Corps Mystique du Christ* et qui s'attache à l'un des aspects de la vie chrétienne auxquels fidèles et théologiens sont aujourd'hui le plus sensibles, à savoir cette communauté de personnes que forme l'Église au milieu du monde et en liaison avec lui. Livre *vivant*, disions-nous, et pourtant trois chapitres sur cinq (130 pages sur 170) pourraient donner l'impression d'une simple suite de textes reliés entre eux par un sobre commentaire, mais c'est précisément ce fil conducteur qui permet de lire les textes en profondeur, leur

laissant toute leur transparence, toute leur chaleur tout en révélant les lois et les structures profondes des réalités dont ils nous parlent. En ces trois chapitres, l'auteur (laissant de côté les indications que pourraient fournir les livres de l'Ancien Testament et les Evangiles Synoptiques) interroge successivement saint Paul, l'Epître aux Hébreux, l'Apocalypse, l'Evangile de saint Jean et recueille leurs déclarations. Son but n'est pas de constituer des dossiers sur la mentalité de quelques penseurs vénérables du Ier siècle après Jésus-Christ ou de préparer des élaborations ultérieures, mais de regarder directement avec les auteurs inspirés l'œuvre réelle de Dieu, le milieu de vie, la communauté de personnes (y compris les Personnes divines !) dans lesquels nous sommes plongés, de reconnaître les aspects et les lois organiques de cet ensemble de rapports personnels. On sera saisi, dans cette lecture méditée, par la façon dont toute communauté chrétienne se forme autour de rapports intensément personnels avec le Christ et aussi par la complexité des rapports du chrétien avec le monde, devant lequel il doit être simple comme la colombe et prudent comme le serpent. Notons au passage que le P. Philippe n'a pas voulu présenter les éléments institutionnels de l'Eglise, mais uniquement la communauté qu'elle forme. Bien entendu, une lecture aussi rapide de l'Ecriture ne pouvait mettre en valeur toutes les intentions de chaque passage et il importe pour en profiter de rester disponible aux enseignements que l'on n'aurait pas perçus soi-même dans le texte ou que l'exégèse n'ose pas encore y reconnaître.

L'un des éléments qui donnent un particulier relief à ce petit livre et qui en font à la fois le prix et l'actualité, c'est la confrontation que l'auteur veut faire entre la communauté merveilleuse, si admirablement centrée et respectueuse de l'absolu de chaque personne, que nous offre le Christ dans son Corps mystique, et les trois types, les trois niveaux de solidarité dans lesquels l'humanité est naturellement engagée et qui donnent naissance de nos jours à autant de « mystiques » plus ou moins déclarées, mais également totalitaires, exclusives de tout commerce personnel avec le Dieu transcendant et par là même finalement inhumaines : solidarité dans le travail et la *praxis*, exaltée par le marxisme; solidarité dans le devenir cosmique et biologique, exaltée par une philosophie d'inspiration évolutionniste; solidarité dans l'éveil et le développement des consciences, exaltée par la phénoménologie et une philosophie dominée par la considération de l'intersubjectivité. Il était bon de prendre vivement conscience des espérances que soulèvent de telles solidarités, des prétentions que développent les systèmes de pensée et les humanismes qui leur ont donné valeur d'absolu, pour les « mesurer » ensuite par contraste dans la lumière de Dieu, les relativiser, exorciser les systèmes et reconnaître les invitations providentielles, voire le soutien indirect qu'ils apportent à la communauté des fils de Dieu. On remarquera à la fin de l'ouvrage la présentation vigoureuse des exigences héroïques impliquées dans les deux attitudes extrêmes que l'Esprit peut demander aux chrétiens devant le monde de la technique.

On ne saurait trop recommander ce livre qui unit, à propos d'un si grand sujet, intelligence théologique et pastorale, prédication apostolique et contemplation spirituelle.

Fr. A. Patfoort.

Saint IGNACE : *Exercices Spirituels*. Traduits et annotés par Fr. Courel, s.j. Coll. « Christus ». Desclée de Brouwer, Paris, 1960; 232 pp.

Une nouvelle traduction française va répandre les *Exercices Spirituels*. Trois autres avaient reçu en France

un large accueil : celle du P. Jennesseaux en 1854; celle du P. Doncoeur en 1939, actuellement la plus répandue; enfin, en 1953, celle du P. Pinard de la Boullaye, qui reproduisait, après maintes retouches, l'édition de 1854. Ces quatre traductions ont ceci de commun qu'elles reproduisent un texte espagnol — l'unique — dénommé abusivement « autographe », du fait qu'il porte quelques corrections de la main même de saint Ignace. L'édition critique de l'autographe était réalisée en 1919 par le P. Codina dans les M.H.S.J. et une édition manuelle (Marietti, Turin 1928) le mettait à portée de tous. Le choix de la version espagnole, comme eût été tout autre choix reste discutable. Nos quatre traducteurs ayant pris le même parti, accordons-leur un préjugé favorable. La traduction du P. Fr. Courel se distingue des trois autres par son excellence; jamais l'opuscule n'avait été aussi bien rendu; c'est après examen minutieux que nous osons regarder la nouvelle translation comme exceptionnelle et serrant au plus près la phrase et le vocabulaire du célèbre livret. Qu'ajouter à cela ? Les *Exercices Spirituels* sont la chose la plus banale et la plus ennuyeuse à qui les parcourt d'un œil distrait. Mais deux personnages s'en nourrissent avec passion : le retraitant sérieux qui en éprouve le bienfait et l'historien, tout surpris devant ces pages qui, non seulement recueillent un long passé, mais sont le confluent et comme la quintessence des ferveurs de la première moitié du XVI^e^ siècle. On dira qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage mystique si l'on prête attention au projet fondamental du livret qui est d'obtenir de son client une conversion, un changement de vie, une réponse à l'invitation que fait le Christ de le suivre. Ajoutons cependant, à l'usage des âmes sublimes qui regardent d'un peu haut les *Exercices Spirituels*, qu'ils sont pénétrés de mysticité, d'une part, parce qu'ils mènent à une décision qui fait appel à l'expérience intérieure et au discernement des esprits, d'autre part, parce qu'ils donnent accès à une vie mystique, dont saint Ignace, comme son *Journal Spirituel* le montre assez, fut un modèle éminent.

J.-A. R.

CALVET (Mgr J.) : *La lumière de Complies*. Coll. « Vie intérieure ». Aubier, Paris, 1960; 264 pp.; 7,50 NF.

Un homme arrive à la fin de sa vie, à cet âge où l'on se juge et où l'on juge le monde avec plus de détachement et de sérénité, où l'on voit mieux quelle fut la conduite de Dieu, où l'on discerne davantage les raisons d'en rendre grâces. Dans cette lumière du soir, il nous livre ses réflexions, ses retours sur le passé, ses entretiens avec un incroyant, un trappiste, un ami. Dieu est toujours présent en ces pages qui traitent de l'expérience religieuse, de l'action du Saint-Esprit, de l'Immaculée Conception, de l'humanisme chrétien. Nous avons particulièrement aimé le chapitre intitulé : « Comment je crois » qui pourra éclairer des âmes en quête de la foi.

Enseignement riche et varié, exprimé en une langue parfaite; confidences qui émeuvent souvent et dont on a peine à se détacher.

M.-L. T.

VANDON (E.) : *Enfin l'aurore*. Coll. « Foi vivante ». Éd. du Cerf, Paris, 1960; 237 pp.

Cette collection nous a déjà donné d'excellents itinéraires spirituels d'âmes en recherche de la vérité, celui-ci est de même qualité et de même valeur. Cette Anglaise, femme peintre, après une enfance heureuse, connaît une adolescence douloureuse, dans un foyer désuni, son père ayant été sa grande désillusion. Un amour

libre doit la libérer de toute la contrainte de son milieu de gens bien, mais elle gardera au fond d'elle-même une nostalgie d'un absolu qui, après une vie mouvementée, se révélera à elle par l'entremise d'un prêtre dont la vie intérieure profonde sera pour elle comme un phare.

Il faut lire ces pages si vraies et si bienfaisantes et les faire lire à ceux qui cherchent la vérité.

P. F.

CLÉMENCE (Jean, s. j.) : *Évangile, lumière de vie*. Éd. Xavier Mappus, Le Puy, 1960; 208 pp.; 7,95 NF.

Ne cherchons pas en ce livre une synthèse de la vie spirituelle; il ne veut donner que « des points de vue » pour essayer de résoudre les problèmes contemporains à la lumière de l'Évangile. L'attitude du chrétien doit être celle de saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Cette docilité exige une grande attention à Dieu et au prochain; le service de Dieu et des autres conduit à l'abnégation et à la pauvreté, mais cette pauvreté débouche sur la vraie liberté chrétienne et la joie. Signalons de belles pages sur le célibat, l'action catholique, le comportement du disciple du Christ en face de la culture humaine et de la politique. On sent que l'auteur a longuement médité l'Évangile, qu'il connaît bien saint Augustin, Ignace de Loyola, François de Sales. Le sens de Dieu, l'amour du prochain dont témoigne cet ouvrage aideront bien des chrétiens à vivre leur foi en adultes.

M.-L. T.

RONDET (H. s. j.) : *Litanies du Sacré-Cœur*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1960; 128 pp.; 4 NF.

Ce commentaire des Litanies du Sacré-Cœur ne suit pas l'ordre habituel de la récitation liturgique, mais dispose les invocations de façon à réfléchir plus méthodiquement sur le mystère du Christ. C'est donc un petit traité de l'Incarnation vue dans la lumière de l'amour du Verbe fait chair qu'il nous offre, à la fois simple et pratique, se référant sans cesse à l'Écriture, la Tradition, l'encyclique *Haurietis aquas*. Il est suivi d'un Chemin de Croix en union avec le Sacré-Cœur.

M.-L. T.

Par amour. Consignes d'un animateur spirituel. Extraits des écrits du P. Crozier. Préface de S. E. Mgr Fourrey. Éd. Vitte, Lyon, 1959; 168 pp.; 8,30 NF.

Prêtre du Prado, le P. Crozier exerça une immense influence sur le clergé et sur les fidèles du diocèse de Lyon par sa direction spirituelle et par la diffusion de millions de brochures. En 1901, le P. de Foucauld, ayant lu un de ces opuscules, voulut en connaître l'auteur; ainsi naquit une amitié qui devait unir ces deux prêtres jusqu'à leur mort en 1916. Toute la doctrine du P. Crozier est centrée sur l'amour de Dieu pour nous; sans cesse il s'employait à ouvrir les âmes à ce don divin. Les pages rassemblées ici, — extraits de ses notes et de sa correspondance, — considèrent sous cette lumière les mystères du Christ et de la Vierge, la fécondité de la souffrance, la sainteté du prêtre, l'apostolat. Pie XII souhaitait les voir entre les mains de tous ceux qui sont voués au Seigneur.

M.-L. T.

RONSIN (F.-X., s. j.) : *Obéir c'est... régner*. Spes, Paris, 1960; 240 pp.; 7,20 NF.

Tout dans la vie religieuse : les trois vœux, la vie commune, la prière, la souffrance, l'apostolat, est

réponse à l'Amour, tout sert à édifier le royaume de Dieu. A l'aide de mille exemples empruntés à la vie des saints et à de multiples témoignages contemporains, l'auteur montre la grandeur de cette consécration à la gloire du Seigneur, pour le salut du monde.

M.-L. T.

MÉNIL (R. de, o. p.) : *Chemin de Croix*. Lourdes, Rosaire 1959. Secrétariat national du Rosaire, Paris, 1959; 32 pp.

BRETON (Fr. Valentin-M.) : *Chemins de Croix*. Coll. « Sources vives ». Éd. Franciscaines, Paris, 1959; 144 pp.; 3,90 NF.

Chaque année, durant le pèlerinage du Rosaire à Lourdes, les malades couchés sur leurs brancards et formant tous ensemble une grande croix vivante participent à un Chemin de Croix. En 1959, le P. de Ménil les a aidés à y participer, par des réflexions courtes mais très pleines, rapprochant sans cesse la Passion et l'Eucharistie.

Les éditions franciscaines ont réuni en un volume les différents Chemins de Croix prêchés durant toute sa vie par le P. Valentin-M. Breton. Signalons surtout ceux formés de textes scripturaires et liturgiques. L'ensemble aidera grandement les fidèles à méditer les souffrances du Christ.

M.-L. T.

F. MARDUEL : *Le pardon de Dieu*. Éd. Xavier Mappus, Le Puy, 1958; 168 pp.; 6,60 NF.

Fr. VALENTIN-BRETON : *Va en paix*. Coll. « Sources vives ». Éd. franciscaines, Paris; 160 pp.; 3,30 NF.

Deux livres sur la confession. Le premier montre d'abord comment on doit juger et accuser ses fautes, de façon lucide et personnelle. Il traite ensuite de la confession fréquente et des fruits que l'on devrait en retirer. La perspective est un peu restreinte, mais l'ensemble est très pratique, et l'examen de conscience qui termine ces pages, centré sur les vertus théologales, souligné par des textes bibliques, est excellent.

L'étude du P. Valentin-Breton suit une marche différente : après une rapide esquisse de l'histoire du sacrement de pénitence, il étudie l'œuvre accomplie par la grâce sacramentelle et la façon dont le pénitent participe à cette grâce. Des notes pleines de sagesse sur le confesseur et le directeur, puis sur l'examen de conscience, achèvent l'ouvrage qui tend à mettre en relief la valeur de la confession fréquente.

M.-L. T.

COLOMBAS (D. Garcia M.) : *Paraiso y Vida angelica*. Sentido escatologico de la vocacion cristiana. Bibl. « Vida Cristiana » 3. Abadia de Montserrat, 1958; 308 pp.

Dom G. Morin nous avait redit, dès 1913, que la vie monastique n'est que la vie chrétienne conséquente. Dom J. Leclercq, le P. L. Bouyer, de concert avec E. Peterson, l'ont montrée comme imitation de la vie angélique ou — nous préférons pour notre part cette catégorie — comme ayant essentiellement un sens eschatologique. Un moine de Montserrat nous donne la documentation, sans doute à peu près exhaustive, du thème, distribué sous ces quatre grands chefs : I) Histoire de la vie angélique sur la terre (Paradis terrestre, c'est-à-dire l'homme appelé à être compagnon des anges; Paradis, donc vie angélique, restauré par Jésus-Christ, Nouvel Adam, L'Église, nouveau Paradis). II) La conquête de la vie angélique (Nostalgie du ciel; L'échelle du Paradis est faite des degrés de l'humilité; Combat spirituel, dans lequel les anges nous aident). III) Aspects de la vie angélique (Chas-

teté, renoncement, fuite du monde, jeûne, prière, veilles; Contemplation et louange de Dieu). IV) La perfection de la vie angélique (dans le cloître). — Avouons franchement que, enclin à nous méfier du thème de la vie angélique, par fidélité biblique et éloignement d'une spiritualité néoplatonicienne ou pythagoricienne, nous avons été conquis par la cohérence et la beauté de cette synthèse, toute pénétrée de tradition. L'érudition y est grande, mais ne pèse pas. Nous ne pouvons qu'en souhaiter une traduction française.

Y. CONGAR.

Pénitence et engagement dans le monde. Éd. Action Catholique Canadienne, Montréal, 1960; 197 pp.

Ce livre réunit une série d'études destinées aux laïcs engagés dans l'Église pour leur permettre d'approfondir et d'enrichir leur vie spirituelle en leur faisant vivre les richesses de la Pénitence. Péché, sens du péché, lutte contre le péché, retour à Dieu par le Christ, sacrement de pénitence, direction spirituelle, tels sont les thèmes qui composent ce livre. Nous pensons que les laïcs engagés trouveront ici ample matière à réflexion et changement d'attitude vis-à-vis de la Pénitence, au profit d'une vie sacramentelle et ecclésiale plus vraie et plus réelle.

P. F.

ESSER (P.-K.) et GRAU (E.) : *La conversion du cœur* et *Pour le Royaume.* Coll. « Présence de saint François », nos 8 et 9. Éd. Franciscaines, Paris, 1960; 128 et 192 pp.; 3,60 et 5,10 NF.

Montrer que la « pénitence » franciscaine n'est autre que la conversion du cœur réclamée par l'Évangile, tel est le but de ces deux petits livres de spiritualité franciscaine. Ils mettent en valeur d'une manière fort heureuse l'optique large et théocentrique de saint François et de ses premiers disciples dans la construction du Royaume de Dieu. Ces publications font honneur à la collection « Présence de saint François » et seront bien accueillies par les nombreux amis du Poverello.

P. F.

MAX PICARD : *Die Flucht vor Gott.* Herder Bücherei, band 18. Herder Verlag, Freiburg-in-Brisgau, 1958; 160 pp.

Ce sont des méditations proches de celles de Urs von Balthasar que nous offre Max Picard, l'auteur, très populaire chez les catholiques allemands, du *Monde du silence,* de *Hitler et nous,* du *Mariage inébranlable.*

Max Picard décèle, dénonce, poursuit la fuite devant Dieu, dans tous les domaines de la vie moderne : vie de l'esprit, création technique, artistique, commerce, vie dans la nature et vie de la cité. Elle s'organise et se défend. Ne serait-ce pas finalement le sens même de notre époque que cet effacement de Dieu à notre conscience, et notre oubli de sa présence, se demande-t-il avec angoisse ? Ce dont nous faisons l'expérience aujourd'hui, c'est qu'au fond, Dieu ne fait pas partie de l'image du monde, que Dieu est élevé au-dessus de tout ce qui est né de l'homme, et de tout ce qui peut être pensé de lui. Nous fuyons Dieu, telle est la réalité d'où surgit l'angoisse contemporaine, et le repos du cœur est l'expédient possible. Nous fuyons Dieu, mais Dieu nous poursuit, telle est la réalité pleine d'espérance sur laquelle l'auteur nous laisse : Dieu apparaît à l'homme toujours plus élevé, toujours plus plein de sens, alors même que le doute, l'insécurité, l'angoisse ont pu prendre possession de lui.

B. DUPUY.

Y. DE MONTCHEUIL, s.j. : *L'Église et le monde actuel.* Coll. « Bibliothèque de l'homme d'action ». Éd. Témoignage chrétien, Paris, 1959; 5 NF.

Ces études qui, en pleine guerre, rappelaient aux chrétiens la nécessité de ne pas subir, mais de juger à la lumière de la foi les institutions et les événements, n'ont pas perdu de leur actualité. Les pages sur la civilisation chrétienne, sur les problèmes raciaux, sur les rapports entre le spirituel et le temporel sont particulièrement profondes et nourries de la doctrine de l'Église.

M.-L. T.

NIKOLAUS VON ARSENIEW : *Die Verklärung der Welt und des Lebens.* C. Bertelsmann Verlag, Gütersloh, 1955.

Ce très beau livre devrait être traduit en français. Il est le meilleur antidote qui soit à une espèce de christianisme utilitaire qui semble avoir perdu presque tout pouvoir d'attirer personne pour avoir cru satisfaire l'homme à bon compte en ne lui offrant qu'un soutien de sa vie sociale ou politique. Il y a longtemps qu'on n'avait mis ainsi en lumière cette beauté de la sainteté à laquelle les anciens étaient si sensibles, qui nourrit l'esprit de louange désintéressée et restaure l'âme dans la joie de l'enfant de Dieu à qui tout parle de son Père et de sa patrie célestes. Il fallait cette intime connaissance de la tradition mystique, liturgique, iconographique orientale, dont Nicolas Arseniev a déjà fourni tant de témoignages, pour nous restituer cette vision radieuse. Et il fallait aussi sa culture pour nous montrer comme une telle vision du christianisme répond bien mieux à l'aspiration totale de l'âme humaine que les utilitarismes mesquins. Rien ne pouvait mieux faire comprendre combien l'esprit de contemplation est essentiel au vrai christianisme, mais aussi comment la vraie contemplation chrétienne ne nous détourne pas du monde, mais nous le fait voir tout entier avec ces yeux neufs qui sont les yeux de la foi.

LOUIS BOUYER.

JOSEPH TIGER : *Royaume sans frontières.* Coll. « La Vigne du Carmel ». Éd. du Seuil, Paris, 1959; 144 pp.

Le Royaume où nous font pénétrer ces méditations est celui que nous ouvre l'Évangile. Le ton est simple, direct; la pensée est toujours exigeante et recueille la substance de l'enseignement évangélique. Si quelqu'un voulait d'aventure apprendre les attitudes fondamentales que Jésus-Christ exige de l'homme, il faudrait lui conseiller la lecture de ces pages très denses : l'esprit d'enfance, l'abandon à Dieu comme à un père, l'amour supérieur à la vertu, telles sont les composantes de notre conversion. Ce qu'il y a de dépaysement pour l'âme dans la manière d'agir de Dieu est très fortement mis en lumière. Toutes ces richesses nous sont ouvertes par un approfondissement des grandes paraboles de l'Évangile. Bref, un livre très humain, où nous retrouvons nos difficultés et nos problèmes; nos faiblesses aussi, mais jugées par la miséricorde déconcertante d'un Dieu qui est notre Père.

GUY LAFON.

L'Imitation de Jésus-Christ. Traduit par M. MICHELET. Éd. Saint-Augustin, Saint-Maurice (Suisse), 1959; 352 pp.; 9 NF.

L'*Imitation* n'est plus guère lue de nos jours. Cette nouvelle traduction aidera peut-être à mieux comprendre combien elle reste le livre de la quête passionnée de Dieu et de son

amour, et, comme le souligne l'Introduction, le poème de la joie spirituelle. Traduction qui met ce vieux texte à la portée de nos contemporains, en une langue simple et vivante, servie par une typographie aérée.

M.-L. T.

P. LIPPERT, s.j. : *Mystères et vie.* Traduit de l'allemand par M. l'abbé VIRION. Coll. « Sources chrétiennes ». Éd. franciscaines, Paris, 1959; 168 pp.; 3,75 NF.

Plus n'est besoin de présenter Peter Lippert; on connaît bien la richesse de sa pensée, le lyrisme de son style. Ces qualités se retrouvent dans ces causeries faites en 1933 à la radio bavaroise sur la découverte des mystères de Dieu et leur répercussion dans notre vie quotidienne. Les dons divins provoquent notre émerveillement, nous y répondons par notre foi et notre amour. Un dialogue s'engage alors entre le Seigneur et nous; notre vie morale n'est plus la froide observance d'un code, mais la réponse à un appel personnel; la moindre de nos démarches est inspirée par les réalités surnaturelles. L'auteur est un poète, et l'intuition a plus de part dans son œuvre que la démonstration; sans doute est-ce pour cela que quelques formules manquent de rigueur théologique; l'ensemble reste cependant d'une densité remarquable.

M.-L. T.

R. CHRISTOFLOUR : *Signes et messages pour notre temps.* Coll. « La barque du soleil ». Éd. Buchet-Chastel, Paris, 1958; 396 pp.; 1 200 fr.

Aux hommes de notre temps, sourds à la voix intérieure, il faut des faits évidents et palpables pour reconnaître le surnaturel; or Dieu, en notre siècle de matérialisme, multiplie les messages et les apparitions pour ébranler l'incrédulité de nos contemporains. Tel est le thème de ce livre qui, pour l'illustrer, fait le récit de nombreux événements préternaturels de ces dernières années. Il faut regretter que tous ces épisodes soient mis sur le même plan : les apparitions de la Vierge à Fatima ont été reconnues par l'Église, on ne peut encore en dire autant de celles de Marienfeld ou de Trois-Fontaines; le procès de béatification du moine Charbel est déjà très avancé en Cour de Rome, mais Thérèse Neumann et Marie-Thérèse Noblet restent très discutées; sœur Consolata Betrone paraît avoir été une âme humble, détachée, fidèle, et l'on ne trouve rien de répréhensible dans le message qu'elle dit avoir reçu du Christ, mais les révélations de sœur Faustine ont été récemment condamnées par le Saint Office, et le P. Plé a dit dans cette revue ce qu'il fallait penser de « Cum clamore valido ».

En appendice, l'auteur discute deux cas plus douteux encore : « Les lettres de Pierre » et « Au diapason du ciel »; bien que l'on devine ses préférences, il ne peut prendre parti, et c'est heureux puisque le livre de Mme de Jouvenel a été mis à l'Index en 1955.

Certes, le ciel se manifeste parfois aux hommes, et il n'est que d'aller à Lourdes pour en être persuadé, mais l'Église nous demande une extrême prudence devant les manifestations surnaturelles tant qu'elle ne les a pas officiellement reconnues.

M.-L. T.

Kardinal ST. WYSZYNSKI : *Der Christ und die Arbeit* (Le chrétien et le travail). Verlag Herder, Wien, 1959; 192 pp.; DM 11,20.

C'est toute la signification du travail dans la vie humaine, que développe cet ouvrage. On y montre à la

fois l'insertion du travail dans le dessein de Dieu et dans la nature humaine, sa raison d'être au niveau de la nature et sur le plan surnaturel, sa valeur pour le développement de l'individu et dans la vie sociale, sa place indispensable même dans la vie d'hommes qui n'auraient pas été blessés par le péché, comme aussi sa valeur rédemptrice. A lire ce livre, on éprouve le sentiment que le thème du travail a été longuement médité par son auteur. On comprend d'ailleurs combien le Cardinal Primat de Pologne avait à cœur de présenter dans toutes ses dimensions l'authentique doctrine chrétienne du travail, face à l'expérience marxiste. C'est un admirable message que les chrétiens pourront méditer.

R.-L. Oeciislin.

H. LUBIENSKA DE LENVAL : *Trêve de Dieu*. Coll. « Bible et vie chrétienne ». Éd. Casterman-Éd. Maredsous, Tournai-Paris, 1959; 144 pp.; 600 fr.

Le besoin de pacification de l'âme et la nostalgie de Dieu, que de nos jours une élite ressent si vivement, invitent à faire trêve au bruit, à la lumière insolente, à toutes les causes de dispersion. On connaît les grandes thèses de Mme de Lenval pour l'éducation des enfants; cela n'enlève rien à l'intérêt vivant de cet ouvrage, qui renouvelle le sujet en l'illustrant d'exemples vécus et en l'appuyant d'observations suggestives; par exemple sur les horaires comparés de la vie monastique, de la vie paysanne que rythme la nature, et de la vie citadine; sur le mode de penser des Grecs — le nôtre par éducation — et celui de la Bible; sur le prétendu anthropomorphisme des écrivains sacrés, qui serait plutôt un théomorphisme : l'homme est l'image de Dieu par ses mains qui œuvrent à l'exemple du Créateur, et par toutes les autres puissances de son être corporel et spirituel; sur l'action, qui libère la pensée du discours : dans un appendice consacré à l'évangile de saint Jean, est mis en valeur le rôle des verbes dans les discours du Seigneur : il s'agit toujours de faire quelque chose.

Mme de Lenval est absolue, donc discutée. On voudrait connaître sa pensée sur le louvetisme : quand une cheftaine donne le signal du « grand hurlement », le bruit n'est pas attaqué et vaincu, mais accepté et canalisé. Erreur ou concession légitime à la nature du petit garçon ? « Il y a un temps fixé pour tout », répondrait l'Ecclésiaste : un temps pour contempler et un temps pour hurler.

M. F.

R.-Th. CALMEL, o.p. : *École et sainteté*. Coll. « Spiritualité de l'enseignante ». Éd. de l'École, Paris, 1958; 64 pp.

Ces conférences destinées à des religieuses enseignantes veulent les aider à vivre leur consécration et les exigences de leur vocation dans les conditions concrètes d'une vie d'éducatrices, sans mettre de séparation entre leur apostolat et leur propre sanctification. C'est par la charité, amour de Dieu, amour de l'Église, amour des âmes pour Dieu, qu'elles feront l'unité dans leur vie. Tous les enseignants chrétiens pourront tirer profit de ces pages, en faisant les adaptations nécessaires.

M.-L. T.

P. RANWEZ, s. j., et M. DEFOSSA, J. GÉRARD-LIBOIS : *Ensemble vers le Seigneur*. La formation religieuse en famille. Éd. Lumen Vitae, Bruxelles, 1959; 268 pp.

On nous prévient que ce livre a été expérimenté et vécu avant d'être

écrit. Vécu, semble-t-il, par des chrétiens 100 %, qui décrivent étape par étape comment des petits baptisés réalisent dans la sérénité l'idéal du chrétien croyant et pratiquant (pratiquant le culte et pratiquant la vertu). Étape par étape : c'est-à-dire qu'il est tenu compte des capacités de chaque âge; l'idéal : c'est-à-dire qu'on rencontre très souvent des assertions telles que : dès leur jeune âge les enfants doivent savoir que... »; « l'approfondissement des années à venir doit pouvoir s'appuyer sur... ». Le développement du plan se poursuit, imperturbable, à partir de réussites successives... il n'y a pas de problèmes, les enfants se laissent pétrir et instruire...

Une charnière délicate est celle de la profession de foi, « occasion d'établir un style de vie sérieusement chrétien »; comment donc faut-il qualifier le style de vie antérieur à cette « occasion »? celui du moins qui est évoqué dans ce livre? Qui dit mieux?

Une autre charnière délicate est celle du passage à l'adolescence. Les difficultés en sont finement analysées; mais peut-être les minimise-t-on du point de vue de l'éducateur qui s'y affronte; tout ne se passe pas toujours bien, même si la famille fait tout ce qu'elle doit; elle n'est pas le principal acteur. Ce déplacement des rôles est inconscient, si l'on en juge par l'exemple qui appuie certain conseil donné aux parents d'exprimer discrètement devant leurs grands enfants leur foi et leur admiration envers Dieu : l'exemple est celui d'Anne Franck, qui dans son grenier écrit : « Je te remercie, mon Dieu, de tout ce qui est Bon, Aimable et Beau »; ce témoignage émouvant, ce n'est pas la famille d'Anne qui l'a porté, mais Anne elle-même, et en dehors de toute pression adulte (p. 163).

On trouvera dans *Ensemble vers le Seigneur* un programme de doctrine et un programme de vie gradués selon les âges — principes et méthode; des exemples et applications; des directives pour la préparation aux sacrements — avec une dizaine d'adaptations de psaumes sur de fort jolie musique; des suggestions pour des liturgies familiales; et à la fin de chaque chapitre, une page de questions : « Et *nous deux*, qu'en pensons-nous? » qui souligne bien à qui s'adresse l'ouvrage.

M. Fargues

LITURGIE

Aktuelle Fragen zur Eucharistie. Hrsg. v. M. Schmaus. Max Hueber, Munich, 1960; 196 pp.; 12.80 DM.

Pro Mundi Vita. Festschrift zum Eucharistischen Weltkongress, 1960. Hrsg. v. d. Theolog. Fakultät de Ludwig-Maximilian-Universität München. M. Hueber, Munich, 1960; 334 pp.; 23 DM.

Le Congrès eucharistique de Munich (août 1960) nous a valu deux beaux livres de théologie sur le sacrement de l'autel. Le premier est sorti d'une réunion des théologiens de langue allemande, qui se tient tous les deux ans, mais, généralement, ne publie pas : cette fois, la circonstance a poussé à publier. Six études, dont une, d'une ordonnance classique, de l'éditeur, Mgr M. Schmaus. — Le P. Karl Rahner aborde la question Parole et Eucharistie, ou plutôt Parole et Sacrement. Il met l'accent surtout sur l'unité des deux. On pourrait, et nous développerions volontiers ce thème, montrer en eux *deux* moyens différents et complémentaires de manger le Pain de vie. K. R. voit l'unité profonde des deux principalement dans leur rapport au salut. Le sacrement, avec sa valeur d'*opus operatum*, est la réalisation

la plus haute d'une parole de salut efficace, appliquée à la situation d'une personne. Cette façon de voir les choses a le grand avantage d'éviter la coupure assez commune consistant à attribuer à la parole l'aspect d'enseignement ou de renseignement, et au sacrement l'efficacité. — Signalons, dans le même recueil, l'étude canonique de Kl. Mörsdorf sur le sujet de la célébration eucharistique (reprise dans le second recueil), intéressante pour la théologie des pouvoirs et fonctions dans l'Église. — Al. Winklhofer, dans une étude sur l'Eucharistie comme sacrifice, repas et culte (objet de), insiste d'une manière impressionnante sur l'aspect de nourriture, dont il pousse l'application à la présence réelle conservée dans nos églises. — L. Scheffczyk développe d'une manière renouvelée le thème, en lui-même classique, de la valeur cosmique de l'Eucharistie. Il montre la place de l'Eucharistie dans le processus de spiritualisation de la matière.

Le Congrès lui-même affichait le désir de donner une note authentiquement chrétienne. On nous dit qu'il y a réussi. Cela se marque aussi dans le très beau volume publié à son occasion par la Faculté de Théologie catholique de Munich : par la place donnée à la Parole, donnée aussi au point de vue cosmique, etc. Ce dernier est exposé surtout dans la très belle étude de W. Ziegler sur « le Pain de nos champs » d'après saint Irénée; et aussi dans celle de M. Schmaus sur l'Eucharistie comme garante de notre résurrection (mais il déborde largement ce thème). Retenons aussi le travail où V. Hamp fait le point de l'exégèse concernant les différents textes bibliques qui intéressent le type de Melchisédech, en particulier le Ps. *Dixit Dominus*. — G. Schwaiger nous intéresse et nous touche personnellement par une étude sur la pensée de Möhler concernant la communion des laïcs au calice. Möhler a gardé à ce sujet jusqu'à la fin des idées que nous partageons. — La question de l'ordre à mettre entre la valeur Sacrifice et la valeur Sacrement est traitée par L. Scheffczyk : sacrifice *d'abord*, dit-il. — J. Pascher réunit les beaux apports des textes liturgiques sur les notions : *vivificare, vegetare, alimonia, remedium*. — R. Egenter montre le sacrifice de soi, qui est l'âme d'une vraie vie chrétienne, s'achever dans l'union à l'Eucharistie. — Il faudrait encore citer telle étude d'iconographie où R. Bauerreiss nous montre la représentation de l'Homme de douleur naissant de celle, orientale d'inspiration, du Roi de Gloire vainquant par la souffrance... Ou encore un certain nombre d'études d'histoire régionale sur le culte eucharistique ou les confréries eucharistiques... D'autres encore, puisque le recueil comporte dix-neuf contributions. Nous en avons dit assez pour que ceux qui ont à enseigner ce traité ou à en élaborer certains aspects sachent quelles richesses ils trouveront ici.

Y. CONGAR.

BARRAU (Paul) : *La messe et le peuple aujourd'hui*. Coll. « Église et monde ouvrier ». Éd. Ouvrières, Paris, 1960; 288 pp.; 6,90 NF.

Comment les ouvriers voient-ils la messe ? Quels obstacles y rencontrent-ils ? Qu'en attendent-ils ? Une enquête a été menée auprès de militants de l'A.C.O., dont les résultats sont présentés et analysés dans la première partie de cet ouvrage. En réponse à leurs questions et à leurs difficultés, les deux autres parties, en un langage à la fois exact et accessible, cherchent à leur faire comprendre ce qu'est la messe et comment elle se relie à leur vie quotidienne. Ce livre sera utile à ceux qui doivent parler de la messe à des ouvriers, mais aussi à ceux qui s'interrogent sur l'intelligibilité des signes sacrés pour les hommes de notre temps.

PH. R.

CHARMOT (F., s. j.) : *La messe, source de sainteté.* Éd. Spes, Paris, 1959; 352 pp.; 12 NF.

De tout temps, les chrétiens ont cherché dans l'eucharistie l'aliment de leur vie spirituelle et de leur sainteté. Dans cette recherche, chaque époque a eu sa méthode particulière. Celle qu'expose le R. P. Charmot s'inspire moins des Pères et des textes liturgiques que de saint Ignace de Loyola et des auteurs spirituels de la Renaissance et de la Contre-Réforme; elle fait une large place à la communion spirituelle, mais passe sous silence la Parole de Dieu, dont la proclamation à la messe est pourtant un appel quotidien à la sainteté. Malgré sa richesse, ce livre, dont les vingt-cinq chapitres se déroulent selon le plan des *Exercices*, risque de ne pas répondre entièrement à l'attente de ceux qui, aujourd'hui, essaient de vivre de la messe.

PH. R.

AUCLAIR (Mme M.) : *Ta messe. Tes prières.* Éd. du Seuil, Paris, 1960; 126 pp.

Voici non pas un livre de messe ni un livre de prières, mais une initiation à la messe et à la prière, pour enfants de six à dix ans. A chaque partie de la messe est assignée sa juste place et de même à chaque sorte de prière : prière du matin et du soir, chapelet, oraison (mais oui! Mme M. Auclair a raison de penser que son petit lecteur est capable de cette attention silencieuse et affectueuse). Le ton simple et direct, et la référence constante au Seigneur Jésus, atteindront le cœur et l'esprit de l'enfant. En revanche, les fréquentes allusions à la manière, évidemment plus significative, dont la messe était célébrée autrefois, ne risquent-elles pas de le dérouter? Et est-il exact que « les messes du temps jadis duraient cinq ou six heures » (p. 36) ou que le prêtre baise l'autel parce qu'il contient des reliques des martyrs (p. 87)? N'est-ce pas plutôt parce qu'il représente le Christ? Ces menues imperfections seront facilement corrigées dans une prochaine édition de ce petit livre, qu'illustrent de nombreuses reproductions de peintures des XIV^e^ et XV^e^ siècles. Celles de Fra Angelico et de Giotto semblent les plus aptes, par leur simplicité et leur transparence, à aider la prière des enfants. Heureux ceux à qui ce guide amical sera offert à l'occasion de leur première communion.

PH. R.

Directoire pour la Pastorale de la messe à l'usage des diocèses de France. 2^e^ éd. Éd. Notre-Dame, Coutances, 1960; 144 pp.

Cette nouvelle édition du Directoire, la seule qui fasse loi désormais, a été rendue nécessaire par la publication de l'Instruction *De Musica Sacra* du 3 septembre 1958; les principales modifications concernent la récitation du *Pater* et le rôle du commentateur. Rappelons, à l'occasion de cette réédition, que tout curé doit posséder ce Directoire, et s'efforcer de l'appliquer.

PH. R.

MARTIMORT (A.-G.) : *Les Signes de la Nouvelle Alliance.* Coll. « Horizons de la catéchèse » 1. Éd. Ligel, Paris, 1960; 430 pp.; 12,50 NF.

Ces signes de la Nouvelle Alliance, ce sont les sacrements que le Christ a institués et par lesquels il continue dans l'Église son œuvre de salut. Pour les interpréter exactement et pour les pénétrer à fond, il faut les replacer dans leur contexte biblique et liturgique. C'est la méthode qu'employaient un Cyrille de Jérusalem et un Ambroise de Milan dans

COLLECTION

" Problèmes de la Religieuse d'aujourd'hui "

A paraître en novembre :

Chanoine GÉRARD HUYGHE

Archiprêtre de Dunkerque

ÉQUILIBRE ET ADAPTATION

Préface de
S. Em. le cardinal LIÉNART

Hors commerce. 304 pages

En souscription : **8** NF

(*Bulletin ci-contre*)

LES ÉDITIONS DU CERF

29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e

ÉQUILIBRE ET ADAPTATION

« Nous sommes sûrs que le courage (de l'auteur) sera apprécié avec reconnaissance par toutes les Supérieures auxquelles il s'adresse et que ce livre trouvera une large audience au plus profond de leur cœur. »

P. Pirnay, S. J.

(*La Vie Spirituelle*, octobre 1960, p. 333).

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Valable jusqu'au 30 novembre

Nom : .....

Adresse : .....

Souscrit à ..... exemplaires du volume **Équilibre et adaptation** et adresse aux Éditions du Cerf la somme de **8** NF.

par chèque bancaire ou

par chèque postal (C.c.p. Paris 1436-36).

N.-B. — **Les souscriptions ne seront servies qu'au reçu du versement. Merci.**

LES ÉDITIONS DU CERF

29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e

ÉQUILIBRE ET ADAPTATION

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

HÉRITIÈRES DU PASSÉ ET APOTRES D'AUJOURD'HUI

CHAPITRE I. Le poids des années.
— II. Promesses d'avenir.
— III. Faut-il mourir à la tâche ?
— IV. Fuir le monde et être le monde.

DEUXIÈME PARTIE

UNE CELLULE INTÉRIEURE

CHAPITRE I. Pesanteur de la loi ou liberté des enfants de Dieu.
— II. Une école permanente d'oraison.
— III. Une école permanente de charité fraternelle.
— IV. L'intelligence de la Croix.

TROISIÈME PARTIE

LA FORMATION DES SUPÉRIEURES A L'EXERCICE DE L'AUTORITÉ

CHAPITRE I. Le Christ, Pasteur et Serviteur.
— II. Les faiblesses de la condition humaine dans l'exercice de l'autorité.
— III. Les dialogues du commandement et l'obéissance.

QUATRIÈME PARTIE

DÉVOUEMENT OU ÉVANGÉLISATION

CHAPITRE I. La communication de la Bonne Nouvelle.
— II. Quelles sont les causes d'échec ou de stérilité de l'évangélisation ?
— III. Quelles sont les conditions d'une véritable évangélisation ?

COLLECTION

" Problèmes de la Religieuse d'aujourd'hui "

Directoire des Supérieures	6,90 NF
Le Discernement des vocations de religieuses	3,00 NF
L'Obéissance et la religieuse d'aujourd'hui	6,60 NF
La Pauvreté et la religieuse d'aujourd'hui.	épuisé
La Chasteté et la religieuse d'aujourd'hui.	6,60 NF
Directoire des prêtres chargés de religieuses	7,20 NF
La formation doctrinale des religieuses..	épuisé
La Vie commune	7,20 NF
L'Apostolat	5,00 NF
Le Rôle du prêtre dans l'éveil des Vocations	6,00 NF
La Prière	9,00 NF
Le Rôle de la religieuse dans l'Église....	6,00 NF

ÉDITIONS DU CERF

29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e

leurs catéchèses. C'est aussi celle qu'emploie M. Martimort dans cette étude d'ensemble sur les sacrements. Rédigées à la demande des Frères des Écoles Chrétiennes, pour les guider dans leur tâche de catéchistes et d'éducateurs, ces modernes catéchèses s'adressent en fait à tous ceux qui doivent expliquer les sacrements aux fidèles, enfants ou adultes.

Après un premier chapitre qui dégage les lois communes de l'organisme sacramentel, l'auteur étudie chacun des sacrements; d'abord l'Ordre, qui prolonge dans l'Église la mission et le pastorat du Christ (on peut se demander si le fait que la plupart des sacrements soient conférés par un prêtre ou un évêque était une raison suffisante pour placer l'Ordre en premier lieu); puis les trois sacrements de l'initiation, qui s'éclairent l'un par l'autre; l'eucharistie, présentée dans le cadre de la messe, qui en fait mieux comprendre la signification; la pénitence, précédée d'un remarquable exposé sur « les pédagogies divines de la pénitence »; l'onction des malades, qui, comme l'indique la dénomination choisie, est un sacrement pour les malades et non pour les mourants; enfin le mariage... et la virginité, heureuse initiative qui permet d'éclairer l'un par l'autre ces deux états qui, chacun à sa manière, reflètent l'alliance nuptiale du Christ et de l'Église.

Deux traits nous semblent faire la valeur propre de l'ouvrage : d'une part son souci pédagogique et ses nombreuses remarques de méthode, dont même les théologiens sauront tirer profit; d'autre part, son effort constant et fructueux pour situer chaque sacrement dans la perspective de l'histoire du salut et lui restituer ainsi toutes ses dimensions. Une bibliographie abordable, placée en tête de chaque chapitre, achève de faire de ce manuel un excellent outil, dont on usera avec plaisir et efficacité.

PH. ROUILLARD.

C. PEPLER, o.p. : *Sacramental Prayer*. Bloomsbury Publishing Co, Londres, 1959; 148 pp.

Sous un titre un peu énigmatique, le P. Pepler a rassemblé une dizaine d'articles parus en diverses revues. Après avoir rappelé les lois constantes de la prière et du culte de l'Église, il souligne la primauté du mystère pascal et des sacrements qui, à des titres divers, nous y font participer, il situe enfin à leur place exacte, avec toutes les précisions requises pour des lecteurs anglais, le culte des images et de la Vierge. Ce recueil, où l'humour le plus britannique s'allie au thomisme le plus classique, constitue une bonne initiation à la spiritualité liturgique.

PH. R.

G. HURLIMANN : *Das rheinauer Rituale*. Coll. « Spicilegium Friburgense », Universitätsverlag, Freiburg (Schweiz), 1959; 179 pp.; 18 F. S.

De tous les livres liturgiques, le Rituel est l'un des plus mal connus dans son histoire et dans son contenu. A vrai dire, jusqu'à l'édition romaine typique de 1614 il n'y a pas eu de livre vraiment constitué qui réunisse tous les formulaires dont le prêtre a besoin dans son ministère pastoral. Il est notable que bien des recueils soient intitulés *Sacerdotale* ou *Manuale* ou *Ordinarium*, voire *Breviarium*. Le manuscrit ici édité est d'origine monastique et plus spécialement clunisien. Le Rituel du baptême et de la confirmation avec un formulaire abrégé pour les infirmes se trouve, selon l'ordre de l'année liturgique, dans le cadre de la nuit pascale. Mais c'est sans doute le bénédictional très riche qui retiendra l'attention par tout ce qu'il révèle de la mentalité et des préoccupations en ce début du XII[e] siècle. Faisant suite à celle du *Liber Ordinarius* et annon-

çant celle du Sacramentaire du même fond de Rheinau, cette édition enrichie d'une ample introduction très documentée et de tables qui en facilitent l'utilisation est une contribution de valeur aux études liturgiques qui requièrent avant tout la publication des textes les plus significatifs de l'histoire des institutions.

I.-H. D.

N. LIESEL : *Les liturgies catholiques orientales par l'image*. Éd. Letourzey, Paris, 1959; 156 pp.

On ne peut que louer l'intention de l'auteur, prêtre du diocèse de Saratov-sur-Volga (Russie) : faire connaître aux catholiques d'Occident la diversité et les richesses des liturgies orientales en vue de développer leur sens de la catholicité qui implique normalement la diversité des modes d'expression de la foi commune. Malheureusement pour ne pas trop dérouter ses lecteurs il a choisi de préférence comme illustration dans ce volume de planches, ce qu'il y a de plus déplorablement latinisant dans la célébration de trop de prêtres catholiques orientaux. (Faut-il noter l'emploi presque exclusif d'hosties, contrairement à la discipline de la plupart des rites orientaux qui requièrent du pain levé ?) La plupart des photographies ont été prises dans des églises latines, généralement romaines, c'est-à-dire inadaptées aux exigences des rites orientaux; trop de célébrants sont de tout jeunes prêtres imberbes. Bref, rien qui introduise au génie propre des liturgies orientales. Faut-il ajouter qu'on ne parvient pas à comprendre pourquoi l'auteur a intercalé parmi les rites proprement dits les diverses formes du rite byzantin (grecs, melchites, russes, ruthènes) qui ne se différencient que par quelques détails secondaires, cela ne peut qu'orienter les lecteurs sur de fausses pistes.

Bref, si cet album, au reste fort bien présenté et riche d'informations, peut être grandement utile à des liturgistes et à des étudiants déjà formés ou bien guidés, on ne peut le recommander à tous ceux auxquels il devrait pourtant s'adresser et on peut craindre, malgré le désir sincère de l'auteur, qu'il ne serve guère la cause d'une meilleure compréhension entre chrétiens d'Orient et Latins.

I.-H. D.

Convivium dominicum. Studi sull' eucarestia nei padri della chiesa antica e miscellanea patristica. Centro i studi sull'antica cristianismo; Universita di Catana, 1959; 457 pp.; 4.500 lires.

A l'occasion du XVI[e] Congrès Eucharistique National, le Centre pour l'étude du christianisme antique de l'Université de Catane, qu'anime avec tant de ferveur depuis 1945 le professeur Rapisarda, vient de publier un important recueil de mélanges dont la moitié consacrée à des études sur l'eucharistie chez les Pères, de saint Cyprien à Denys l'Aréopagite. Les autres touchent aux sujets les plus divers. L'ensemble témoigne de la vitalité du Centre et de la variété des recherches qui y sont entreprises. Les auteurs latins, notamment ceux du IV[e] siècle, reçoivent, comme il est naturel, un traitement de faveur; mais les Grecs ne sont pas négligés en cette terre sicilienne. Il ne peut être question de dresser un sommaire de ce vaste et riche recueil. Disons seulement l'intérêt personnel que nous avons pris aux trois mémoires consacrés à l'interprétation de la quatrième demande du *Pater* chez saint Augustin, Venance Fortunat étudié dans ses rapports avec les anciens Pères latins, et dans l'ensemble de l'ancienne littérature chrétienne grecque et latine. Mais bien d'autres méritent de recueillir des suffrages et dans cet opulent banquet chacun trouvera de quoi satisfaire son propre appétit.

I.-H. D.

J. HOFINGER, J. KELLNER, P. BRUNNER et J. SEFFER, s.j. : *Pastorale liturgique en chrétienté missionnaire*. Éd. Lumen Vitae, Bruxelles, 1959; 361 pp.

Sous l'active impulsion du P. Hofinger, qui s'est fait l'apôtre de la Pastorale liturgique en pays de mission, les membres de l'Institut de Pastorale missionnaire qu'il anime à Manille, nous donnent une véritable somme sur cet immense domaine. Rédigé à l'intention de prêtres souvent éloignés de toute bibliothèque et dépourvus d'instrument de travail, ce volume s'est efforcé de rassembler tout ce qui est indispensable pour une saine pastorale liturgique. Et d'abord un bref rappel historique du développement de la liturgie en fonction de la Pastorale et des perspectives propres aux pays de mission. Une adaptation s'impose, elle exige une saine théologie de la liturgie et l'on sera reconnaissant aux auteurs de nous en avoir donné quelques excellents chapitres. Les problèmes concrets de Pastorale peuvent être envisagés dans toute leur complexité à partir de cette base solide. On insiste avec raison sur la nécessité de développer la formation liturgique du clergé et des fidèles, de créer des Centres et des Commissions liturgiques. Rédigé avant la Conférence Internationale de Nimègue dont il esquissait le programme, cet ouvrage constitue une excellente base de départ pour une œuvre qui s'impose dans l'Église entière, et sans doute les jeunes chrétientés ne seront-elles pas seules à en faire leur profit.

I.-H. D.

Quinzaine pascale. Textes complets du Bréviaire et du Missel avec la notation grégorienne. Labergerie, Paris; 1.424 pp.; 36 NF.

Les prêtres, les séminaristes, les fidèles, qui pour célébrer ou suivre les offices de la Semaine Sainte et de la Semaine de Pâques, doivent se munir de quatre ou cinq livres et passer sans cesse de l'un à l'autre pourront les remplacer par cette *Quinzaine pascale*. Ils y trouveront, en latin et en français, tous les textes et tous les chants liturgiques, du dimanche des Rameaux au samedi après Pâques. Le texte latin des psaumes est celui du nouveau Psautier, et le texte français celui de la Bible de Jérusalem. La traduction du Bréviaire a été demandée au P. Roguet, celle du Missel aux Bénédictins d'Hautecombe. En évitant de s'encombrer de toute une bibliothèque, ce livre rendra plus aisée et plus attentive la participation à la liturgie pascale.

Ph. R.

Petit Office de la Bienheureuse Vierge Marie. Texte latin et traduction française. Nouvelle édition établie par le cardinal Bea. Éd. Lethielleux, Paris; 1959; 450 pp.; 12,50 NF.

Beaucoup de ceux qui récitent le Petit Office de la Sainte Vierge aimeraient qu'il soit plus varié et surtout plus lié au déroulement de l'année liturgique. Pour répondre à ce vœu, un nouveau texte a été publié en 1955 : pour chaque période liturgique (Avent, Noël, Carême, Passion, Pâques, Pentecôte) il donne des antiennes, leçons, répons et oraisons propres; en outre, pour les solennités mariales et pour les grandes fêtes de l'année (sauf pour Pâques et l'Ascension !) il indique la collecte propre et les antiennes du *Benedictus* et du *Magnificat*. Toutefois, le décret de simplification des rubriques paru depuis lors obligeait à une mise à jour. D'où cette nouvelle édition.

Ajoutons que Pie XII, par un Bref du 12 mars 1953, a autorisé toutes les Congrégations religieuses à utiliser ce nouveau texte à la place du Petit Office habituel. Mais cette autorisation ne vaut que pour le texte

latin. Il faudrait recourir à la Sacrée Congrégation des Religieux pour obtenir la faculté de réciter le Petit Office dans la traduction française, due aux Bénédictins du Mont-César.

PH. R.

LOUIS RUY : *Élévations au cours du cycle liturgique.* II. *Le propre du Temps.* Lethielleux, Paris, 1959; 160 pp.; 6 NF.

Pour chaque dimanche de l'année, pour les grandes fêtes du Temporal et pour quelques féries, voici des thèmes de réflexion et d'oraison qu'ont inspirés tantôt une lecture ou une collecte de la messe, tantôt une antienne ou un répons de l'office. M. le chanoine Ruy a eu raison de les appeler « élévations » : l'admiration et la reconnaissance pour les initiatives d'un Dieu qui est Amour nous haussent au niveau voulu pour vivre en chrétiens notre vie de chaque jour. En somme, sans s'astreindre à suivre la liturgie à la lettre, ce petit livre a su en garder la méthode et l'esprit.

PH. R.

ANDRÉ PONS : *Droit ecclésiastique et musique sacrée.* Tome I : *Des origines à la réforme de saint Grégoire le Grand.* Tome II : *La réforme de saint Grégoire le Grand, son application dans le monde occidental.* Éd. de l'Œuvre de Saint-Augustin, Saint-Maurice (Suisse), 1959; 191 et 212 pp.; 15 NF chaque.

Ces deux volumes représentent la moitié d'un important travail dont une première rédaction fit l'objet d'une thèse de droit canonique et d'un Mémoire de diplôme à l'École des Hautes Études (Sorbonne). L'auteur s'est surtout intéressé à l'histoire de la discipline. On trouvera donc rassemblés commodément ici une multitude de textes, et à ce seul point de vue l'auteur mériterait la reconnaissance des liturgistes et des historiens des institutions chrétiennes. Mais ses patientes recherches nous apportent bien davantage : un tableau du développement du chant liturgique dans les Églises d'Occident. Il est seulement regrettable qu'il n'ait pu se tenir au courant des travaux les plus récents qui obligent à nuancer certaines de ses affirmations sur la constitution du répertoire grégorien.

I.-H. DALMAIS.

J. GRISBROOKE : *Anglican liturgies of the seventeenth and eighteenth centuries* (Alcuin club, col XI). S.P.C.K., Londres, 1958; 390 pp.

On ignore généralement, même en Angleterre, la richesse et la variété du « mouvement liturgique » dans l'Église anglicane des XVII^e-XVIII^e siècles. Ce volume nous offre le texte de douze « Services de Communion » qui prirent naissance entre 1637 et 1764. Cette variété même dénote que l'ensemble de la communion anglicane ne s'est jamais satisfaite de la doctrine eucharistique de Cranmer et du « Prayer Book » qui en est l'expression liturgique. On remarquera que plusieurs des textes ici édités soulignent explicitement le caractère sacrificiel de l'eucharistie. Quant à la forme, l'influence des anciennes liturgies orientales et notamment de la liturgie syrienne de saint Jacques, considérée traditionnellement comme apostolique, se laisse reconnaître fréquemment. Il est évident que le désir fut grand dans l'Église anglicane de remettre en valeur ces rites vénérables. Les huit chapitres de commentaires qui forment la première valeur du volume apportent toutes informations désirables. Cet ouvrage constitue une contribution de valeur au dialogue œcuménique comme au renouveau liturgique.

I.-H. DALMAIS.

Liber Sacramentorum Romanae Ecclesiae ordinis anni circuli (*Sacramentarium Gelasianum*), in Verbindung mit Leo Einzenhöfer und Petrus Siffrin herausgegeben von Leo C. Mohlberg, o.s.b. Coll. « Rerum ecclesiasticarum documenta. Series major », 4. Ed. Herder, Rome, 1960; XLIV-316 pp.; 10 pl. h. t.

Konkordanztabellen : Liber Sacramentorum Romanae Ecclesiae, dargeboten von Petrus Siffrin, o.s.b. Coll. « Rerum ecclesiasticarum documenta. Series minor », 5. Ed. Herder, Rome, 1959; XVI-224 pp.; les deux volumes ensemble : 8.800 lires.

L'étude récente de M. l'abbé Chavasse sur le Sacramentaire gélasien (cf. *La Vie Spirituelle*, mars 1959, p. 326) a donné aux liturgistes et aux théologiens le désir et le moyen de tirer un large parti de ce document d'une importance exceptionnelle. Encore faut-il en posséder un texte absolument sûr. On utilisait jusqu'ici l'édition publiée par Wilson en 1894; mais cette édition, qui reposait sur une collation quelque peu défectueuse, négligeait les différences orthographiques, insérait dans le texte une messe étrangère au recueil primitif (Wilson, p. 254), omettait en revanche la table placée en tête du manuscrit. On se félicitera donc d'avoir désormais, grâce à Dom Mohlberg et à ses collaborateurs, le Sacramentaire gélasien dans une édition impeccable (une coquille pourtant, p. 137 : *Plilippi* pour *Philippi*).

L'introduction, en allemand, décrit minutieusement l'unique manuscrit (*Vaticanus Reginensis* 316) qui nous ait conservé ce sacramentaire, et donne une vue d'ensemble des études auxquelles il a donné lieu. En appendice sont éditées quelques pièces complémentaires qui ne figuraient pas dans l'édition de Wilson : textes du *Parisinus* 7193, fragments de Bannister et de Baumstark, *Index de Saint-Thierry*. Une table des *incipit* et un bref index analytique et onomastique terminent ce volume, où l'on aurait aimé trouver aussi, comme dans la récente édition du Sacramentaire léonien, un index relevant les divers emplois de chaque mot important.

Des tables de concordance, patiemment dressées par Dom Siffrin et publiées à part, permettent de retrouver les formulaires du Gélasien dans les divers sacramentaires romains et occidentaux et jusque dans le Missel romain. De fait, notre liturgie actuelle a conservé beaucoup de ces textes, où s'expriment en une langue admirable toute une théologie de la grâce, de l'eucharistie, de la communion des saints, et tout un comportement chrétien nourri de prière et de vie sacramentelle.

Ph. Rouillard.

HAGIOGRAPHIE

Saint Vincent de Paul.

La bibliographie de saint Vincent de Paul s'est considérablement accrue en cette année du tricentenaire. L'essentiel y manque cependant : aucun éditeur n'a repris la biographie écrite par Abelly, son contemporain; c'est un témoin irremplaçable : avec une humble fidélité qu'échauffe la ferveur de l'amitié, il nous montre le saint; et l'accord profond que nous constatons entre le portrait qu'il nous en donne et ce qui nous est parvenu de l'œuvre de Monsieur Vincent est une garantie d'authenticité.

Il n'en va pas toujours de même des ouvrages récents. Les plus sérieux, dans leur souci de faire revivre Monsieur Vincent en son temps,

ont accumulé une érudition qui masque parfois la physionomie spirituelle; les fils du saint eux-mêmes n'ont pas entièrement échappé à cet écueil, et si l'œuvre savante de M. Coste ou de M. Dodin mérite notre reconnaissance, il arrive que, dans leur fidélité à ne rien laisser échapper des faits, ils ne parviennent pas toujours à nous faire atteindre l'âme qui leur donne sens et unité. D'autres, séduits par l'attachante personnalité qu'ils découvrent, majorent les traits qui les ont frappés aux dépens de l'admirable équilibre d'ensemble qui domine la physionomie spirituelle du saint.

FROSSARD (A.) : *Votre très humble serviteur Vincent Depaul.* Coll. « Église et préjugés ». Bloud et Gay, Paris, 1960; 240 pp.

C'est un plaisir de lire l'ouvrage d'André Frossard; la présentation en est excellente, et il faut se réjouir de voir l'hagiographie bénéficier de toutes les ressources de l'art du livre. Le style est vivant et spirituel, mais sa verve ne s'accorde qu'imparfaitement à la simplicité savoureuse de celui qu'il veut peindre. Plein d'enthousiasme pour son héros, l'auteur est trop empressé à malmener quiconque émettrait une réserve, à commencer par les malheureux historiens à qui cependant il doit sans doute le meilleur de son travail. C'est ainsi, par exemple, qu'il idéalise les premières années, et qu'il ne semble pas soupçonner que le récit de la captivité en Barbarie dont il s'enchante pose question.

MAUDUIT (J.) : *Saint Vincent de Paul.* Éd. France-Empire, Paris, 1960; 270 pp.

Soucieux de nous éclairer sur le contexte dans lequel s'est déroulée la vie du saint, Jean Mauduit nous en présente les lignes principales de façon très vivante. L'intérêt qu'il porte à son sujet — qu'il connaît bien — se traduit par une chaleur convaincante, mais peut-être trop uniforme : Monsieur Vincent n'aurait guère aimé de telles louanges. Sur le plan spirituel, l'auteur tend à majorer ce qu'il croit déceler d'extraordinaire dans son sujet plutôt qu'à nous montrer le saint marchant bonnement à notre niveau par des voies où il nous est possible de le suivre; c'est là cependant que se situe le meilleur d'une sainteté qui devait mener Monsieur Vincent très loin dans l'amour de Dieu et des pauvres, et qui peut nous y mener à sa suite.

GILBERT (R.) : *L'ardente vie de saint Vincent de Paul.* Éd. Vitte, Lyon, 1960; 100 pp.

R. Gilbert dresse un rapide tableau des principales activités de la vie de saint Vincent de Paul; l'ensemble est vu de l'extérieur; et le hâtif chapitre XII, intitulé « Monsieur Vincent », se contente de juxtaposer quelques citations du saint.

Mgr CRISTIANI : *Saint Vincent de Paul.* Apostolat de la Presse, Paris, 1960; 206 pp.; 5 NF.

En cette année du tricentenaire, Mgr Cristiani a ajouté à la dizaine de biographies qu'il a déjà composées un *Saint Vincent de Paul.* Exactement informé, il donne un bon tableau d'ensemble de la vie et des activités du saint. Il cite volontiers ce dernier, lui laissant ainsi le soin de présenter à sa manière inimitable ses initiatives et réalisations. Dans les quelques pages qu'il consacre à la spiritualité, avec raison l'auteur se sépare de Bremond, qui voulait faire du saint un disciple de Bérulle, et il marque bien la disposition essentielle de Monsieur Vincent d'être un instrument docile et agissant entre les mains de Dieu.

ESTIENNE (Yv.) : *Sur la route avec Monsieur Vincent.* Éd. Saint-Paul, Paris, 1960; 216 pp.

Le livre d'Yvonne Estienne ne fait pas double emploi avec les autres publications. Elle s'efforce de dégager la physionomie spirituelle de Monsieur Vincent à partir de ses propres écrits et de ses biographes qu'elle cite abondamment. Le résultat est intéressant et donne une juste idée de l'authentique visage du saint. L'essai d'application aux activités sociales de notre temps en guise de conclusion est trop rapide et superficiel pour être satisfaisant; on se reportera plutôt sur ce point à l'ouvrage de Charles Gielen : *La charité demeure.*

HESBERT (Dom R.-J.) : *Monsieur Vincent, Maître de vie spirituelle.* Alsatia, Paris, 1960; 204 pp.

Dom Hesbert présente un recueil de textes de Monsieur Vincent précédés d'une brève introduction. La typographie est excellente. Les textes, bien choisis, concernent principalement la formation des Filles de la Charité, mais définissent une spiritualité transposable dans nos vies. Ils permettent un contact direct avec le saint, dont aucune biographie ne saurait dispenser.

MARTEAU DE LANGLE DE CARY : *Sainte Louise de Marillac.* Coll. « Nos amis les saints ». Éd. E.I.S.E., Lyon, 1960; 80 pp.

1960 est aussi l'année du tricentenaire de celle qui collabora si étroitement avec Monsieur Vincent à l'établissement des Filles de la Charité : Louise de Marillac. Le récit de Marteau de Langle de Cary, agréablement présenté, est destiné aux adolescentes; il leur donne l'essentiel de la vie de la sainte, y joignant le tableau moins connu de quelques-unes de ses premières compagnes. Pour une étude plus approfondie on pourra recourir à l'excellente biographie spirituelle que Mgr Calvet a publiée chez Aubier.

JACQUES DELARUE.

AUCLAIR (Mme MARCELLE) : *La parole est à Monsieur Vincent.* Bonne Presse, Paris, 1960; 336 pp.

Il faut remercier Marcelle Auclair d'avoir donné la parole à Monsieur Vincent : c'est ce qui donne à son livre une saveur inimitable. Son propre style s'accorde bien à celui qu'elle cite; elle montre à quels besoins de son temps a répondu le saint; elle aide à comprendre que sa parole nous est encore adressée aujourd'hui. Une table analytique aide fort heureusement à grouper les textes par centres d'intérêt. L'illustration est de bonne qualité. Cet ouvrage achève sans doute le cycle des publications provoquées par le tricentenaire de la mort de saint Vincent de Paul. Il en est un des éléments les plus valables.

JACQUES DELARUE.

RR. PP. BÉNÉDICTINS DE PARIS : *Vies des Saints et Bienheureux.* T. XIII, Supplément, table générale. Letouzey, Paris, 1959; 593 pp.; 22 NF.

Ce volume vient apporter son couronnement et donner toute son utilité à une œuvre dont la qualité s'est de plus en plus décidément affirmée et qui marque une date dans l'histoire de l'hagiographie, donc dans celle de la spiritualité. Quelques pages « en guise de conclusion » en retracent l'histoire et font espérer que les cinq premiers volumes, assumés par le seul Dom Baudot avec des moyens restreints d'investigation scientifique, ne tarderont pas trop à être repris sur nouveaux frais. Plus de deux cents pages de supplément viennent compléter et mettre à jour l'ensemble de l'ouvrage. Enfin une table onomastique détaillée en rend désormais

aisée la consultation et l'utilisation. Puisse ce beau travail d'équipe servir désormais de base à toute entreprise hagiographique et tout d'abord à tous ceux qui doivent en chaire célébrer un saint; il n'est de meilleure louange que la vérité.

I.-H. D.

Collection « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant. Namur :

Sainte Louise de Marillac. Textes choisis et présentés par J.-P. Foucher. 1960; 182 pp.; 6,15 NF.

Bienheureux Marcellin Champagnat. Textes choisis et présentés par J. Alzin. 1959; 192 pp.; 6,15 NF.

Saint Thomas More. Dialogue du réconfort dans les tribulations, traduit de l'anglais par M.-C. Laisney; préface par M. Delcourt. 1959; 304 pp.; 7,95 NF.

Nous possédons à peu près tout ce que Louise de Marillac écrivit et l'authenticité de ces documents a été parfaitement établie. Outre leur valeur documentaire pour qui veut étudier l'histoire des Filles de la Charité, ils sont aussi l'expression d'une vie spirituelle intense et d'une charité qui veut se faire toute à tous en plein monde.

Fondateur de la Société de Marie, qui compte aujourd'hui quinze mille Frères voués à l'enseignement, le Bienheureux Marcellin Champagnat n'a rien écrit : ses fils ont recueilli les instructions qu'il leur faisait et les réflexions dont il émaillait les entretiens de la Communauté. Il s'y révèle humble et tenace, simple et plein d'expérience, homme de Dieu et profond psychologue. Les éducateurs auront toujours profit à le lire.

Parmi les ouvrages religieux de Thomas More, le *Dialogue du réconfort dans les tribulations* occupe une place à part. Il fut écrit à la Tour de Londres durant une captivité pénible qui se terminerait par le supplice. Sans doute le prisonnier devait-il écrire pour lui-même et pour les siens, et pourtant il ne laisse percer aucune préoccupation personnelle, aucun mouvement de sensibilité, aucune aigreur. Ferme dans sa foi, — cette foi qui est pour lui « la base de tout réconfort » — d'une culture théologique solide, il cite l'Écriture à chaque page mais chez lui la bonhomie et l'humour ne perdent jamais leurs droits et il n'hésite pas à égayer ses discours par des anecdotes, des plaisanteries, des souvenirs personnels. N'est-ce pas lui qui donnait rendez-vous à sa fille « au ciel ... pour y être gais tous ensemble » ?

L'on prendra plaisir au commerce de cet humaniste exquis, toujours courtois avec ses adversaires, et l'on appréciera la valeur spirituelle de son œuvre.

M.-L. T.

JAVELET (R.) : *Psychologie des auteurs spirituels du XIII^e siècle.* Muh-Le Roux, Strasbourg, 1959; 175 pp.

Il y a vingt ans peut-être MM. de Wulf et Gilson s'opposaient en une controverse courtoise sur la possibilité de présenter des synthèses doctrinales de la pensée médiévale. M. de Wulf estimait que l'on peut réduire à l'unité les thèses des grands scolastiques, quitte à signaler les variantes plus personnelles. M. Gilson pensait pour sa part que, malgré quelques constantes communes, les penseurs médiévaux diffèrent trop pour pouvoir être ramenés à un dénominateur commun. La seule conception de la philosophie chez un saint Thomas, un saint Bonaventure, un Duns Scot est déjà un point de divergence qui commande tous les autres.

M. l'abbé Javelet a opté ici pour la méthode d'une présentation commune qu'il applique notamment à saint Bernard, Guillaume de Saint-Thierry, Hugues et Richard de Saint-Victor. Je m'empresse d'ailleurs de l'ajouter, la similitude avec la méthode de M. de Wulf s'arrête là. Car

autant celui-ci était analytique et méticuleux, autant M. Javelet se révèle un esprit intuitif et synthétique, maniant l' « illative sense » avec une maîtrise toute newmanienne. Connaissant fort bien les textes, il les recrée et les revit en quelque sorte pour y déceler le sens profond et les analogies. Cette méthode ne serait pas sans danger s'il s'agissait d'auteurs qui parlent « formellement »; elle est précieuse lorsqu'on traite de spirituels usant d'un langage imagé, psychologique, plein d'insinuations, affectif.

On sera reconnaissant à l'auteur d'avoir étudié de cette manière quelques-uns des grands problèmes de la pensée du XII[e] siècle : la constitution psychologique de l'homme, la liberté, la personnalité, le dynamisme de la connaissance et de la volonté, l'image de Dieu. C'est certainement sur ce dernier sujet qu'il nous apporte les choses les plus originales et les plus précieuses.

Est-il permis d'apporter aussi une critique; ne serait-ce que pour démontrer qu'on fut libre dans l'éloge ? M. Javelet nous semble avoir la dent dure pour certains qu'il exécute d'un mot injuste et gratuitement désagréable (par exemple, p. 62, lorsqu'il écrit que le P. Ethier a jugé Richard de Saint-Victor « en dominicain, à la lunette du thomisme »). Plutôt que des critiques, ce sera d'ailleurs un souhait que je présenterai en terminant. On espère que M. Javelet étendra son enquête pour y englober d'autres thèmes comme, par exemple, celui de la conscience, ou l'amour ordonné de soi. Après d'aussi solides promesses, M. Javelet nous doit beaucoup.

PH. DELHAYE.

BEREL (A.-M.) : *Au creux du rocher. Vie de sainte Claire d'Assise.* Éd. Franciscaines, Paris, 1960; 128 pp. et héliogravures; 8,40 NF.

Il fallait une main aussi savante et un cœur aussi délicat que ceux de l'auteur pour nous donner en quelques pages si attachantes un portrait de sainte Claire aussi vrai et aussi profond. Que cela nous change de tant de vies aussi insipides qu'édifiantes et nous attendons que l'on publie la thèse dont ce livre n'est que l'évocation. Ajoutons à cela que de belles photos font ressortir ce que Dame Pauvreté a de beau et de grand quand elle est simple et pure. Un beau livre auquel nous souhaitons le succès.

P. F.

JACQUES LECLERCQ : *L'abbé Robert Kothen.* Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 272 pp.; 600 fr.

Un homme simple, modeste, de santé fragile, mais aussi un travailleur silencieux et tenace qui s'est usé au service de l'Église. Extérieurement, l'abbé Kothen n'a pas fait de choses extraordinaires; il est confesseur de religieuses, aumônier adjoint de la J.O.C., organisateur de la Société des pharmaciens catholiques; mais ce qui demeure, c'est son œuvre d'historien des théories sociales et d'éditeur des documents pontificaux. Il a mis en ces travaux obscurs et souvent ingrats tout l'amour et l'ardeur apostolique dont brûlait son âme.

M.-L. T.

POINSENET (M.-D.) : *Par un sentier à pic. Saint Jean de la Croix.* Coll. « Bibliothèque Ecclesia », 57. A. Fayard, Paris, 1960; 256 pp.; 10 NF.

Sous une couverture, dont le montage surréaliste attirera les jeunes, voici une bonne introduction à saint Jean de la Croix. Une préface du R. P. Lucien-Marie de Saint-Joseph y apporte la garantie du Carmel, louant la clarté de l'ouvrage, son

exactitude, la ligne de son récit où l'intérêt ne s'endort jamais. Surtout, ce qu'on apprécie le plus, c'est que l'auteur ait su s'effacer derrière son saint; c'est que, le livre fermé, ceux qui, peut-être, ignoraient encore tout du Docteur mystique courront s'abreuver à ses œuvres, dont tant de citations, éparses au fil des pages, leur auront donné le goût. D'ailleurs, les références marginales, heureusement utilisées, leur faciliteront la tâche, ainsi qu'une bibliographie sommaire mais suffisante.

J. Rousse.

D. HESBERT et D. BERTAUD : *Spiritualité de l'action, à l'école de Monsieur Vincent*. Éd. Alsatia, Colmar, 1960; 208 pp.

De beaux « textes » déjà connus sur la sainteté de Monsieur Vincent... Mais c'est un peu une solution de facilité que de choisir simplement les textes des autres, et surtout de ne pas tenir compte de toutes les études et recherches de qualité que cette année du Centenaire nous apportera et nous a déjà apportées. Il reste, bien sûr, que cette évocation de saint Vincent pourra faire du bien.

G. B.

Saint Robert Bellarmin. Textes choisis et présentés par D. Pezzoli. Coll. « Les Écrits des Saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1960; 189 pp.; 6,15 NF.

Robert Bellarmin, connu surtout comme théologien, est aussi un spirituel de classe car les vrais contre-réformateurs furent aussi de grands spirituels, ce que nous avons trop souvent oublié. Ces pages seront là pour nous le rappeler et ceux qui les liront sauront mieux ce qu'est une sainteté vouée tout entière à l'apostolat parce que profondément nourrie des mystères de Dieu.

P. F.

MERLAUD (A.) : *Jean-Marie de Lamennais*. Coll. « Le renaissance d'une chrétienté ». Éd. La Bonne Presse, Paris, 1960; 322 pp.; 13,50 NF.

Le centenaire de la mort du fondateur des Frères de Ploërmel, le vénérable Jean-Marie de Lamennais, se devait d'être marqué par un ouvrage de valeur qui révélerait au grand public la figure moins connue mais si belle du frère de « Féli ». Il ne semble pas que la réussite eut pu être meilleure. Ce livre se lit avec passion et l'on est heureux de trouver une biographie d'une si grande fidélité et surtout d'une si grande vérité. Enfin un ouvrage qui ne se taille pas un succès facile en opposant les deux frères et en diminuant l'un au profit de l'autre, caricaturant ainsi une vérité plus nuancée et d'autant plus belle. Jean-Marie a aimé son frère malgré les détracteurs et les persécuteurs toujours en mal de défendre une orthodoxie à leur mesure étroite et bornée, il l'a aimé tout en restant fidèle sans aucune réticence à l'Église; les pages qui relatent ce drame sont poignantes et pathétiques plus qu'on ne saurait le dire. Nous verrons aussi dans ce tournant de l'Église de Bretagne au lendemain de la Révolution, la lucidité de ce prêtre, n'aimant que sa terre et voulant la rendre à Dieu, refusant les honneurs qu'il fit donner aux autres, fondant des écoles, redonnant au clergé sa valeur apostolique, et finalement être le meilleur ferment de ce christianisme si vivant encore aujourd'hui.

Nous n'aurons garde d'oublier l'itinéraire spirituel de Jean-Marie qui en fait un modèle et un guide tant pour les prêtres que pour tous les chrétiens.

Nous ne souhaitons pas le succès à

ce livre, il l'aura de lui-même, mais nous remercions l'auteur de nous l'avoir donné car il est de qualité.

P. FRANCESCHINI.

PAUL-EUGÈNE TRUDEL, o.f.m. : *Monseigneur Ange-Marie Hira, o.f.m.* IIIe partie : *Fondateur et gardien à Québec.* Éd. Franciscaines, Montréal, 1959; 266 pp.; 2 dollars 50.

PIERRE-EUCHER THÉORET : *Monsieur Lussier* (1835-1911). Ile Perrot, Nord (Canada), 1959; 312 pp.

Nous avons déjà parlé, dans le numéro de janvier, de ce franciscain français, première pierre de la restauration de l'Ordre des Mineurs à Montréal, dont la biographie est en cours de parution. Le troisième tome retrace la fondation du couvent de Québec, dont le P. Marie-Ange fut supérieur, et qui devait accueillir en 1903 le noviciat franciscain expulsé de France. L'auteur a eu le même souci de l'information et du détail qui caractérisait les deux premières livraisons.

Du Canada nous parvient également la biographie d'un saint prêtre du diocèse de Valleyfield. Vicaire modèle d'un curé terrible il est envoyé à Rome pour y parfaire ses études de droit canon. Il y sera en même temps aumônier du groupe canadien des zouaves pontificaux (nous sommes en 1868), puis procureur de Mgr Bourget près du Saint-Siège. A son retour au Canada il administre diverses paroisses, est nommé chanoine, chancelier de l'évêché. Des divergences d'opinion politique, la querelle de l'Université Laval amènent une mise en retrait que Monsieur Lussier supporte avec une obéissance digne de tout éloge et un admirable oubli de soi. Dans les deux paroisses dont il est successivement le curé, il se fait l'apôtre de la communion fréquente. Il meurt en 1911, laissant à tous le souvenir d'une rayonnante bonté. Le biographe s'est attaché à montrer la vertu de ce prêtre canadien et a multiplié témoignages et documents pour éclairer la conduite qu'il a tenue en des circonstances difficiles.

M.-L. T.

MICHAËL DE LA BÉDOYÈRE : *The Cardijn Story.* Longmans, Green and Co, Londres, 1958; 196 pp.; 15 /.

La J.O.C. est devenue un mouvement d'une telle ampleur que l'on a peine à croire qu'elle n'a pas encore cinquante ans. Ce n'est, en effet, qu'en 1914 qu'un jeune prêtre belge, fils d'humbles travailleurs, réunit quelques ouvriers en un cercle d'études. Il fallut dix années pour recevoir une consécration officielle; les jocistes sont maintenant des milliers répartis sur toute la terre.

La vie du fondateur se confond, pour la plus grande part, avec celle de son œuvre; elle n'avait encore jamais été écrite. Tous ceux qui s'intéressent, de près ou de loin, à l'Action catholique auront à cœur de la connaître, d'autant plus que le récit en est toujours vivant et souvent passionnant. Il faut souhaiter que les lecteurs de langue française puissent bientôt également en profiter.

M.-L. T.

P.-G. MORETTI : *Copie non conforme. Le vrai visage des saints révélé par leur écriture.* Traduit de l'italien. Éd. Casterman, Paris, 1960; 248 pp.; 9 NF.

Pour le P. Vesprini, auteur de la post-face, il n'y a qu'un seul maître en graphologie, le sien, le P. Girolamo Moretti. Ce filial enthousiasme accroît nos regrets de ne pas connaître en France la « graphologie par excellence », bien que dans l'exemple d'interprétation que donne le P. Vesprini de « l'angle à la base des lettres », nous retrouvions la démarche intellectuelle qu'in-

diquait déjà le maître de l'école française Crepieux-Jamin à la fin du siècle dernier.

Le P. Moretti affirme « avec un légitime orgueil » (*sic*) que « sur 300.000 analyses, il a obtenu 299.999 confirmations ». C'est un remarquable résultat et — accusant, pour notre part, en France, un pourcentage d'erreurs commun avec les psychotechniciens de 10 à 15 % — nous ne chercherons pas à nous mesurer avec notre confrère italien.

Il faut dire que, contrairement à l'affirmation du disciple du P. Moretti, nous ne pouvons considérer, dans l'état actuel de nos études, la graphologie comme une véritable science; elle apparaît bien comme une technique basée sur l'observation et sur la compréhension d'un geste complexe et elle comporte des lois, mais elle tient compte, aussi d'un contenu symbolique, et elle reste affectée pour une part importante, d'un coefficient personnel qui fait qu'elle est aussi un « art ».

L'intuition joue, et tous n'en sont pas pourvus de la même façon. On peut penser, sans pour autant contester la valeur de sa méthode — que le P. Moretti possède — en même temps qu'une grande familiarité avec les écritures anciennes — une intuition très exercée. Il nous semble difficile en effet d'obtenir des résultats aussi précis que les siens en appliquant à des graphismes du Moyen Age des critères d'interprétation établis sur des écritures actuelles en fonction d'un contexte psycho-sociologique moderne.

Les conclusions du P. Moretti prouvent en tout cas la nature profondément humaine des saints dans sa diversité et sa complexité. « L'Esprit souffle où il veut. »

Les graphologues et les amateurs de belles écritures apprécieront tout l'intérêt d'un recueil de trente écritures de saints tout en regrettant que l'on n'ait pas tenu compte dans leur reproduction de leur « mise en page » originale.

ROBERT OLIVAUX.

DIVERS

GEORGES MÉAUTIS : *Les dieux de la Grèce et les mystères d'Éleusis.* Coll. « Mythes et religions ». Presses Universitaires de France, Paris, 1959; 128 pp.; 5,40 NF.

Ce livre commence par une constatation lucide : la religion antique passant par les Latins et encore plus par le XVII[e] siècle a été « désacralisée ». M. Méautis a entrepris de nous rendre de nouveau sensibles à la sainteté de la religion grecque classique. Ici il nous fait pénétrer dans la « psychologie divine » en examinant les caractères des deux principaux dieux du panthéon hellénique : Zeus et Déméter. Pour cela il cite largement les auteurs anciens, Homère, Pindare, Eschyle, Hymnes homériques; il s'appuie aussi sur le témoignage des monuments figurés. Zeus est tout rempli de douceur pour sa fille Athèna, de force avec sa femme Héra, de bonté et de pitié pour les hommes. Déméter, la « Terre Mère », possède parmi tous les dieux ce privilège unique de savoir ce qu'est la mort. Elle a en effet perdu sa fille Coré, et l'Hymne à Déméter, qui nous raconte cette légende, est présenté comme un message de réconciliation entre la terre et le séjour des morts. Les Mystères d'Éleusis ne sont que la traduction rituelle de cette réconciliation : le « bon espoir » est celui qui dissipe la crainte de la mort et qui révèle que l'au-delà n'est pas un Hadès obscur mais une grande et joyeuse lumière. Au passage, M. Méautis réfute une interprétation paillarde de

Clément d'Alexandrie dans le mythe de Déméter. Sans le dire, il restitue à ces vieilles croyances leur valeur de *preparatio evangelica*. La « joyeuse lumière » des Mystères évoque le *Lumen Christi* (cf. F. J. Dölger, *Lumen Christi*, Paris, Éd. du Cerf, 1958), Déméter donnant aux hommes le blé et Dionysos le vin annoncent pour leur part le banquet eucharistique qui délivrera définitivement les hommes de la mort. Ne nous y trompons pas : c'est à cette libération chrétienne qu'il faut rapporter la parole si belle de Léonard de Vinci, citée p. 96, n. 1 : « De même qu'une journée bien remplie donne un sommeil joyeux, ainsi une vie bien employée donne une mort joyeuse. »

H.-D. Saffrey.

R. K. YERKES : *Le Sacrifice dans les religions grecque et romaine et dans le judaïsme primitif*. Préface de J. Wach. Traduction de H. E. Del Medico. Éd. Payot, Paris; 280 pp.; 12 NF.

Nul ne niera que le « sacrifice de la croix » ne constitue le cœur du christianisme; mais la notion même de sacrifice est obscure et ambiguë par suite de l'évolution du langage. Même parmi les historiens des religions, l'accord est loin d'être fait sur le sens originel du sacrifice. Le professeur R. Yerkes, épiscopalien américain, s'est proposé d'éclairer cette notion en étudiant la tradition hébraïque et celles des religions grecque et romaine. Il entend substituer à la notion moderne et profane de sacrifice celle des origines chrétiennes. Son propos est excellent. Son étude ne manque pas d'intérêt et en particulier l'analyse attentive qu'il fait de la terminologie sacrificielle judaïque mérite de retenir l'attention. Il n'en reste pas moins que son souci de faire valoir une idée toute spirituelle du sacrifice comme soumission à la volonté de Dieu ou recherche de sa Volonté, comme son parti pris de dépouiller la mort de la victime de tout caractère expiatoire, satisfactoire, conception grotesque et immorale, assure-t-il (p. 22), l'amène à nier un aspect du sacrifice pourtant bien attesté par les textes. L'ouvrage n'est pas toujours aussi clair que le lecteur le souhaiterait, et il arrive que celui-ci perde le fil conducteur.

F. R.

Maurice COLINON : *Le phénomène des sectes au XX^e siècle*. Coll. « Je sais — Je crois ». A. Fayard, Paris, 1959; 122 pp.

L'auteur de *Faux Prophètes et Sectes d'aujourd'hui* a donné à la collection « Je sais — Je crois » le fascicule sur les Sectes qu'elle devait comporter. Nul n'était mieux qualifié que lui pour le faire. C'est plus que du très bon journalisme, bien documenté et écrit d'une plume alerte. D'une lecture fort agréable certes, et qu'on poursuit jusqu'au bout quand on l'a commencée, ce petit livre est aussi plein de réflexions judicieuses, où l'humour (toujours discret) se mêle à un sens averti de la doctrine : il servira beaucoup à éliminer la tentation des sectes chez ceux qui seraient tentés.

Que penser des sectes? Album illustré de *Fêtes et Saisons*, janvier 1960.

Cet album, qui a été tant demandé, répond enfin au désir des prêtres et des chrétiens qui veulent une arme simple et loyale pour lutter contre la propagande des sectes. Illustré de photos suggestives, il montre nettement les caractéristiques majeures des sectes, met en lumière la doctrine catholique en opposition avec leurs prétentions et conclut en disant « nos responsabilités », et au contact des sectes « nous comprenons mieux l'Église ».

H.-Ch. Chéry.

Chanoine VERRIER : *Le visage des sectes*. Chez l'auteur, 22, rue L.-Dusart, Raismes (Nord); 56 pp.

Le spécialiste des *Témoins de Jéhovah* a voulu, lui aussi, fournir un mémento bref et précis des principales sectes et de quelques autres, à l'aide des autres travaux publiés. Malgré quelques erreurs (contrairement à ce qu'il affirme, par exemple, les Adventistes croient à la divinité de Jésus-Christ (p. 11) et ne pratiquent pas la guérison par l'imposition des mains) (p. 15), il pourra rendre service.

H.-Ch. Ch.

BLANCHET (A., s.j.) : *La littérature et le spirituel*, t. II. *La nuit de feu* (Pascal, Montherlant, Julien Green, Racine, Marie Noël, Jean Cayrol, Kafka, Milosz). Aubier, Paris, 1960; 287 pp.; 9,90 NF.

Nous avons rendu compte du premier volume de cette œuvre (cf. *Vie Spir.*, juillet 1960, p. 105) recommandant à nos lecteurs ces pages si denses et si profondes. Ce nouveau recueil nous pousse à recommander plus vivement encore cette deuxième série d'études tant par les auteurs qu'elle aborde que par la façon dont elle les aborde. Plus spirituels que littéraires, les goûts du P. Blanchet ont pu, nous dit-il, trouver plus libre cours ici et il souhaite que fréquentant ces écrivains avec lui, le lecteur se trouve révélé à lui-même. Nous pensons pour notre part que si cela ne se trouvait pas réalisé, c'est que la lecture de ces pages aurait été par trop superficielle. Comment, en effet, ne pas être pris par ces « veilleurs » qui tous nous appellent en criant dans la nuit, dans leur nuit parfois bien sombre, mais aussi éclairée souvent comme celle de Marie Noël par exemple. Tous les auteurs choisis font un chœur magnifique.

Il faut lire ces pages, les relire et peut-être y répondre, en tous les cas ne pas y rester indifférent. Que le P. Blanchet soit remercié d'être pour nous un guide si sûr et si profond.

P. Franceschini.

A. DU SARMENT : *Claudel et le prêtre*. Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1960; 60 pp.

Quelle richesse dans ces quelques pages sur le prêtre vu par Claudel! On est frappé de voir combien celui qui ne put être prêtre et le regretta toute sa vie a senti et exprimé en des termes si forts et si vrais ce qui fait la grandeur du sacerdoce. Il faut lire ces pages, elles sont éclairantes et enrichissantes ainsi que celles qui nous disent comment Claudel, une « espèce de curé », exerce son sacerdoce de laïc. Un petit livre à lire et à faire connaître tant aux prêtres qu'aux laïcs.

P. Franceschini.

A. DU SARMENT : *Lettres inédites de mon parrain Paul Claudel*. Préface de Stanislas Fumet. Éd. Gabalda, Paris, 1959; 144 pp.

Des diverses correspondances de Paul Claudel déjà publiées, nous n'hésitons pas à dire que celle-ci, peut-être parce qu'elle est la plus simple, est sans doute la plus émouvante. Il s'agit des lettres que Claudel adresse, de 1926 à sa mort, à une jeune fille qui, convertie sous son influence, fut ensuite conduite à la vie religieuse contemplative en grande partie encore par la méditation de son œuvre.

La simplicité, le respect d'une âme, puis un mélange d'émotion et de bonhomie malicieuse, font ici paraître l'humanité de Claudel sous son meilleur jour : avec des délicatesses qu'on a pas toujours eu d'aussi bon-

nes occasions de remarquer, et encore une absence totale de tout ce qui sent l'auteur et le grand homme.

Ajoutons que la candeur, qui ne nuit nullement à une intelligence très vive et très féminine, du récit qui accompagne ces lettres leur donne le meilleur relief qu'on pouvait leur souhaiter.

Louis Bouyer.

PROBLÈMES DU PROTESTANTISME

FRISQUE (Abbé J.) : *Oscar Cullmann. Une Théologie de l'histoire du salut.* Coll. « Cahiers de l'Actualité religieuse », 11. Casterman, Paris, 1960; 279 pp.; 13,50 NF.

Dès ses tout premiers travaux en 1925, le professeur Cullmann a été très écouté de toutes parts. Il est pourtant demeuré assez « inclassable » parmi les théologiens protestants. Chez les catholiques, les uns le voient tout proche, les autres fort lointain. Sa synthèse, très personnelle, méritait une mise au point en vue d'un dialogue : c'est ce qu'a entrepris l'abbé Frisque, de la S.A.M. de Louvain. Il montre d'abord très bien comment Cullmann, à partir du libéralisme, s'est frayé son chemin entre les deux « grands », qui suscitent tant de ferveur et tant de discussions, R. Bultmann et K. Barth. Après quoi il expose (67-199) à quels résultats ont conduit ces principes : la conception même de l'histoire du salut, ses conséquences en christologie, en ecclésiologie, en éthique). L'exposé se fonde surtout sur *Christ et le Temps, la Christologie du Nouveau Testament* n'ayant paru qu'après la rédaction. Enfin il esquisse les « Orientations majeures d'un dialogue critique » (203-259). La méthode elle-même comporte des limites, la « positivité » à laquelle elle s'attache étant un pur déroulement temporel qui élimine l'appel à la transcendance; et cette « réduction positiviste » (231) entraîne partout des limitations analogues, alors qu'une démarche remettant l'Écriture à l'Église réaliserait « l'intégration de l'accueil de positivité et de la visée de transcendance » (258). Finalement, le bilan est assez sévère. Il est pris de haut, et ne cherche guère ce qui, dans les formules de Cullmann, peut trouver des prolongements dans la doctrine catholique. Je ne sais si Cullmann se reconnaîtra dans cette description de sa pensée « réductrice », s'il y retrouvera toutes ses intentions religieuses ou même théologiques. Mais il y a là de quoi alimenter la réflexion. La fin est un peu ardue, mais l'exposé central m'a semblé donner une bonne idée d'une pensée riche autant qu'influente. Un loyal effort de compréhension porte toujours ses fruits, même si l'intérêt s'accompagne de graves réserves. La bibliographie finale sera précieuse, énumérant avec soin toutes les publications de Cullmann, y compris les reprises de traductions, et y joignant bon nombre de comptes rendus de ses principaux ouvrages.

L.-M. Dewailly.

Pierre-Yves Émery, Frère de Taizé : *Le sacrifice eucharistique selon les théologiens réformés français du XVII^e siècle.* Delachaux et Niestlé, Paris, 1959; 88 pp.

Eucharistie à Taizé. Presses de Taizé; 64 pp.; 9 NF.

Introduction à la retraite spirituelle. Ibid. Extrait de *Verbum Caro*, 52, 1959; 16 pp.

Il est couramment admis que les

Réformateurs ont purement et simplement récusé la doctrine catholique du sacrifice eucharistique. Calvin cependant dans ses polémiques contre la messe reconnaissait qu'on peut, à la suite des Pères, parler de sacrifice à propos de l'Eucharistie. Mais, de fait, il ne précise pas sa doctrine sur ce point et c'est toujours dans une atmosphère de controverse que le sujet sera abordé par les théologiens réformés au cours des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, jusqu'à ce qu'il soit peu à peu négligé en raison du développement toujours plus grand donné aux controverses sur la Présence réelle. Le Fr. P.-Y. Emery a tenté de reconstituer la doctrine sous-jacente aux propos toujours occasionnels des théologiens réformés français du XVII^e^ siècle. Il s'appuie principalement sur l'œuvre de Philippe Duplessis-Mornay (1549-1623). Ces théologiens ont eu le souci de demeurer en continuité avec les Pères, notamment avec saint Augustin, et ont même cherché à s'appuyer sur saint Thomas d'Aquin. Mais le climat de polémique dans lequel ils se mouvaient, les présupposés doctrinaux qui étaient les leurs et surtout l'insuffisance de leur connaissance du développement des doctrines ne leur permirent pas de tirer toutes les conséquences de leurs principes. Surtout il leur manqua d'avoir accordé une importance suffisante aux éléments traditionnels de la célébration eucharistique déjà présents, mais seulement par allusions, dans les textes du Nouveau Testament dont les Réformés entendaient faire la seule règle de foi. L'auteur montre bien le caractère trop étroit et unilatéral de cette exégèse et les conséquences déplorables qui en résultèrent sur le plan liturgique comme sur celui de la dogmatique. Peut-être, dans son souci de renouer avec la tradition, valorise-t-il plus qu'il ne conviendrait certains des textes qu'il cite. Mais la richesse de son information fait de ce travail un instrument précieux pour une connaissance plus exacte de l'ancienne théologie réformée.

La communauté de Taizé s'emploie à remettre en valeur tous ces éléments traditionnels qui ne sont pas incompatibles avec les intentions fondamentales de la Réforme. La liturgie eucharistique qui y est célébrée et dont il vient d'être donné par le soin des Frères une belle édition pour l'usage liturgique montre quelles richesses ont été ainsi retrouvées et quelle consonance profonde peut s'établir dans la tradition commune de l'Église.

On trouvera la même authenticité évangélique et un sens très pur de la vie spirituelle dans l'*Introduction à la retraite spirituelle* qui condense l'expérience acquise par la Communauté depuis près de quinze ans. Cette recherche de la Vérité et cette disponibilité à la seule volonté divine sont assurément l'un des gages les plus assurés du travail qu'accomplit discrètement l'Esprit du Christ pour hâter l'heure des réconciliations.

I.-H. Dalmais.

Pierre Maury : *La prédestination*. Coll. « Nouvelle série théologique », 4. Labor et Fides, Genève, 1957; 62 pp.

Ce livre reproduit un cours donné aux États-Unis en 1954. Sur la prédestination, la position du regretté P. Maury est très proche de celle de Barth. On pourra d'ailleurs les comparer facilement puisque le fascicule de la *Dogmatique* consacré à cette importante question vient précisément de paraître en traduction française. Ce rapprochement n'offre rien d'étonnant. Barth lui-même le reconnaît dans la préface très amicale qu'il donne à ce livre : il y a eu interaction entre la pensée du professeur de Bâle et la réflexion du théologien français.

L'auteur insiste fortement pour

que la prédestination — il préférerait d'ailleurs parler de l' « élection » — soit envisagée dans la foi et non au plan philosophique et pour qu'elle ne soit pas considérée isolément, mais bien insérée dans la christologie. « Pierre Maury, dit K. Barth, doit être mis sur le même rang que les rares théologiens du passé qui, à cause du fondement christologique de leur doctrine, me semblent être restés ici sur un terrain solide (tels Athanase, Augustin, John Knox, Joh. Coccejus !). »

Après avoir examiné les données bibliques générales sur l'élection et les notions voisines, l'auteur réfléchit aux actes de Dieu qui élit et à ce qu'ils nous révèlent de sa nature; il envisage ensuite l'élection telle qu'elle s'accomplit positivement et négativement en Jésus-Christ; il étudie enfin les résultats de cette élection : la vocation d'Israël et de l'Église, la vocation de l'élu et l'exclusion du rejeté, l'assurance du salut, l'annonciation de la grâce.

Prédestination et réprobation sont placées sur le même plan. Le Christ est véritablement l'élu rejeté : « Il faut dire que, sur la croix, Jésus est le rejeté, que la prédestination y est uniquement négative. » Et, en conséquence, chaque chrétien sait, en Christ, sa vie rejetée et par grâce pardonnée : parmi d'autres, ces affirmations ne peuvent satisfaire un catholique pour qui il est impossible de placer parallèlement prédestination et réprobation, puisque la prédestination est la volonté salvifique de Dieu qui précède toute œuvre de l'homme, alors que la réprobation n'est que le jugement de Dieu conséquent à l'œuvre de l'homme.

Mais la critique nécessaire n'empêche pas le théologien catholique de trouver un vrai stimulant dans ces pages d'un grand théologien protestant trop tôt disparu.

R. Beaupère.

P. MAURY : *L'eschatologie*. Labor et Fides, Genève, 1959; 88 pp.

Présentation succincte mais suggestive de l'eschatologie chrétienne dans une ligne de doctrine voisine de celle de K. Barth, c'est-à-dire moins en termes de *succession* des événements derniers que comme *fin* déterminée par Dieu de la création. L'eschatologie est abordée, à juste titre nous semble-t-il, par la doctrine de la réconciliation en Jésus-Christ. La question de l'immortalité n'est résolue qu'ensuite. L'homme revêtira l'immortalité en recevant de Dieu justice définitive : « C'est la dualité du *peccator justus* et non pas seulement la dualité de l'homme corps et âme, qui doit être ramenée à l'unité » (p. 74). Dans le même sens, il convient de s'attacher à la doctrine du jugement dernier, de la parousie et de l'enfer, tels qu'ils sont révélés, plutôt qu'à celle des lieux ou des états derniers. Il convient de se placer avant tout devant la gravité du choix où le Seigneur nous a placés, non de vouloir sonder ce sur quoi rien ne nous a été précisé. On a ici un bel exemple de doctrine sobre, claire, et fidèle à l'Évangile.

B.-D. Dupuy.

Jean CADIER : *Calvin*. Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 190 pp.

La biographie de Calvin écrite par le professeur Jean Cadier, doyen de la Faculté de théologie protestante de Montpellier et président de la Société calviniste de France, est la bienvenue en cette année 1959, quatre cent cinquantième anniversaire de la naissance du Réformateur français. Dans ce petit livre, l'auteur n'entend pas faire œuvre originale. Il veut dépeindre un caractère, dans son cadre de vie. Il ne tombe pas dans le style hagiographique : certains aspects désagréables de la personnalité de son héros ne sont pas passés sous silence, par exemple son attitude lors

de l'affaire Servet. Jean Cadier ne s'arrête un peu longuement qu'à deux points de la doctrine calvinienne : il résume à grands traits, d'une part, le *Traité de la Sainte Cène*, et d'autre part, la congrégation sur *l'élection éternelle de Dieu* qui aboutit au bannissement de Bolsec hors de Genève en 1551. Pour le reste des positions de Calvin, l'auteur renvoie aux ouvrages spécialisés.

Clair, agréable à lire, ce volume ne fait pas double emploi avec les autres biographies existantes. On est particulièrement reconnaissant à Jean Cadier de la bibliographie choisie qui termine son livre.

R. Beaupère.

J. BOISSET : *Sagesse et sainteté dans la pensée de Jean Calvin*. P.U.F., Paris, 1959; 454 pp.; 24 NF.

Si l'homme veut connaître Dieu par ses seules forces, il ne connaîtra qu'une divinité à son échelle : une idole. S'il s'ouvre à Dieu lui-même, il reçoit au contraire ce qui lui fait défaut, la sagesse. Telle est la clef à partir de laquelle l'auteur aborde l' « humanisme » de Calvin.

Il s'agit, plutôt que d'une étude de spiritualité ou de dogmatique, d'une recherche des sources et de l'évolution du Réformateur : l'auteur analyse les rapports de Calvin avec l'humanisme de la Renaissance, ses liens avec le monde platonicien, sa manière de lire la Bible, son attitude à l'égard du problème de la prédestination. Sur aucun point l'auteur n'apporte des conclusions très nouvelles, mais il éclaire l'ensemble de la pensée de Calvin en la situant dans le monde du XVI^e^ siècle dans lequel elle s'est formée. Au terme de cette recherche, c'est la sainteté, une sainteté qui est à la fois sagesse, qui paraît à l'auteur avoir été le centre de la recherche du Réformateur.

B.-D. D.

R. MEHL : *Explication de la Confession de foi de la Rochelle*. Coll. « Les Bergers et les Mages ». Paris, 1959; 166 pp.

A. PERY : *Le Catéchisme de Heidelberg*. Un commentaire pour notre temps. Labor et Fides, Genève, 1959; 124 pp.

Les maisons d'édition calviniste poursuivent la publication de commentaires adaptés à notre temps des principales confessions de foi de la Réforme.

La Confession de la Rochelle, ou confession gallicane, est expliquée par R. Mehl; on appréciera cette présentation informée, précise. La paraphrase fait état beaucoup plus de préoccupations contemporaines que de celles de 1559 (ici ou là, sur la question du ministère ecclésiastique en particulier, l'auteur ne recueillera sans doute pas l'unanimité des suffrages). Mais elle nous permet de suivre comment l'Église Réformée lit aujourd'hui les témoignages de sa foi. Notons qu'un catholique n'aimera pas se voir toujours désigné pratiquement comme faisant partie de la « religion des œuvres ». Si désagréable que ce soit, il s'agit d'un jugement communément admis dans le protestantisme, et il est bon de le savoir.

Le catéchisme de Heidelberg presque contemporain du précédent est plus difficile pour un esprit peu familiarisé avec la Réforme, du fait qu'il vise en plus d'un point les positions luthériennes. Le pasteur Péry s'attache à montrer l'accord profond du luthéranisme et de la tradition calviniste, sur les points fondamentaux. Sur les points controversés, il n'élude pas les choix nécessaires et s'appuie sur les théologiens contemporains. Mais, en plus d'un endroit, l'explication théologique pèche par exclusivisme (ce qui, en définitive, trahit aussi le Catéchisme de Heidelberg) : les doctrines confessionnelles différentes sont méconnues et souvent mal comprises.

B.-D. Dupuy.

LIVRES REÇUS

Aptitudes et capacités. Méthodes pédagogiques des Écoles techniques. Ouvrage collectif. Éd. de l'Épi, Paris, 1960; 200 pp.; 6 NF.

Auclair (M.) : *La parole est à Monsieur Vincent*. Éd. de la Bonne Presse, Paris, 1960; 338 pp.

Balzarini (M.) et Zanotto (A.) : *Le Missioni nel pensiero degli ultimi Pontefici*. Bibliotheca cattolica. Éd. Ancora, Milan, 1960; 428 pp.

Baufine (A., p.s.s.) : *L'union à Jésus-Christ dans les mystères de sa vie, d'après le cardinal de Bérulle*. Éd. Saint-Paul, Paris, 1960; 160 pp.

Bickel (B.-J., o.f.m.) : *Un prophète de la vraie joie. Saint François d'Assise*. Éd. Notre-Dame de la Trinité, Blois, 1960; 240 pp.

Bogliolo (L.) : *Ascesi sacerdotale nella dottrina dei Sommi Pontefici*. Coll. « Seguimi ». Éd. Ancora Milano, 1960; 280 pp.

Bouquet (A-C.) : *Au temps d'Hérode, les travaux et les jours*. Traduit de l'anglais. Coll. « D'un monde à l'autre ». Plon, Paris, 1960; 280 pp.; 13,87 NF.

Canals (S.) : *L'Église et les Instituts Séculiers*. Préface du R. P. Perrin, o.p. Coll. « Textes et Études Théologiques ». Desclée de Brouwer, Paris, 1960; 160 pp.

Chacko (K. C.) : *Father Kuriackos Elias Chavara*. Éd. St. Joseph's Monastery, Mannanam, 1959; 208 pp.

Charles (P., s.j.) : *L'Église, sacrement du monde*. Coll. « Museum Lessianum », section théologique, n° 55. Desclée de Brouwer, Paris, 1960; 264 pp.

Connolly (M.) : *Mr Blue*. Récit. Coll. « Le Signe ». Librairie A. Fayard, Paris 1960; 148 pp.; 7,50 NF.

Dictionnaire de Spiritualité. Ascétique et Mystique. Doctrine et Histoire. fasc. 28-29. Éd. Beauchesne, Paris, 1960; pp. 298-1407.

Dohen (D.) : *Vertus du chrétien dans le monde*. Traduit par le R. P. Roguet. Coll. « L'eau vive ». Éd. du Cerf, Paris, 1960; 168 pp.

Dupont (Dom J.) : *Les sources du Livre des Actes*. État de la question. Desclée de Brouwer, Paris, 1960; 172 pp.

Durrwell (F.-X., c.ss.r.) : *Dans le Christ Rédempteur*. Notes de vie spirituelle. Éd. Xavier Mappus, Le Puy, 1960; 350 pp.; 13,50 NF.

Foi et Technique. Ouvrage collectif. Coll. « Credo ». Plon, Paris, 1960; 186 pp.; 4,95 NF.

Gathier (E.) : *La pensée hindoue*. Coll. « Les Univers ». Éd. du Seuil, Paris, 1960; 224 pp.

Guardini (R.) : *Royaume de Dieu et Liberté de l'homme*. Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1960; 256 pp.

Hagamier (G., c.s.p.), Gleason (R.-W., s.j.) : *Moral Problems now. Modern techniques and Emotional Conflicts*. Sheed and Ward, Londres, 1960; 290 pp.

Hilliard (Dr M.) : *Women and Fatigue*. A Woman Doctor's Answer. McMillan and Co., London, 1960; 180 pp.

Isaac (J., o.p.) : *La révélation progressive des personnes divines*. Coll. « Lumière de la foi ». Éd. du Cerf, Paris, 1960; 212 pp.

Lacordaire : *Vie de saint Dominique*. Présentation de M.-D. Chenu, o.p. Éd. du Cerf, Paris, 1960; 280 pp.

Leiotte (F., s.j.) : *Le Curé dans la Paroisse*. Éd. Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 1960; 32 pp.; 0,75NF.

Letourneulx (J.) : *J'ai lié ma gerbe*, le R. P. A. Foreau, premier aumônier national de la J.A.C. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1960; 112 pp.; 5 NF.

Le travail. Numéro spécial de *Moissons*. Bruxelles, septembre 1960.

Littérature et Théologie pauliniennes. Ouvrage collectif. Coll. « Recherches bibliques », V. Desclée de Brouwer, Paris, 1960; 240 pp.

MAGGIALI (A.) : *Psicopedagogia dei candidati al sacerdozio.* Coll. « Seguimi ». Ed. Ancora, Milano, 1960; 356 pp.

MARIUS VICTORINUS : *Traités théologiques sur la Trinité.* Coll. « Sources chrétiennes ». Éd. du Cerf, Paris, 1960; 1160 pp. en 2 vol.

MARMOITON (V., s.j.) : *J.-O. Guibret et la Société de Jésus-Hostie.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1960; 176 pp.; 6,50 NF.

MEYENDORFF (J.) : *L'Église orthodoxe hier et aujourd'hui.* Coll. « Les Univers ». Éd. du Seuil, Paris 1960; 206 pp.

NEWMAN (Cardinal) : *Le Secret de la Prière.* Sept sermons traduits par le Dr D. GORCE. Éd. Alsatia, Paris, 1960; 176 pp.

NIGG (W.) : *Von Heiligen und Gottesnarren.* « Herder Bucherei », 79. Herderverlag, Fribourg, 1960; 184 pp.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

THÉOLOGIE — SPIRITUALITÉ

P. LIPPERT, Credo, t. II, p. 432 (R.-L. O.). — F. VARILLON, Éléments de doctrine spirituelle p. 432 (P. F.). — K. RAHNER, Sendung und Gnade, p. 432 (Y. Congar). — J. DANIÉLOU, Approches du Christ, p. 433 (I.-H. D.). — M.-D. PHILIPPE, Mystère du Corps mystique du Christ, p. 433 (A. Patfoort). — SAINT IGNACE, Exercices spirituels, p. 434 (J.-A. R.). — Mgr J. CALVET, La lumière des Complies, p. 435 (M.-L. T.). — É. VANDON, Enfin l'aurore, p. 435 (P. F.). — J. CLÉMENCE, Évangile, lumière de vie, p. 436 (M.-L. T.). — H. RONDET, Litanies du Sacré-Cœur, p. 436 (M.-L. T.). — Par amour. Consignes d'un animateur spirituel, p. 436 (M.-L. T.). — F.-X. RONSIN, Obéir, c'est... régner, p. 436 (M.-L. T.). — R. DE MENIL, Chemin de Croix. Fr. VALENTIN-BRETON, Chemins de croix, p. 437 (M.-L. T.). — F. MARDUEL, Le pardon de Dieu. — Fr. VALENTIN-BRETON, Va en paix, p. 437 (M.-L. T.). — G. M. COLOMBAS, Paraiso y Vida angelica, p. 437 (Y. Congar). — Pénitence et engagement dans le monde, p. 438 (P. F.). — P.-K. ESSER, La conversion du cœur. E. GRAU, Pour le Royaume, p. 438 (P. F.). — M. PICARD, Die Flucht vor Gott, p. 438 (B. Dupuy). — Y. DE MONTCHEUIL, L'Église et le monde actuel, p. 439 (M.-L. T.). — N. VON ARSENIEW, Die Verklärung der Welt und des Lebens, p. 439 (Louis Bouyer). — J. TIGER, Royaume sans frontières, p. 439 (Guy Lafon). — L'Imitation de Jésus-Christ, p. 439 (M.-L. T.). — P. LIPPERT, Mystères et vie, p. 440 (M.-L. T.). — R. CHRISTOFLOUR, Signes et messages pour notre temps, p. 440 (M.-L. T.). — Kardinal Sr. WYSZYNSKI, Der Christ und die Arbeit, p. 440 (R.-L. Oechslin). — H. LUBIENSKA DE LENVAL, Trêve de Dieu, p. 441 (M. F.). — R.-Th. CALMEL, École et sainteté, p. 441 (M.-L. T.). — P. RANWEZ et M. DEFOSSA, J. GÉRARD-LIBOIS, Ensemble vers le Seigneur, p. 441 (M. Fargues).

LITURGIE

Aktuelle Fragen zur Eucharistie. Pro Mundi Vita, p. 442 (Y. Congar). — P. BARRAU, La messe et le peuple aujourd'hui, p. 443 (Ph. R.). — F. CHARMOT, La messe, source de sainteté, p. 444 (Ph. R.). — M. AUCLAIR, Ta messe, tes prières, p. 444 (Ph. R.). — Directoire pour la Pastorale de la messe, p. 444 (Ph. R.). — A.-G. MARTIMORT, Les Signes de la Nouvelle Alliance,

p. 444 (Ph. Rouillard). — C. Pepler, Sacramental Prayer, p. 445 (Ph. R.). — G. Hurlimann, Das rheinauer Rituale, p. 445 (I.-H. D.). — N. Liesel, Les liturgies catholiques orientales par l'image, p. 446 (I.-H. D.). — Convivium dominicum. Studi sull eucarestia nei padri della chiesa antica e miscellanea patristica, p. 446 (I.-H. D.). — J. Hofinger, J. Kellner, P. Brunner et J. Seffer, Pastorale liturgique en chrétienté missionnaire, p. 447 (I.-H. D.). — Quinzaine pascale, p. 447 (Ph. R.). — Petit Office de la Bienheureuse Vierge Marie, p. 447 (Ph. R.). — Louis Ruy, Élévations au cours du cycle liturgique, II, p. 448 (Ph. R.). — A. Pons, Droit ecclésiastique et musique sacrée, I et II, p. 448 (I.-H. Dalmais). — J. Grisbrooke, Anglican liturgies of the seventeenth and eighteenth centuries, p. 448 (I.-H. Dalmais). — Liber Sacramentorum Romanae Ecclesiae ordinis anni circuli (Sacramentarium Gelasianum). Konkordanztabellen : Liber Sacramentorum Romanae Ecclesiae, p. 449 (Ph. Rouillard).

HAGIOGRAPHIE

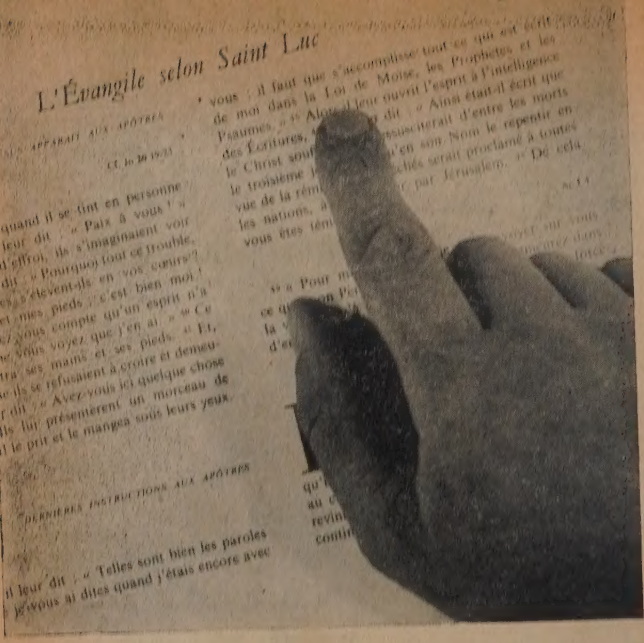
A. Frossard, Votre très humble serviteur, Vincent Depaul, p. 450 (J. Mauduit). — Saint Vincent de Paul, p. 450; — R. Gilbert, L'ardente vie de saint Vincent de Paul, p. 450; — Mgr Cristiani, Saint Vincent de Paul, p. 450; — Yv. Estienne, Sur la route avec Monsieur Vincent, p. 451; — Dom R.-J. Hesbert, Monsieur Vincent, Maître de vie spirituelle, p. 451; — Marteau de Langle de Cary, Sainte Louise de Marillac, p. 451; — M. Auclair, La parole est à Monsieur Vincent, p. 451 (Jacques Delarue). — Vies des Saints et Bienheureux, t. XIII, p. 451 (I.-H. D.). — Sainte Louise de Marillac. Bienheureux Marcellin Champagnat. Saint Thomas More, dialogue du réconfort dans les tribulations, p. 452 (M.-L. T.). — R. Javelet, Psychologie des auteurs spirituels du XIII^e siècle, p. 452 (Ph. Delhaye). — A.-M. Berel, Au creux du rocher, Vie de sainte Claire d'Assise, p. 453 (P. F.). — J. Leclercq, L'abbé Robert Kothen, p. 453 (M.-L. T.). — M.-D. Poinsenet, Par un sentier à pic. Saint Jean de la Croix, p. 453 (J. Rousse). — D. Hesbert et D. Bertaud, Spiritualité de l'action, p. 454 (G. B.). — Saint Robert Bellarmin, p. 454 (P. F.). — A. Merlaud, Jean-Marie de Lamennais, p. 454 (P. Franceschini). — P.-E. Trudel, Monseigneur Ange-Marie Hira. P.-E. Théoret, Monsieur Lussier, p. 455 (M.-L. T.). — M. de la Bédoyère, The Cardijn Story, p. 455 (M.-L. T.). — P.-G. Moretti, Copie non conforme. Le vrai visage des saints révélé par leur écriture, p. 455 (Robert Olivaux).

DIVERS

G. Méautis, Les dieux de la Grèce et les mystères d'Eleusis, p. 456 (H.-D. Saffrey). — R.-K. Yerkes, Le Sacrifice dans les religions grecque et romaine et dans le judaïsme primitif, p. 457 (F. R.). — M. Colinon, Le phénomène des sectes au XX^e siècle, p. 457. Que penser des sectes? p. 457 (H.-Ch. Chéry). — Chanoine Verrier, Le visage des sectes, p. 458 (H.-Ch. Ch.). — A. Blanchet, La littérature et le spirituel, t. II, p. 458 (P. Francheschini). — A. du Sarment, Claudel et le prêtre, p. 458 (P. Franceschini). — A. du Sarment, Lettres inédites de mon parrain Paul Claudel, p. 458 (Louis Bouyer).

PROBLÈMES DU PROTESTANTISME

J. Frisque, Oscar Cullmann. Une Théologie de l'histoire du salut, p. 459 (L.-M. Dewailly). — P.-Y. Emery, Le sacrifice eucharistique selon les théologiens réformés français du XVII^e siècle. Eucharistie à Taizé. Introduction à la retraite spirituelle, p. 459 (I.-H. Dalmais). — P. Maury, La prédestination, p. 460 (R. Beaupère). — P. Maury, L'eschatologie, p. 461 (B.-D. Dupuy). — J. Cadier, Calvin, p. 461 (R. Beaupère). — J. Boisset, Sagesse et sainteté dans la pensée de Jean Calvin, p. 462 (B.-D. D.). — R. Mehl, Explication de la Confession de foi de La Rochelle. A. Péry, Le Catéchisme de Heidelberg, p. 462 (B.-D. Dupuy).



Ignorer les Écritures, c'est ignorer le Christ.

SAINT JÉRÔME.

C'est un grand devoir pour les fidèles et pour les prêtres, d'user abondamment et saintement de ce trésor que sont les livres de la Bible.

PIE XII (Divino afflante).

Les livres de la Bible sont pour les futurs prêtres une source pure et permanente pour leur vie spirituelle.

PIE XII (Divino afflante).

Pour l'honneur de la parole de Dieu

LA BIBLE DE JÉRUSALEM

grand format

Un magnifique volume de 1.600 pages, au format in-4° double grand Soleil (28,5 × 38), composé en Times romain de corps 12, initiales Garamond romain de corps 60, tiré en deux couleurs, présenté sous reliure véritable, couture renforcée sur rubans.

Sans illustrations	Nombreuses notes
Plein chagrin Rouge ou vert	Demi chagrin, plat parchemin
450 NF	**360 NF**

Reps rouge

290 NF

LES ÉDITIONS DU CERF

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades
Caixa Postal 433 *São Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Garneau, 47, rue Buade
Québec

Egypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*
Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne :

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C.*

Hollande :

Librairie Goebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*
Meulenhoff et Cie
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et Co
Piazza Grazioli nº 4
Roma 117

Li Fra.
Piazza di Luigi dei Francesi
22-23 *Rome*

Liban :

Librairie A. Chehab et Cie
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniaco Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Le gérant, R. P. Plé,
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. Aubin, Ligugé (Vienne).
D.L., 4e trimestre 1960. — Impr., nº 2.161.